This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586657 8

NPS
Lazarillo de Torm

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Il vint deux écoliers qui dirent assez hautement qu'ils jureraient bien sur l'épée de Charlemagne que je n'étais pas un Poisson, mais un Homme ;

o.e.
Lazarillo de Tormes

AVENTURES

MERVEILLEUSES

DE

LAZARILLE DE TORMES,

TIRÉES DES VIEILLES CHRONIQUES DE TOLÈDE,

PAR

G.-F. DE GRANDMAISON-Y-BRUNO,
LICENCIÉ EN DROIT.

Nouvelle Édition, dédiée à la Jeunesse.

Ornée d'une jolie gravure.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION.

1853.

17/

NPS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
240172
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1901

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVENTURES

MERVEILLEUSES

DE

Lazarille de Tormes

TIRÉES DES VIEILLES CHRONIQUES DE TOLÈDE.

CHAPITRE Ier.

Quels étaient les parens de Lazarille.

Tu sauras, avant tout, lecteur bienveillant, que l'on m'appelle Lazarille de Tormes, issu du légitime mariage de Thomas Gonzalès et d'Antoinette Perès, natifs eux-mêmes de Tejarès, l'un des faubourgs les plus renommés de Salamanque.

J'ai pris naissance sur la rivière de Tormes; on crut devoir m'en donner le surnom, dans ce jour qui combla de joie ma famille. Voilà de quelle sorte les choses se passèrent.

Mon respectable père, à qui Dieu fasse paix et miséricorde, avait l'administration d'un moulin situé sur les bords de Tormes : il remplit cette charge pendant quinze ans, et c'est dans cet intervalle que ma mère accoucha de moi; je puis donc avancer en toute vérité que je suis venu au monde sur ladite rivière.

Il y a de méchantes langues partout : nous fîmes de cet adage une cruelle expérience : j'étais à peine dans ma huitième année, lorsqu'on accusa mon père d'avoir fait quelques saignées un peu trop copieuses aux sacs de ceux qui venaient moudre chez nous. Le pauvre Gonzalès fut donc appréhendé au corps; il subit un interrogatoire sévère. Mais loin de nier ses faits et gestes, il

les confessa avec franchise et bonhomie, et fut persécuté pour la justice; espérons que devant Dieu est son âme, parce qu'il est dit dans l'évangile: « bienheureux ceux qui souffrent. »

En ce temps là on levait une armée contre les Maures; mon père, qui avait eu le loisir de se guérir des coups de fouets qu'on lui avait administrés pour sa bonne et loyale gestion dans le moulin, et qui se voyait avec peine banni de son pays par le même motif, s'achemina avec la charge de muletier à la suite d'un cavalier espagnol. Je ne sais rien de précis touchant sa conduite lorsqu'il fut en face des infidèles; seulement nous apprîmes un an après son départ qu'en bon serviteur il avait terminé sa vie avec son maître.

A cette nouvelle ma mère se voyant seule, sans époux, sans appui, se détermina à se recommander à la bienveillance des honnêtes gens. Elle quitta les faubourgs pour se retirer au milieu

de la ville où elle loua une petite maison. Non loin de là se trouvaient l'Université, et les écuries du commandeur de la Madeleine. Antoinette Perès se mit à donner à boire et à manger aux étudians et à blanchir le linge des palfreniers ; c'était avec ces derniers surtout qu'elle fesait de bonnes affaires ; et il y en avait un entr'autres, maure d'origine, et nommé Zaïde, qui avait une grande affection pour notre logis. Il s'y introduisait souvent, sous prétexte d'acheter des œufs, du fromage, ou de réclamer son linge pour le dimanche. La conversation de ma mère lui était agréable ; il avait mille complaisances pour moi, quoique je le trouvasse laid à faire peur ; tout cela se termina par une demande en mariage qu'Antonia Perès accueillit de grand cœur ; mais ils durent tenir leur union secrète, attendu que M. le commandeur, et pour de bonnes raisons, ne voulait pas avoir à ses gages de domestiques mariés.

Si les choses se passèrent sans éclat, nous fîmes cependant dans notre intérieur une chère excellente prélevée sans doute sur les revenus de la commanderie. Dans les commencemens j'étais toujours en querelle avec mon beau-père. Sa couleur m'effrayait; mais sa conduite à l'occasion du repas nuptial me réconcilia avec lui ; et je conservai ces sentimens, lorsque je reconnus que ses visites amélioraient singulièrement notre ordinaire. Il n'entrait jamais au logis sans apporter du pain, des restes d'andouilles ou de cochon de lait, et quelques morceaux de bœuf et de mouton ; nous avions aussi par son entremise quelques bouteilles de bon vin, et l'hiver il nous procurait du bois pour nous chauffer. Jugez si je devais lui faire riant visage.

Cette hospitalité et ces conversations gastronomiques étaient pour nous la source du bonheur, et il fut à son comble lorsque ma mère nous donna un joli

petit garçon fort noir et fort camard que je berçais avec plaisir et soignais de concert avec mes parens.

Je me souviens qu'un jour mon beau-père jouait avec le petit garçon; l'enfant qui le voyait noir, tandis qu'Antonia Perès et moi nous étions blancs, s'enfuit tout épouvanté auprès de ma mère, et montrant Zaïde du doigt se prit à dire, Mémé la *bête*. Cette ingénuité enfantine excita l'hilarité de la famille, et surtout du palfrenier qui, tout maure qu'il était, avait un grand fond de honhomie.

Toutefois, cette parole de mon petit frère se grava profondément dans ma tête, encore que je fusse bien jeune, et je me disais intérieurement: combien de gens dans le monde qui tournent leur prochain en ridicule, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes!

Il n'y a rien de stable sous le soleil: c'est une vérité de tous les âges. Notre mauvaise fortune voulut que la conver-

sation de Zaïde vînt à la connaissance du majordome (1) de M. le commandeur. Il prit des informations, et n'eut pas de peine à se convaincre que mon beau-père dérobait justement la moitié de l'avoine qu'on lui donnait pour l'approvisionment de son écurie, et même le foin, le bois, les étrilles, tabliers et couvertures des chevaux; il disait ensuite que ces objets s'étaient, pour ainsi dire, perdus d'eux-mêmes, ou avaient été soustraits par quelque mal-intentionné. Il allait jusqu'à déferrer les chevaux, lorsque son industrie était à bout, et qu'il n'avait rien autre chose pour soutenir ma mère et son fils.

Si je ne suis pas devenu un plus grand fripon, ce n'est point à mes parens qu'il faut s'en prendre: l'exemple de l'esclave maure aurait pu me conduire loin: sans doute j'ai été arrêté sur le bord de l'abîme, par l'ap-

(1) Premier intendant de la maison.

pareil et la sévérité du châtiment qu'on lui fit subir.

La conduite de Zaïde fut examinée. On vérifia tout ce que j'ai dit plus haut, et encore davantage. Le major-dome m'interrogea lui-même, et comme il me menaçait d'un air terrible, la frayeur me fit faire des aveux qui chargeaient beaucoup le digne mari d'Antoinette Perès.

Les exécuteurs des hautes œuvres fouettèrent et flambèrent de lard mon triste beau-père; il intervint en outre une sentence de messieurs de justice qui défendait à ma mère (sous peine de flagellation) d'entrer en la maison du susdit commandeur, ni de donner asile en la sienne au disgracié Zaïde.

Pour ne pas jetter la corde après le chaudron, la pauvre femme acquiesça à la sentence; et afin d'éviter tout danger et de se soustraire à la malignité des langues, elle alla servir ceux qui, pour lors, demeuraient en la maison

de la Solane. Elle n'eut pas toujours là ses quatre aises ; à chaque instant elle essuyait quelque disgrâce de la part des uns ou des autres ; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine et de difficultés qu'elle parvint à élever son petit mauricaud. Il commencait à marcher seul, et, de mon côté, j'étais assez grand pour faire les commissions de l'auberge ; j'allais quérir du vin, de la chandelle, et toutes les choses en un mot dont les hôtes pouvaient avoir besoin.

Sur ces entrefaites un aveugle vint loger à la maison : il entendit parler de moi, et jugeant d'après cela que je serais son fait pour le conduire par les villes et les bourgades, il me demanda à ma mère ; ma mère consentit à ce que je le suivisse, en me recommandant à lui comme le fils d'un homme de bien qui, pour l'exaltation de la foi, avait été tué dans une bataille contre les infidèles. Elle ajouta qu'elle espérait me voir,

moyennant la grâce de Dieu, marcher sur les traces de mon père; puis, le priant de me bien traiter et d'avoir soin de moi comme d'un orphelin, elle lui remit toute autorité sur ma personne.

L'aveugle répondit qu'il se conformerait à ses intentions, et qu'il me recevait plutôt en qualité de fils qu'en celle de serviteur. C'est ainsi que je commençai à servir et à guider mon nouvel et vieux maître.

Après cette convention, nous séjournâmes encore quelque temps à Salamanque; mon maître, n'étant pas satisfait de ses collectes, se détermina à quitter cette ville; et quand nous fûmes sur le point de partir, j'allai dire adieu à ma mère, qui, en m'embrassant et en pleurant comme moi, me donna sa bénédiction, le seul bien que j'en dusse espérer. « Mon fils, me dit » elle, je n'ignore pas que je ne te ver- » rai plus; mais au moins sois toujours » honnête homme, et Dieu te conduise » et t'assiste en tes besoins. Je t'ai

» élevé et mis avec un bon maître ;
» songe à toi maintenant. »

Au sortir de cet entretien je retournai vers mon maître qui m'attendait, et nous quittâmes Salamanque. En arrivant au pont, j'y vis à l'entrée un gros animal de pierre qui avait quasi la forme d'un taureau. Avance-toi vers cet animal, me dit l'aveugle, et approche ton oreille le plus près que tu pourras ; tu entendras dans son intérieur une musique délicieuse.

Ne croyant pas qu'un aveugle pût mentir, je m'approchai bonnement, et le vieillard, sentant que j'avais la tête contre la pierre, roidit sa main et me fit donner un si grand coup contre le diable de taureau que j'en ressentis pendant plus de trois jours une douleur épouvantable ; et comme si je n'eusse pas été déjà assez à plaindre, il me dit encore en riant de toutes ses forces : mon pauvre Lazare, apprends que le guide d'un aveugle doit savoir un point de plus que le diable.

Ces paroles furent pour moi un trait de lumière; il me sembla qu'à l'instant même je sortis de la simplicité dans laquelle j'avais sommeillé depuis mon enfance. Je me dis alors en moi-même: il a certainement raison, ce méchant aveugle; c'est à moi de réfléchir, d'avoir l'œil alerte, et de veiller à mes intérêts, puisque je n'ai personne pour le faire.

Cependant nous commençâmes notre chemin, et en peude jours mon père adoptif m'enseigna tout le jargon de la gueuserie. Il reconnut bientôt que j'avais l'esprit bon et les dispositions nécessaires: cette découverte le réjouit infiniment, et il me répéta plusieurs fois : je ne saurais te donner ni or, ni argent ; mais un bon état vaut rente, et je te montrerai plusieurs moyens de gagner ta vie. Il me tint parole; après Dieu je lui suis redevable de l'existence; quoiqu'aveugle il m'illumina, et me mit dans le bon chemin.

Si j'entre dans tous ces détails, qui te paraissent probablement de peu d'importance, mon but est de montrer combien il est honorable pour les hommes de néant de s'élever; et de même, personne n'est plus digne de mépris que celui qui du faîte de la fortune tombe par sa faute dans la misère.

Je reviens à mon aveugle, et, avant de raconter ses actions, je dois dire que depuis la création du monde jusqu'à nos jours il n'y en a pas eu un plus rusé ni plus sage que lui. C'était un aigle dans sa profession.

Il savait par cœur cent et tant d'oraisons qu'il récitait d'un ton bas, posé et fort intelligible; on l'entendait parfaitement d'un bout à l'autre d'une église, et la foule se pressait autour de lui. Il faisait tout de fort bonne grâce; l'air de son visage était humble et dévot, et lorsqu'il priait, il se gardait bien, à l'exemple de ses confrères,

de faire ni gestes ni grimaces de bouche ni d'yeux.

Il avait encore mille manières et inventions d'attraper de l'argent. Il se vantait de savoir des oraisons convenables à toutes les circonstances dans lesquelles les hommes peuvent se trouver. Il en récitait pour les femmes en travail, et pour celles qui étaient battues par leurs maris. Chaque maladie trouvait auprès de lui son oraison particulière. Il en avait pour le mal de dents, la colique, les rhumatismes, les maux d'estomac et en un mot pour toute espèce d'infirmités. A ces prières il joignait des recettes, et prétendait qu'en fait de médecine, Galien ne possédait pas la moitié de son savoir. Finalement, personne ne pouvait lui dire qu'il souffrait d'une manière ou d'une autre, sans qu'à l'instant il ne lui répliquât : faites ceci, faites cela, employez ce remède, cueillez telle racine, et pour accélérer votre guéri-

son, je vous recommanderai aux saint les plus en vogue du paradis Ce langage attirait beaucoup de monde autour de lui, et principalement les femmes qui croyaient tout ce qu'il disait comme mot d'évangile.

Il tirait d'elles de grands profits par ses artifices et gagnait plus en un mois que cent aveugles en un an. Malgré cette source intarissable de prospérités, et les richesses qu'il possédait déjà, je n'ai jamais vu un homme ni si avare ni si chiche. Il me laissait mourir de faim et ne me donnait aucune des choses nécessaires à mon entretien.

Je l'avoue dans la sincérité de mon ame : si par ma subtilité et mes tours d'adresse, je n'avais pas su corriger l'injustice de ma fortune, je serais mort plus d'une fois de misère. Malgré le grand savoir et les finesses de mon maître il m'arrivait souvent de le mettre en défaut par mes contre-mines, et presque toujours j'avais la meilleure

part. Pour parvenir à ces heureuses fins, j'usais de fourberies diaboliques dont je crois convenable de vous citer quelques-unes, encore qu'elles n'aient pas toutes tourné à mon avantage. Il portait le pain et tous nos comestibles dans un sac de toile qu'il fermait avec un double anneau de fer et un cadenas. Je n'ai pas besoin d'observer qu'en me confiant la besace à porter pendant nos voyages, il se réservait pour lui-même la garde et la surveillanee de la clef. Quand il fallait y mettre quelque chose ou en sortir un morceau de pain, un saucisson, c'était avec tant de précaution et des calculs si scrupuleux que le témoignage du monde entier n'eût pu au moment de nos repas lui en imposer sur le contenu de notre buffet portatif. Ma portion était d'ordinaire fort congrue. Cependant je recevais avec les dehors de la reconnaissance le peu que me donnait mon maître, et qui se trouvait avalé en moins d'un *credo*.

Mais aussitôt que l'aveugle, après avoir fermé le cadenas, ne s'occupait plus de notre pitance, et s'imaginait que de mon côté mes pensées roulaient sur tout autre objet, je faisais de fréquentes saignées au sac par l'un des coins que je décousais et recousais aussi fréquemment que mon appétit m'y invitait.

Mes larcins ne se bornaient pas là; je portais en deniers tout ce que je pouvais dérober à l'aveugle; et lorsqu'on lui donnait des doubles pour salaire de quelqu'oraison, celui qui les lui tendait les avait à peine lâchés que je les tenais déjà dans ma bouche: en échange je passais un denier à mon maître, qui étant privé de la vue, et n'ayant pas la main assez leste, se trouvait par-là réduit à la moitié de son aumône.

Le madré vieillard ne fut pas longtemps sans m'en faire des plaintes. Il connaissait au toucher la valeur de sa monnaie. Que diable signifie, me répétait-il sans cesse, ce refroidissement

de la charité des fidèles? Depuis que tu es en ma compagnie, je ne reçois plus que des deniers, au lieu qu'auparavant c'étaient toujours des doubles et quelquefois des maravédis. Il faut croire que tu me portes malheur, et c'est une question à examiner.

Pour s'indemniser de la réduction de ses recettes, dont il ne pouvait démêler la véritable cause, il se mit à ne plus prier aussi longuement; souvent même il n'achevait pas la moitié de ses oraisons, car il m'avait ordonné de le tirer par le bord de son manteau aussitôt que je verrais s'éloigner ceux qui se recommandaient à ses prières. J'étais exact à le prévenir, et à l'instant il se prenait à crier de nouveau : Qui veut se faire dire des oraisons à saint Roch pour la peste, à sainte Apolline pour les maux de dents, à sainte Brigitte pour la fièvre, à saint Silvain pour les yeux, etc. Il passait en revue tous les saints du paradis, et jamais je n'ai entendu d'a-

veugle aussi éloquent et aussi habile à exploiter les ressources de la gueuserie.

Quand nous prenions nos repas, il avait coutume de placer auprès de lui son petit pot de vin. Je ne me bornai pas long-temps à lui lancer de tendres œillades. Je le saisissais subitement, et après lui avoir donné à plusieurs reprises de rudes accolades, je le remettais à sa place; toutefois cette agréable manœuvre ne fut pas de longue durée; le vieillard arrivant plus tôt qu'à l'ordinaire à la fin de sa ration, ne fut pas long-temps dans l'incertitude sur la cause de cette diminution, et n'en disant cependant rien pour le moment, il se contenta de ne plus lâcher son broc, et de le tenir toujours par l'anse.

Semblable à la pierre d'aimant qui a une vertu attractive, je ne tardai pas à trouver un expédient pour faire venir à moi cette douce liqueur: j'ajustai un chalumeau de seigle, qui, plongeant d'un côté dans la petite ci-

terne au vin, et de l'autre aboutissant à mon gosier, me procurait, moyennant quelque légères aspirations, le passe-temps le plus agréable. Mais le traître était si rusé qu'il découvrit presque sur-le-champ ce nouveau stratagême : pour couper toute communication entre moi et le pot au vin, il changea d'avis, et dès lors le plaçant entre ses jambes, il le couvrait constamment de sa main gauche, et ne l'ôtait que lorsqu'il se sentait pressé par la soif. Je voyais alors aux ondulations cadencées de sa gorge, qu'il s'applaudissait de ne plus perdre une seule goutte de sa boisson.

Or, comme de mon côté, mon estomac s'était habitué au vin, je crus que je mourrais si j'en étais privé plus longtemps. Voyant que l'invention du chalumeau m'était inutile, je me mis à rêver et à réfléchir sur ce que j'aurais de mieux à faire dans une circonstance aussi critique. Je m'avisai donc, pendant qu'après nos repas le vase était à ma

disposition, de lui faire par dessous une fente-très légère, que je bouchai très-adroitement avec une plaque de cire fort mince.

Quand le moment de manger arrivait, je feignais d'avoir grand froid, et pour me réchauffer je me plaçais entre les jambes du pauvre aveugle, devant un petit feu de veuve que nous avions. Par l'effet de la chaleur, la cire qui était sous le vase en très-faible quantité, se fondant presque aussitôt, la petite fontaine se mettait à couler tout doucement. Alors mettant à profit cette bonne fortune, j'inclinais ma tête en arrière, et disposais si bien ma bouche que j'ouvrais délicatement, qu'il ne se perdait pas une seule goutte de cet alambic d'un nouveau genre.

Quand le misérable aveugle voulait boire, et qu'approchant son petit pot de ses lèvres il n'y trouvait rien, il s'accablait lui-même d'injures et de malédictions. Son étonnement était à son

comble, et ne sachant à qui s'en prendre, il donnait au diable et le pot et le vin.

Alors feignant de partager sa douleur et sa surprise, je lui disais d'un air hypocrite : Oncle, vous ne m'accuserez pas de larcin, puisque votre main est toujours sur le vase comme le coq sur la flèche du clocher.

L'oncle ne répondit rien à mes doléances; seulement il tourna le vase dans tous les sens, et à force de tâtonner, il découvrit la petite fontaine que j'y avais ménagée. Il fut aussitôt au courant de mon artifice : mais il dissimula, se réservant sans doute le plaisir de se venger, lorsque l'occasion favorable se présenterait; ce qui malheureusement pour le pauvre Lazare ne tarda guère.

Le lendemain, mon maître m'ordonna d'aller comme à l'ordinaire faire remplir le pot; j'y courus avec empressement, sans prévoir l'orage qui

commençait à gronder sur ma tête, et ne me doutant même pas que le méchant aveugle m'eût découvert. A mon retour je me mis à grelotter: Que tu as froid, mon pauvre Lazare, me dit le vieillard d'un ton patelin; l'air est donc bien vif aujourd'hui? Chauffe-toi, mon ami: je crus entendre la voix d'un Séraphin, et me réjouis en moi-même de ce que ce bonhomme donnait de lui-même dans le piège. Je m'assis donc aux pieds du vieillard dans la posture où j'avais reçu les jours précédens cette rosée bienfaisante, la face tournée vers les étoiles, et les yeux à demi fermés, pour savourer sans distraction cette liqueur délicieuse.

Le cruel vieillard démêlant mes dispositions hostiles, sentit qu'il était l'heure de se venger. C'est pourquoi levant à deux mains et de toutes ses forces ce vase plein de douceur et d'amertume, il le fit brutalement choir sur le visage de l'infortuné Lazare qui

ne s'attendant à rien moins, s'abandonnait au contraire à la joie et aux plus gracieuses espérances. Je n'eus pas le temps de faire aucune réflexion. Le coup fut si terrible qu'il me priva de sentiment, et le vase en se brisant me couvrit de ses morceaux, et me déchira en plusieurs endroits. Ce n'est pas tout; j'eus la moitié des dents fracassées, et au moment où j'écris en passant ma langue dans ma bouche je remarque avec douleur qu'elles me manquent encore.

Lorsque je commencai à revenir à moi, j'étais tellement abattu, que je croyais que le ciel avec tout ce qu'il contient était tombé sur moi; les débris du vase, le sang qui sortait de mes blessures, et le vin dont mes vêtemens étaient abreuvés, me firent voir clairement que c'était à la bienveillance de l'aveugle que j'étais redevable de l'état où je me trouvais.

Dès ce moment je conçus contre lui

une haine profonde, bien convaincu qu'il était enchanté du tour qu'il m'avait joué, quoiqu'il me protestât qu'il m'aimait de tout son cœur, qu'il me fît des caresses, et témoignât beaucoup d'empressement à me panser.

Il me lava avec du vin les égratignures profondes qu'il m'avait faites avec les pièces du pot; puis par intervalle il me disait en souriant : Admire, Lazare, les décrets de la providence; celui qui t'a rendu malade, te médicamente, guérit et rappelle à la santé; je te conseille, mon ami, de ne plus t'exposer à un semblable danger; tu me ruinerais en vin, s'il fallait revenir souvent à étuver ainsi ton visage. Les railleries de l'aveugle ne me plaisaient pas beaucoup; mais enfin, il fallait bien les endurer, parce que dans le moment je n'étais pas le plus fort, et que ses soins, bien qu'ils fussent ceux d'un traître, ne laissaient pas de m'être nécessaires,

Quand je fus à demi guéri de ma noire cicatrice et de mes meurtissures, je considérai que de telles aventures, en se renouvellant deux ou trois fois par mois, ne tarderaient pas à envoyer le Lazare avec ses ancêtres. Je pris donc la résolution d'abandonner un si vilain homme. Je ne le fis cependant pas sur-le-champ, afin de bien prendre mes mesures, et de n'être pas réduit à me repentir de ma fuite par trop de précipitation.

Parfois il me venait des pensées salutaires; une voix intérieure me criait incessamment de pardonner au méchant aveugle, et d'oublier le coup de broc; mais les mauvais traitemens dont il m'accablait tous les jours, ne fesaient que ranimer ma colère : en effet, sans cause ni motifs aucuns, et par pure malice, il me frappait, me donnait des coups de bâton sur la tête ou me tirait les cheveux.

Et si par hasard on lui demandait pour-

quoi il en agissait ainsi à mon égard ; il répondait incontinent par l'histoire du pot, et ajoutait : A le voir vous croiriez que ce garçon qui m'a été confié par sa mère, est un idiot ou un innocent; désabusez-vous, le diable, tout diable qu'il est, n'a pas plus de malice que lui.

A ce discours les passans s'écriaient en branlant la tête et en se signant: Sainte-Barbe, qui penserait qu'un garçon aussi jeune fût aussi méchant? L'histoire du pot et mes autres faits et gestes les fesaient cependant rire à gorge déployée, et ils se retiraient avec cette recommandation dont l'aveugle n'avait pourtant pas besoin : Châtiez-le, châtiez-le; c'est une œuvre pie de corriger la jeunesse; Dieu vous le rendra dans l'autre monde.

Fidèle observateur de ces conseils, mon maître trouvait à chaque instant l'occasion de me maltraiter, et moi pour en tirer une vengeance équiva-

lente, je le guidais toujours à travers les chemins les plus rudes et les plus mauvais, et je n'étais content que lorsqu'il s'était fait quelque contusion ou crotté jusqu'aux yeux. Si j'apercevais un tas de pierre, c'était là que je le conduisais; je le fesais aussi passer dans la fange; et bien encore que je n'eusse pas le pied plus sec que lui, je m'en applaudissais intérieurement, et j'aurais été toutefois bien aise de me crever un œil pour en crever deux au patron, si l'affaire n'eût été faite depuis longtemps.

Il n'était pas toujours la dupe de mes malices; aussi me passait-il souvent d'une manière brutale le dessus de la main sur le derrière de la tête; je l'avais toujours pleine de bosses, et, grâces à ses ongles, elle était en maint endroit aussi pelée que le chef d'un capucin.

Les mensonges et les juremens ne me coûtaient rien pour me justifier; cependant j'avais beau invoquer les anges et

les saints, en témoignage de mon innocence ; j'avais beau soutenir avec une assurance imperturbable que je n'agissais point par malice, que seulement je ne pouvais pas trouver de chemins meilleurs, tout cela ne produisait aucune impression sur l'esprit fin et délié de mon maître ; il n'en devenait au contraire que plus défiant. Il aurait fallu être aussi rusé que le diable pour lui en revendre. En voici un exemple.

Il forma à-peu-près dans ce temps-là le dessein de quitter Salamanque pour visiter Tolède : dans cette dernière cité, disait-il, le peuple est plus riche, sans cependant être plus aumônier ; mais il faut, Lazare, que pour ta gouverne tu te pénètres bien de ce vieux proverbe qui renferme un grand sens : *plus donne encore le riche peu charitable que ne fait le pauvre malgré sa bonne volonté.*

Nous cheminâmes vers Salamanque en passant par les villages les plus re-

nommés; nous séjournions quelque temps lorsque l'aveugle recevait bon accueil, et trouvait à remplir sa bourse; mais si les oremus n'étaient grassement payés, et si nos lamentations ne frappaient que des oreilles insensibles, nous fesions la Saint-Jean dès le troisième jour, c'est-à-dire que nous décampions avec armes et bagage.

En approchant d'un village qu'on appelle *Almorox*, à l'époque où se fait la récolte des vignes, il arriva qu'un vendangeur donna à mon maître une grappe de raisin par forme d'aumône. Le raisin était fort mûr, et les grains s'échappaient lorsqu'on le touchait seulement. Le vieillard, malgré ses grands principes d'économie, se décida à le manger sur-le-champ; le mettre dans le sac, c'eût été s'exposer à faire du vin mélangé de saucisses et d'andouilles, et en le confiant à ma discrétion pour le tenir à la main, le bonhomme prévoyait bien qu'il courait un égal danger.

Tiens, Lazare, me dit-il, nous allons à l'heure même faire un banquet délicieux; conduis-moi, je te prie, aux pieds d'une haie, et là nous ferons justice de l'aumône de ce pécheur. Mon maître cherchait, par ces paroles, à se reconcilier avec moi; car il m'avait donné, dans le cours de la journée, plusieurs horions et coups de genoux qui m'avaient singulièrement indisposé contre lui.

Nous nous plaçâmes en effet à l'ombre d'un tilleul. Admire, me dit l'aveugle, la générosité dont je veux user envers toi; nous allons manger cette grappe de raisin ensemble, et afin que tu en aies autant que moi, nous procéderons de la sorte : tu en prendras un grain et moi un autre, mais à la condition bien expresse que tu n'en prendras qu'un à la fois; j'agirai de même, et ainsi successivement jusqu'à la fin. Tu vois que d'après ce partage fraternel il n'y aura point de tromperie, et que je renonce

même, en ta faveur, aux droits que me donnent mes infirmités, mon âge et la maîtrise que j'ai sur ta personne.

Cet accord fait ainsi, nous commençâmes; mais dès la seconde prise le traître changea d'avis; il prit les grains deux à deux se doutant bien que je l'imiterais. Voyant qu'il contrevenait à nos conventions, je ne me bornai pas à faire comme lui, et je saisis les grains, non deux à deux, mais trois à trois, les avalant le plus vîte que je pouvais.

Quand nous eûmes fini, il tint quelque temps la grappe entre ses mains; puis me la montrant d'un air solennel et agitant la tête, il me dit : Lazare, tu m'as trompé : je ferais bien serment devant Dieu et parierais volontiers ma part de paradis que tu as pris les grains trois à trois.

Cela n'est pas, lui répondis-je avec impudence. Mais d'où vous vient ce soupçon ?

Veux-tu savoir, répliqua le très-rusé

aveugle, à quoi je reconnais que tu les as mangés trois à trois ? c'est que je les prenais deux par deux, et que tu n'en disais mot.

Cette remarque me fit sourire, et quoique fort jeune, j'admirai la perspicacité de ce mien premier maître; je me trouvai avec lui dans plusieurs autres circonstances fort plaisantes, dont j'omets le récit pour ne pas paraître prolixe. En voici une toutefois qui se présente sous ma plume; ce sera la dernière.

Nous fesions séjour dans une hôtellerie d'Escalonne, ville capitale du duché; à l'heure du dîner mon maître me donna un morceau d'andouille pour le faire rôtir. Après que l'andouille eût rendu son jus, et qu'il en eût mangé les rôties engraissées, il tira un sol de sa bourse qu'il me donna avec l'ordre d'aller lui chercher du vin à la taverne.

Le diable qui ne dort jamais me mit devant les yeux l'occasion (laquelle,

comme on dit, fait le larron.) Il y avait dans le coin du feu un petit navet long et fané que l'on avait jeté là, parce qu'il n'avait pas été jugé digne d'aller au pot.

En ce moment nous étions seuls dans la cuisine ; j'avais déjà un appétit désespéré, qu'excitait encore le savoureux flair du rôti ; je succombai à la tentation, et, sans calculer les suites de cet acte de gourmandise, pendant que l'aveugle tirait l'argent de sa bourse, je tirai l'andouille, et mis fort habilement le susdit navet à la broche. Quand je fus parti, mon maître se mit à tourner et retourner devant le feu le pauvre navet, ne se doutant certainement pas qu'il fesait rôtir un légume que ses démérites avaient empêché d'être bouilli.

En allant faire remplir la bouteille, je dépêchai promptement l'andouille, et à mon retour je trouvai le pauvre aveugle qui tenait gravement le navet

entre deux morceaux de pain; il ne l'avait pas encore reconnu au toucher.

Mais lorsqu'il prit les deux soupes de pain, et qu'il vint à les mordre, s'imaginant emporter une partie de son rôti primitif, il demeura aussi froid qu'un marbre, ou plutôt que le navet qui n'en pouvait davantage! Qu'est-ce ceci, Lazarille, me dit-il d'un ton tout ému?

Misérable que je suis! m'écriai-je, allez-vous vous en prendre après moi? Est-ce que je ne viens pas de la taverne? quelqu'un sans doute s'est introduit ici, et aura fait cela pour s'amuser à vos dépens.

C'est impossible, répliqua-t-il d'un ton sévère, car je n'ai point abandonné la broche.

Alors je recommençai à jurer et à me parjurer, soutenant comme beau diable que j'étais innocent de ce troc; mais tout cela fut inutile; mes sermens ne purent paralyser l'astuce du vieillard. Il se leva, me prit par la tête, et l'ap-

procha pour me flairer et recueillir mon haleine avec tant de précipitation qu'il me fut impossible de fuir.

Tout cela ne fut pas suffisant : il était si transporté, que pour s'assurer de la vérité, il m'ouvrit avec ses deux mains la bouche beaucoup plus grande qu'elle n'avait coutume de s'ouvrir, et y introduisit son nez naturellement long et pointu, et que le dépit et la colère avaient encore fait croître d'un demi-pied, de telle sorte qu'avec cette sonde d'un nouveau genre, il m'atteignait jusqu'au fond du gosier.

Cette manière brutale d'interroger, la frayeur qui s'était emparé de moi, ce nez très accompli qui m'obstruait le canal de la respiration, et si vous joignez à cela que la noire andouille n'avait pas suffisamment pris son assiette dans mon estomac, à cause de l'empressement avec lequel je l'avais dévorée, vous verrez qu'il y en eut de reste pour manifester ma gourmandise, et l'ac-

tion qu'elle m'avait suggérée. Pour mes péchés, avant que le méchant aveugle tirât sa trompe de ma bouche, mon cœur se souleva tellement, que je vomis pêle mêle et le nez et les débris de mon larcin que j'avais fort mal mâché

O grand Dieu! pourquoi ne m'avez-vous pas à ce moment-là enseveli dans les profonds abymes de la terre! Hélas! sans doute la mort eût été un bienfait pour le pauvre Lazare.

La colère ou pour mieux dire la rage du pervers aveugle allèrent si loin qu'il m'eût, je pense, arraché l'ame du corps, si quelques personnes charitables ne fussent accourues au bruit.

On me tira d'entre ses mains qui demeurèrent pleines du peu de cheveux qui me restaient; j'en fus quitte pour le visage égratigné, le derrière du cou écorché, et la gorge en fort mauvais état. Je convenais cependant, en moi-même, que tous ces désastres n'étaient que le juste salaire de ma voracité et

des mauvais tours que je jouais à mon maître.

De son côté, il fesait le récit de mes aventures à tous ceux qui survenaient dans l'auberge ; et il les leur répétait une fois, deux fois, aussi bien celle du pot et du raisin que la dernière. Aussi de tous ceux qui passaient dans la rue, c'était à qui entrerait pour assister à la fête. Il fallait les voir s'épanouir la rate à nos dépens ; car l'aveugle racontait mes actes avec tant de grâce et de facilité, que bien que je fusse dans un état pitoyable et pour ainsi dire tout pelé, je croyais malgré tout fort mal faire de ne point rire comme les autres.

Pendant que nous donnions ainsi la comédie aux passans, il me vint à l'esprit que j'avais montré une grande lâcheté, en ne tranchant pas net avec les dents le nez de ce vieil avare. L'occasion était belle, la moitié du chemin était faite, et en abaissant avec un peu de force la mâchoire supérieure sur

celle d'en bas, ce nez fût demeuré chez moi, et eût été pris comme un rat dans une ratière; mon estomac peut être l'eût mieux retenu que l'andouille, et après qu'il eût été englouti, j'aurais pu nier le dépôt. Plut à Dieu que je l'eusse fait; il n'en eût toujours été ni plus ni moins.

L'hôtesse, sa servante et quelques assistans travaillèrent à notre réconciliation et réussirent. Ils me lavaient la face et la gorge avec le vin que j'étais allé chercher pour dîner; sur quoi le vieillard disait avec ironie : en vérité ce garçon me consomme plus de vin en lavatoires pendant une seule année, que je n'en bois en deux. Au moins, mon ami, tu as plus d'obligation au vin qu'à ta mère, puisque le ne t'a donné la vie qu'une fois, au lieu que le vin te l'a rendue mille. Et aussitôt il entrait dans une nouvelle narration de toutes les circonstances dans lesquelles il m'avait écervelé, balafré le visage, et fesait en

même temps ressortir les propriétés du jus de la treille qui me guérissait aussitôt.

Oui, ajoutait-il en se tournant de mon côté, si un homme doit être heureux par le vin, ce sera toi. Et ces paroles excitaient l'hilarité de ceux qui me lavaient, tandis que j'enrageais jusqu'au fond de l'ame. Le pronostic de l'aveugle se vérifia plus tard, et dans le cours de ma vie, j'eus plus d'une fois lieu d'être convaincu qu'il avait l'esprit prophétique. Aussi plus d'une fois me suis-je repenti des ennuis que je lui ai occasionés, bien qu'il m'en ait payé avec usure. Quoi qu'il en soit, l'oracle qu'il prononça ce jour-là s'est trouvé véritable, comme vous le verrez dans la suite.

Les prophéties ne touchent que lorsqu'elles sont accomplies; pour le moment je fis donc peu de cas de celles de mon aveugle, et je pris la résolution de le quitter tout à fait; c'était

une pensée que j'avais depuis long-temps ; la dernière scène m'y détermina entièrement. Je remis au lendemain l'exécution de ce beau dessein.

En effet, nous allâmes par la ville demander l'aumône suivant notre ordinaire, et comme il avait beaucoup plu la nuit précédente et qu'il pleuvait encore ce matin-là, le dévot personnage fut obligé de se promener en priant sous quelques toîts avancés qui étaient en ce bourg ; nous ne nous mouillions point, il est vrai ; mais comme la nuit arrivait et que l'eau tombait continuellement, mon maître me dit: Lazare, cette pluie est fort importune et redouble à mesure que la nuit s'avance. Retirons-nous à petit pas à notre maison.

Pour y arriver, nous avions à traverser un ruisseau que les égoûts du bourg avaient encore grossi. Oncle, lui dis-je, le ruisseau est fort grand ; mais, si vous le jugez convenable, je vous conduirai un peu plus loin où je vois qu'il s'étrécit,

nous pourrons le franchir plus aisément et même à pieds secs.

Le bonhomme goûta mon conseil et me dit : tu as de la discrétion, Lazare, et pour cela je t'aime. Allons vers l'endroit où le ruisseau est moins large. Nous sommes maintenant dans les rigueurs de l'hiver, et il ne fait pas bon à être mouillé, principalement par les pieds.

C'était là où je l'attendais; le moment et le lieu ne pouvaient pas être plus opportuns pour réaliser mon dessein. Il y avait précisément à l'endroit où je le conduisis et au milieu du ruisseau un énorme pilier en pierre élevé là depuis des siècles. Oncle, lui dis je, nous voilà au plus étroit de cette espèce de rivière.

Comme la pluie tombait alors par torrent, et que le pécheur était déjà trempé jusqu'aux os, il se mit en devoir de sauter promptement; en même temps Dieu le frappa d'aveuglement, afin que je pusse me venger de lui ; il prenait tout ce que je lui disais pour

mot d'évangile, si bien qu'il me dit: Fils chéri de mes entrailles, place-moi bien au droit et passe le premier.

Pour moi, je le dirigeai vis-à-vis le pilier, puis, fesant un saut, je me plaçai derrière, comme quelqu'un qui n'avait point oublié la scène du taureau et qui se fesait une fête de la voir se renouveler, avec un changement d'acteurs.

Allons, mon maître, lui dis-je, sautez le plus loin que vous pourrez, pour laisser le plus tôt possible cette maudite eau derière nous.

Je n'avais pas achevé ces dernières paroles, que le pauvre aveugle se balançait déjà de toutes ses forces comme un bouc, et reculait d'un pas pour faire un plus grand saut; il sauta et vint si rudement donner de la tête contre le pilier que le coup en retentit au loin comme le bruit d'une arme à feu. Il tomba en même temps à la renverse presque mort, et à demi écervelé.

Après cette expédition je me crus digne des honneurs du capitole; et m'approchant de ma victime, je lui adressai cette courte allocution : Eh bien! oncle, comment se fait-il que vous n'ayez pas su flairer ce pilier, vous dont l'odorat si fin a bien pu découvrir l'andouille? Or, flairez-le à votre aise : et bonsoir, il se fait tard.

Je l'abandonnai effectivement, se débattant dans l'eau, aux soins de la providence et de quelques personnes charitables qui accoururent à ses cris. Je gagnai d'un pied léger les portes de la ville, et avant que la nuit ne devînt plus obscure j'étais à *Torijos*.

Depuis cette époque, l'aveugle, mon premier maître, est-il toujours au nombre des vivans? murmure-t-il toujours des *oremus*, ou bien Dieu a-t-il disposé de lui? c'est ce que j'ignore, et même je m'inquiète fort peu de le savoir.

CHAPITRE II.

Comment le Lazare se mit au service d'un prêtre, et de ce qui lui arriva avec lui.

Je jugeai bien qu'il n'était pas prudent de séjourner dans un lieu où j'avais presque consommé la veille un homicide. Je me dirigeai vers un village nommé Maqueda, où mes péchés me firent rencontrer un prêtre que j'abordai en le priant d'un air contrit et humilié de me faire l'aumône. Pour toute réponse il me demanda si je savais servir la messe : Oui, lui répondis-je, et c'était vrai, car le méchant aveugle, bien qu'il me traitât fort mal, m'enseignait mille bonnes choses, et celle-là était du nombre. Le prêtre, content de mon savoir, m'arrêta dès l'heure même à son service.

J'échappai au tonnerre pour donner dans l'éclair, car en comparaison de ce nouveau visage, son prédécesseur était un Alexandre, un César, un ange protecteur, quoiqu'au bout du compte il fût l'avarice incarnée.

Bref, cet homme qui venait de m'installer son portier, son sacristain et son valet de chambre, était à lui seul plus sordide que tous les avares de la contrée ensemble.

On voyait dans un coin de la chambre un vieux coffre fermant à une grosse clef, et cette clef n'était pas suspendue à un clou, mais bien à l'une des boutonnières du gilet de M. le curé. C'était dans le coffre qu'il serrait ses pains d'offrande aussitôt qu'il les rapportait de l'église; et pour le refermer il remplissait mieux son office qu'une tourière de couvent.

J'avais beau fureter de toute part, impossible de trouver dans toute la maison les moindres choses à manger,

comme il s'en rencontre ailleurs, telles que quelque jambon pendu à la cheminée, des fromages placés sur une tablette ou dans des armoires. Vous n'auriez pas même vu un petit panier avec quelques morceaux de pain des restes de la table. La vue seulement m'en eût fait plaisir, quoique j'aurais dû être condamné à n'en point manger.

En tout et pour tout on trouvait une botte d'oignons mise sous clef dans la plus haute chambre de la maison. C'était là ma pitance, et le parcimonieux ecclésiastique me les distribuait à raison d'un pour quatre jours. Et quand je lui demandais la clef, en présence de quelqu'un pour en aller chercher, il fouillait dans sa poche d'un air grave et me la donnait, en disant : Tiens, rapporte-la de suite, tu ne fais que friander. Il n'eût pas tenu un autre langage si toutes les conserves et les confitures de Valence eussent été renfermées dans ce galetas ; il s'en fallait cependant de

beaucoup ; on n'y rencontrait rien autre chose que les oignons attachés à un clou, comme je l'ai dit plus haut: avec cela, il en tenait si bien le compte, que si par hasard je m'évertuais à en détacher quelques-uns, mon expédition me coûtait cher. Enfin je tombais d'inanition, tant était sévère la diète qui m'était imposée. Il avait coutume d'avoir pour cinq blanques de chair pour son dîner et son souper. Il est vrai qu'il me donnait un peu de son potage, avec lequel on aurait pu administrer le baptême ; mais de la chair aussi peu que j'en ai dans l'œil. Il joignait à cela un peu de pain, et plut au ciel qu'il m'en eût à demi rassasié.

A certains jours de la semaine il m'envoyait quérir une tête de mouton qui coûtait trois maravédis ; il en mangeait les yeux, la langue, les oreilles et la viande qui se trouve aux machoires ; il me donnait ensuite tous les os délaissés dans le plat, en disant : Tiens,

mange, triomphe; car c'est pour toi le monde; certainement tu mènes une vie plus heureuse que le pape.

Telle, Dieu te la donne, murmurais-je entre mes dents. Au bout de trois semaines de séjour dans cette maison je devins si efflanqué, que je ne pouvais plus me soutenir sur mes jambes. C'était l'œuvre de la faim. Je vis clairement que je m'acheminais vers la sépulture. Heureusement Dieu et mon savoir y apportèrent remède. Jusque là, mon adresse et mes stratagêmes m'avaient été inutiles; du reste il ne se présentait rien sur quoi il me fût possible d'exercer mes talens; et quand bien même l'occasion s'en fût présentée, il m'eût été impossible de mettre en défaut sa clairvoyance, comme je fesais naguère avec le mendiant à qui Dieu fasse paix, s'il s'est noyé dans le ruisseau proche *Torijos*. Il était bien rusé, bien fin, bien cauteleux; mais au bout du compte il était privé de

l'œil gauche et de l'œil droit, et, grâce à ce double accident, il m'arrivait encore quelquefois de lui faire croire que les vers luisants étaient des lanternes. Mais pour celui-ci, il avait la vue si bonne et si alerte, que bien fin eût été celui qui aurait pu le surprendre.

Quand nous étions à l'offrande, il ne tombait aucune pièce de monnaie dans la bassine, sans qu'il ne l'enregistrât sur-le-champ dans sa mémoire, car il avait un œil sur la bourse des fidèles et l'autre sur mes mains. Les yeux lui tournaient dans la tête comme s'il eussent été de vif-argent, et, à un maravédis près, il savait à quelle somme se montait l'offrande.

Quand cette cérémonie était achevée, il m'ôtait à l'instant la bassine et la plaçait sur l'autel, si bien que, aussi long-temps que je vécus, ou pour mieux dire que je mourus avec lui, il n'y eut pas moyen de lui dérober une seule blanque.

Jamais il ne m'envoyait chercher au cabaret pour un liard de vin. Il renfermait dedans son coffre le peu qu'on lui en offrait à l'église, et savait si bien le ménager, qu'il en fesait sa semaine. Pour cacher sa grande avarice, il me disait : remarque bien, garçon, que les prêtres doivent être fort sobres dans le boire et dans le manger. Aussi je me garde bien de suivre l'exemple de quelques-uns de mes confrères. Mais ce ladre mentait indignement ; car aux confréries et festins de sépulture qui se fesaient dans le village, il mangeait comme un loup aux dépens du prochain, et buvait plus qu'un conjurateur qui guérit les bestiaux.

Mais pourquoi donnerais-je à ces réunions le titre de repas mortuaires ? ils étaient pour moi la source de la vie Dieu me le pardonnera sans doute ; mais en aucun temps, je ne fus plus ennemi de la nature humaine, et la raison, c'est qu'en allant de vie à trépas, nos

paroissiens me fournissaient l'occasion de me rassasier. Aussi je priais la vierge et les saint spour qu'il y eût un enterrement tous les jours, à l'exemple de de certains sacristains que je pourrais citer. Si nous portions les sacremens à quelques malades, et surtout l'extrême-onction, au moment où le prêtre commandait aux assistans de faire quelques prières, je n'étais certainement pas le dernier à me conformer à ses intentions. C'était de toute mon ame et avec la plus vive ferveur que je suppliais le Seigneur non pas de disposer du patient, selon sa sainte volonté, ainsi qu'on a coutume de le faire, mais bien de le délivrer des peines de ce monde; et si, Dieu me le pardonne, quelques-uns échappaient de leur maladie, je les donnais cent fois au diable, tandis que celui qui mourait emportait avec lui mille bénédictions.

Dans tout le temps que je demeurai dans cette paroisse, et que l'on peut évaluer à six mois environ, il ne mourut,

hélas! que vingt personnes; encore je crois bien que je les tuai, ou, pour mieux dire, qu'elles moururent à ma requête: j'estime que le Seigneur voyant ma faim diabolique et continuelle, se plaisait à leur ôter la vie pour me la conserver.

Malgré cela, ce remède ne suffisait pas à l'étendue de mes maux: si le jour de l'enterrement je fesais bonne chère, je n'en étais que plus malheureux quand il n'y en avait pas, et en retournant à ma faim quotidienne, supplice que mon maître considérait de sang-froid, il m'arrivait de désirer la mort aussi bien pour moi que pour les autres. Mais je ne la voyais point, quoiqu'elle circulât dans mes veines, et qu'elle séjournât au milieu de mes entrailles. Plus d'une fois je pensai à quitter ce détestable maître. Pour deux raisons je n'en fesais rien: la première, je ne pouvais pas me fier à mes jambes qui n'avaient pas plus de

chair que celles d'un squelette; je redoutais la faiblesse provenant de la faim ; la seconde, c'est que le premier de mes maîtres m'ayant conduit à la mort par la diète, le second me précipitait déjà dans la sépulture par son avarice sordide. Que sera-ce donc, me disais-je, du troisième ? Si je viens à en rençontrer un pire, les tortures que j'endurerais avec lui surpasseraient les horreurs de la mort.

D'après ces raisonnemens, je n'osais le quitter, tenant ainsi pour article de foi que je devais tomber de mal en pis, et qu'en suivant un pareil régime il ne serait bientôt plus question au monde de Lazare de Tormes.

Dans cet état critique et lamentable dont il plaise au Seigneur garantir tout bon catholique, et ne sachant à quel saint me vouer, bien que je fusse sur le bord de ma fosse, je vis paraître à la porte de notre logis un chaudronnier aussi noir que Vulcain, un jour

que mon maître était allé visiter un malade hors du bourg. Jamais je ne vis de face de chaudronnier aussi belle et aussi rayonnante! Je le pris, à l'instant, pour un messager céleste, et ma joie, aussi bien que ma reconnaissance, furent à leur comble quand il me demanda si je n'avais pas besoin de ses services? Ces paroles furent pour moi un trait de lumière. Je ne m'amusai point à le remercier; illuminé d'en haut, je lui dis sur-le champ: Oncle, j'ai perdu la clef de ce coffre, et je tremble qu'à son retour mon maître ne me fouette. Par la probité dont vous faites profession, je vous supplie de voir si, parmi les clefs que vous portez, il ne s'en trouvera pas une qui le puisse ouvrir. Je vous la payerai, soyez tranquille. L'angélique chaudronnier commença à éprouver ses clefs, tantôt l'une, tantôt l'autre. Il en avait un gros trousseau, et je l'aidais encore de toute la ferveur de mes oraisons. Je commen-

çais à perdre patience, lorsque je vis, en figure de pain (comme on dit vulgairement) la face de Dieu dedans le coffre. Quand il fut ouvert, je dis à l'opérateur : malheureusement, je n'ai point d'argent pour votre salaire ; mais enfin, vous voilà à même, et vous pouvez vous payer par vos mains. Le chaudronnier se voyant la bride sur le cou, prit le pain des offrandes qui lui parut le meilleur ; il me donna la clef, sortit fort content, et me laissa plus satisfait encore. Cependant, à cette heure, je ne touchai à rien, soit pour que mon maître ne reconnût pas l'absence du pain qui avait payé la clef, ou que, me voyant seigneur d'un trésor aussi précieux, il me semblât que la faim n'oserait plus me faire sentir ses rigueurs.

Mon maître revint pourtant au logis, et Dieu voulut, pour le salut de Lazare, qu'il ne prît pas garde au pain d'oblation que l'ange avait em-

porté. Le lendemain, lorsqu'il fut sorti pour visiter de nouveau son malade, j'ouvris mon paradis de pain, et j'en pris un entre mes mains et dents, que je rendis invisible en moins de deux *Credo*. Je refermai le coffre soigneusement, puis je commençai à balayer la maison, avec une aussi grande joie que si quelque ame charitable m'eût fait, par-devant notaire, une fondation perpétuelle d'un pain par jour. Mon bonheur dura toute cette journée-là et la journée suivante; mais mon étoile ne permit pas que cette béatitude fût de longue durée. En effet, dès le troisième jour je fus saisi de la fièvre tierce, en voyant, à une heure indue, celui qui me faisait mourir de faim fouiller dans le coffre avec un empressement qui me parut de sinistre présage. Il tournait les pains dans tous les sens, et à mesure qu'il les comptait et recomptait, il changeait de visage, et tombait dans une rêverie profonde. Toutefois

je dissimulais, et je disais, par de secrètes oraisons, invocations et prières : saint Jean, je vous en supplie, aveuglez-le. Après qu'il eût resté longtemps à supputer et à calculer, jour par jour, et sur ses doigts, il termina son inventaire par ces mots : Si ce coffre n'était pas dans un lieu si sûr, je dirais que quelqu'un m'a dérobé des pains; mais, dorénavant, pour n'être point exposé à tomber dans des soupçons injurieux pour la probité de qui que ce soit, je prétends tenir un compte exact du contenu de ce coffre. Pour le moment il y reste neuf pains et un morceau.

Dieu te donne mauvaise nouvelle! dis-je en moi-même; en entendant ces paroles, il me semblait que le barbare me perçait le coeur avec une lance, et dès-lors mon estomac, à la veille d'être réduit à son ancienne diète, fut sur le point de faillir.

Mon maître n'avait pas mis le pied

hors du logis, que, pour ma consolation, j'ouvris le coffre; et, apercevant les offrandes des fidèles, je commençai à les adorer sans oser y toucher. Je me bornai à les compter, pour voir si le hasard, ou plutôt ma bonne fortune, n'avaient pas permis que le misérable se trompât; mais je trouvai son compte plus véritable que je ne l'aurais voulu. Tout ce que je me permis, ce fut de donner à ces pains mille baisers, et de couper un petit morceau de celui qui était entamé, à l'endroit même où mon maître avait fait une incision. Encore mon vol fut-il très mince, et avec tout cela je passai ma journée beaucoup plus tristement qu'à l'ordinaire.

Cependant ma faim allait toujours croissant. J'avais, depuis le commencement de la semaine, accoutumé mon estomac à recevoir une nourriture suffisante; et, depuis que toute communication avait été interceptée entre moi et le vieux meuble, j'endurais un sup-

plice cent fois plus cruel que la mort même. Et, lorsque je me voyais seul, je ne fesais autre métier que d'ouvrir et refermer le coffre pour contempler à loisir cette image de la providence, cette face de Dieu : c'est ainsi que les enfans appellent le pain.

Mais le génie tutélaire qui secourt les affligés me suggéra, dans une si grande détresse, une pensée qui, mise à fin, devait encore prolonger ma frêle existence. Ce coffre, me dis-je en moi-même, est grand, vieux, et pour ainsi dire brisé en quelques endroits ; quoique au bout du compte ce ne soit que de petits trous, mon maître pourra soupçonner que les rats, en y entrant, auront endommagé sa provision de pain. Certes, il ne serait pas prudent d'en faire disparaître un tout entier : je ne serais pas à la noce, tandis que je ne vois pas d'inconvénient à lui jouer un tour qu'il pourra attribuer aux souris.

Je commençai donc à réduire en miettes quelques-uns des pains sur des nappes assez malpropres et un peu déchirées, qui se trouvèrent sous ma main. Je fis cette opération à plusieurs offrandes, et je dévorai le résultat de mon larcin avec autant d'appétit et de plaisir que si c'eût été de la dragée.

Lorsque mon maître vint pour dîner, et qu'il ouvrit son coffre, il s'aperçut du dégât que j'avais fait, et ne manqua pas de l'attribuer aux souris. Il est vrai que j'avais si bien contrefait le travail de ces petits animaux que de plus fins que M. le curé y auraient été pris. Il visita le coffre d'un bout à l'autre, et y trouva quelques petites ouvertures par où il soupçonna que les rats y étaient entrés; puis, m'appelant, il me dit : Tiens, Lazare, mon ami, regarde comme notre pain a souffert persécution cette nuit.

Je fis l'étonné et lui demandai ce que ce pouvait être. Belle question, répon-

dit-il ; et ce sont les rats qui ne savent rien respecter.

Nous nous mîmes à table, et, par la grâce de Dieu, ce repas tourna à mon avantage encore plus que je n'aurais pu l'espérer. Mon maître coupa plus de pain qu'à l'ordinaire, et il râtissait avec un couteau tout ce qu'il soupçonnait avoir été rongé par les rats. Prends, me disait-il, tu peux manger cela ; la dent du rat n'est point venimeuse. Ainsi, secondé ce jour-là par le travail de mes mains, ou pour mieux dire de mes ongles, je fis moins maigre chère, et je sortis cependant de table avec le même appétit qui me pressait en commençant. Après ce repas, je fus en proie à de nouvelles alarmes. Mon maître se mit à chercher çà et là, et à fureter dans tous les coins. Il arrachait des clous de la muraille et ramassait de petites planches avec lesquelles il cloua et boucha tous les trous du vieux coffre.

Créateur du ciel et de la terre, m'é-

criai-je en ce moment, à combien de misères, d'infortunes et de désastres les mortels ne sont-ils pas exposés ? De quelle courte durée sont les plaisirs de notre vie périssable ! Il n'y a qu'un instant, j'espérais corriger ma fortune par cette invention fort innocente ; j'étais au comble de la joie, et voilà que ma félicité s'évanouit, et que mon maître me ferme impitoyablement les portes de l'espérance et de la consolation !

Tandis que je me lamentais ainsi, mon trop habile charpentier mettait fin à son ouvrage à force de clous et de lattes. Maintenant, dit-il, messieurs les rats, animaux traîtres et pleins d'artifices, vous pourrez lever le camp, car vous trouverez désormais peu d'exploits à faire dans cette maison. Il passa un moment au jardin, et je voulus voir son travail. Je trouvai qu'il avait si bien opéré qu'il ne restait pas même au vieux coffre une seule ouverture par où un moucheron pût entrer.

Je l'ouvris avec ma clef, dès lors inutile. Mes espérances étaient évanouies, et je considérai, en pleurant, les deux ou trois pains entamés que mon maître s'imaginait avoir été rongés des rats. J'en coupai quelques tranches très-légères, afin de ne point éveiller les soupçons de l'avare. La nécessité est un puissant aiguillon : elle nous porte aux actions les plus extraordinaires, et nous fait méditer, à chaque instant, sur les moyens que nous avons à prendre pour rompre ses chaînes. Pour moi, j'éprouvais une faim si horrible, que la conservation de ma vie m'occupait nuit et jour. La disette me servait de lumière dans la recherche des expédiens; car il est dit quelque part que la tempérance vivifie l'esprit, tandis qu'il s'éteint dans l'abondance et la bonne chère. Si j'en dois croire mon expérience, le philosophe qui trouva cet adage avait parfaitement raison.

Une nuit donc que mes inquiétudes

ordinaires me tenaient éveillé, j'entendis mon maître qui ronflait de toutes ses forces. Le voyant dans un si profond sommeil, je m'imaginai qu'il me serait facile de lui jouer quelque tour. Je me levai fort doucement, et saisissant un vieux couteau qui traînait çà-et-là, j'allai vers le triste coffre, auquel je fis un trou à l'endroit le moins solide avec mon instrument de cuisine, dont je me servais comme d'une tarière. Le meuble était si débile, si ancien, si délabré et si vermoulu, qu'il céda facilement à mes efforts. Cette opération étant terminée, j'ouvris gaillardement le coffre et me mis à gratter les pains comme je l'ai raconté plus haut. Après cette légère indemnité je retournai à ma paillasse sur laquelle je goûtai quelque repos, ce qui m'arrivait rarement, et que j'attribuais à la légèreté de mes collations, car en ce temps-là les soucis du roi d'Espagne ne troublaient pas mon

sommeil. La première chose dont, en s'éveillant, s'aperçut mon seigneur et maître, ce fut le dommage que j'avais fait au coffre; et son indignation ne connut plus de bornes, lorsqu'il vit les égratignures du pain. A l'instant, il donna au diable les rats et les souris, en disant : que dirons-nous de cela? quel dégât! et cependant c'est la première fois que je m'aperçois qu'il y a des rats dans ce logis.

Il disait bien la vérité; car, dans tout le royaume, s'il devait y avoir une maison exempte de ce fléau, c'était sans contredit la sienne. Les rats ne sont pas accoutumés à rester dans les endroits où il n'y a rien à manger. Il se mit à courir de nouveau la maison, cherchant avec soin des clous et de petits ais, pour réparer le mal que j'avais fait.

Lorsque la nuit revenait, et que mon maître ronflait de son mieux, j'étais à l'instant sur pied, avec mon

attirail ; et autant il avait fermé de trous pendant le jour, autant j'en ouvrais pendant la nuit. On eût dit que nous travaillions à l'envi l'un de l'autre, et nous faisions tant de diligence qu'on pouvait bien nous appliquer le proverbe : *Où une porte se ferme une autre s'ouvre.* En un mot, il semblait que nous avions au rabais la toile de Pénélope ; puisque, autant il en ourdissait pendant le jour, autant j'en défaisais pendant la nuit.

Il ne fallut pas beaucoup de jours et de nuits pour mettre la pauvre dépense dans un état tel que, à proprement parler, on l'eût plutôt prise pour une vieille cuirasse des temps chevaleresques que pour un coffre, tant elle était couverte de ferraille et de clous. L'avare remarquant que tous ces ravaudages étaient inutiles, me dit, un matin : ce meuble est en si mauvais état, et de bois si vermoulu, qu'il ne pourra plus désormais résister aux rats;

il n'est même plus possible de le racommoder. Ce qui me désespère, c'est qu'il faudra en acheter un autre qui me coûtera trois ou quatre réals. Avant tout, cependant, je veux tenter un autre remède, puisque le premier ne sert de rien, et le meilleur que je trouve c'est d'armer le dedans du coffre contre ces maudits rats.

A l'instant, il emprunte une ratière dans laquelle, pour attirer l'ennemi, il plaça des pelures de fromage qu'il demandait à ses voisins. Le piége, ainsi garni, restait continuellement dans le coffre. C'était une nouvelle corde à mon arc; et quoique je n'eusse pas besoin de sauce pour me donner appétit, j'étais charmé toutefois de tirer les amorces de la ratière, sans laisser néanmoins de ronger le pain des oblations.

Ce fut pour mon maître un nouveau sujet d'étonnement quand il trouva le pain égratigné et le fromage mangé, sans que le rat fût resté au piége! Il se

donnait à tous les diables pour deviner ce mystère, et en demandait l'explication à ses voisins. Ceux-ci lui répondaient qu'un rat ne pouvait faire tant de ravage, et que même on ne pouvait le supposer, parce qu'il eût été pris au moins une fois. L'un d'eux finit par lui dire : Je me rappelle avoir vu de temps en temps une couleuvre se glisser dans votre maison; c'est elle, sans doute, qui entre dans votre dépense. Comme elle est longue, elle peut prendre l'appât dans la ratière, et bien que la petite trappe lui tombe sur le corps, elle s'en retire, puisqu'elle n'y entre pas toute entière.

Tous les assistans applaudirent à l'opinion de cet adroit voisin. Mon maître en fut fort ému; le sommeil s'éloigna de lui, et au moindre bruit qui se faisait entendre dans la maison, il s'imaginait que c'était la couleuvre qui assiégeait le coffre. Il se mettait aussitôt sur pied, et armé d'un levier énorme qui

ne quittait pas son chevet depuis son entretien avec le voisin, il en déchargeait de grands coups sur la dépense vermoulue. Il éveillait les voisins par son tintamarre, et m'empêchait de dormir; car il venait jusqu'à mon lit, et tournait dans tous les sens la paille sur laquelle j'étais couché. Il pensait peut-être que la couleuvre fesait son gîte auprès de moi, et ce qui le lui fesait soupçonner, c'est qu'il avait entendu dire de longue main que ces reptiles cherchant la chaleur, venaient même au berceau des enfans, et les exposaient à la mort par leur morsure. Souvent je faisais semblant de dormir pendant ses excursions, et le matin il me disait: Quoi! garçon, tu n'as rien entendu cette nuit? c'est étonnant, car j'ai poursuivi la couleuvre qui, si je ne me trompe, se retire auprès de ton lit. Ces animaux sont naturellement glacés, et ai nent à se rapprocher des corps qui les réchauffent.

Dieu veuille qu'elle ne me morde pas, m'écriai-je, car j'en ai grand peur.

M. le curé était si alerte, et de si court sommeil, que par ma foi la couleuvre ou, pour mieux dire, le serpent n'osait plus attaquer les offrandes ni même s'approcher du coffre à la faveur des ténèbres. Je n'en étais cependant pas dupe; je fesais mes coups pendant le jour, et je choisisais les instans où mon maître était à l'église et par le village.

De son côté, à l'aspect de tant de désastres et de cette persécution des ennemis de notre pain, il allait et venait d'un bout à l'autre de la nuit.

C'était un tapage à épouvanter le plus intrépide. On eût dit un lutin sorti du fond des enfers pour troubler le repos des mortels.

Tant de diligence me fit craindre qu'à la fin cette espèce de revenant ne trouvât ma clef bénite que je cachais sous ma paille. Je crus que, la nuit, je

la garderais plus sûrement dans ma bouche, et son volume m'inquiétait fort peu: en effet, lorsque je demeurais avec l'aveugle, j'étais si bien accoutumé à faire une bourse de ma bouche, que souvent il m'arrivait d'y tenir douze ou quinze maravédis, le tout en demi-blanques, sans que ce dépôt m'empêchât le moins du monde de manger. Autrement il m'eût été impossible de conserver un seul denier. Le maudit aveugle l'eût infaiblement trouvé; il ne laissait ni couture de mes vêtemens, ni endroits rapiécetés sans y fureter avec soin.

Ainsi, dès ce moment, je renfermais ma clef comme je viens de le dire, sans craindre que mon sorcier de maître la trouvât. Mais c'est en vain que l'homme cherche à conjurer l'orage qui gronde sur sa tête: quand un malheur doit nous frapper, toute prévoyance est inutile, ou pour mieux dire, et afin de n'être point taxés de fatalisme

la providence lasse de voir mes méfaits, et d'exercer la patience du curé, voulait lui ouvrir les yeux et me rendre suivant mes mérites.

Mon étoile, et plutôt mes iniquités voulurent qu'une nuit, pendant que je dormais, la clef se tournât dans ma bouche entr'ouverte, de telle manière, que l'air et la respiration s'introduisant dans le trou de la clef qui était de cuivre il en résultait un grand sifflement. Malheureusement pour Lazare, mon maître, surpris de cette harmonie inaccoutumée, fut convaincu que c'était le sifflement de la couleuvre; et en effet, le bruit que je fesais en devait approcher beaucoup.

Notre homme se leva précipitamment, et, son bâton à la main, guidé par mes sibilations, il vint à moi tout doucement, afin, pensait-il en lui-même, de ne point effrayer le reptile. Ayant calculé que cet animal, pour se tenir chaudement, était venu se placer sous

moi dans la paillasse sur laquelle je couchais, il leva son bâton, croyant que la couleuvre se trouvait droit au-dessous et qu'il la tuerait infailliblement. Hélas ! ce fut Lazare qui fit l'expérience de sa force brutale. Il me déchargea un si grand coup sur la tête, qu'il me priva de sentiment.

Il vit à l'instant qu'il m'avait frappé, par la résistance que mon corps lui opposa. Il s'approcha de moi (comme il l'a conté depuis), et, en m'appelant à haute voix, il tâcha de m'éveiller. Peine inutile! et, lorsqu'il vint à me toucher, il apprécia, par l'abondance du sang que je perdais, l'étendue du mal qu'il m'avait fait. Aussi, étant allé allumer sa chandelle en grande hâte, il me trouva effectivement tout ensanglanté, et me plaignant encore avec ma clef dans la bouche, sa cachette ordinaire. Il est vrai qu'en ce moment on la voyait à demi dehors, ainsi qu'elle était, lorsque je sifflais.

Le persécuteur et le meurtrier de la couleuvre ne pouvait définir cette clef; il me l'arrache de la bouche, et, la considérant, il connut sans peine l'usage que j'en fesais, parce que les gardes étaient entièrement semblables aux gardes de la sienne. Il courut à l'instant l'éprouver, et, par ce moyen, vérifia le maléfice.

Le cruel chasseur ne manqua pas de se dire alors : J'ai trouvé le rat et la couleuvre qui me fesaient la guerre et dévoraient mon bien; toutefois la vengeance terrible qu'il en avait tirée lui donnait de vives inquiétudes.

Je ne saurais rien dire de ce qui eut lieu durant trois jours : je les passai dans le ventre de la baleine, et tout ce que je viens d'exposer, je le tiens de mon maître, qui, lorsque je fus revenu à moi, le racontait à chaque instant, et à tous ceux qui se présentaient au presbytère.

Au bout de trois jours je sortis de ma

léthargie; le retour de mon bon sens fut pour moi un surcroît de malheur. Je me trouvai étendu sur ma triste paillasse, la tête garnie d'emplâtres, et frotté de toutes parts d'huile et d'onguens.

Étonné de cet appareil, je disais à mon maître: Que signifie tout cela? Mais le barbare, se réjouissant de mon air ébahi, répondait: Eh! Lazare, il n'y a rien là dedans qui doive te surprendre; c'est que j'ai chassé les rats et les couleuvres qui travaillaient de concert à ma ruine. Il ne m'en fallut pas davantage pour découvrir la cause de mon état pitoyable, et mes soupçons ne tardèrent pas à se convertir en certitude.

Sur ces entrefaites je vis entrer des voisins et une vieille bohémienne, que je reconnus pour telle à ses vêtemens bizarres et à sa voix papelarde. Ils commencèrent à ôter les linges qui m'environnaient la tête, et à curer la plaie résultant du coup de bâton. Comme ils m'avaient trouvé dans mon bon

sens, ils en témoignèrent leur joie par ces paroles : Puisqu'il ne bat pas la campagne, ce ne sera rien, s'il plaît à Dieu.

Là dessus chacun voyant que ma santé ne donnait plus d'inquiétude, se mit à chanter de nouveau mes exploits et ma disgrâce; c'était à qui en rirait le plus fort. Pour moi, j'étais loin de les imiter, et j'attendais avec impatience une entière guérison, pour aviser au parti que je choisirais.

Ce qui m'aidait toutefois à prendre leurs plaisanteries patiemment, c'est qu'ils me donnèrent à manger. Ils ne purent toutefois me rassasier. J'éprouvais une faim si violente que j'aurais avalé un royaume. Au bout de quinze jours je me levai, et ceux qui me soignaient déclarèrent que j'étais hors de danger. Leur sentence toutefois ne me garantissait pas de la faim, ni des autres infortunes dont je prévoyais que le cours allait recommencer. Cepen-

dant, en ce point, j'étais dans l'erreur, et ce n'était point à la cure, mais sur un autre théâtre que les Parques devaient filer à Lazare de nouveaux jours.

Dès le lendemain même que je fus debout, le seigneur mon maître me prit par la main, et me dit quand je fus hors du logis : Désormais, Lazare, tu seras libre de tes actions et de ta personne; je n'en suis plus chargé : cherche une autre condition, et t'en vas, sous la garde de Dieu; je ne veux pas garder à mon service un enfant aussi habile et si diligent. Adieu, Lazare, il est impossible que tu n'aies été garçon d'aveugle. Il dit, et faisant le signe de la croix, comme si j'eusse été démoniaque, il retourna au presbytère dont il ferma la porte après lui.

CHAPITRE III.

Comment le Lazare se mit au service d'un écuyer, et de ce qui lui arriva avec lui.

Après un congé aussi peu courtois, je fus donc réduit à tirer des forces de ma propre faiblesse ; je m'armai de courage, et rappelant à ma mémoire quelques lamentables prières de mon premier maître, j'arrivai à l'aide des bonnes gens en cette ville de Tolède, où grâce à Dieu ma plaie se guérit en quinze jours.

Tant que dura ma blessure, je reçus quelque aumône : j'étais sur le trône en comparaison de mon dernier état ; mais toute félicité prend fin dans ce bas monde ; ma plaie eut à peine disparu, que chacun me disait : Tu n'es

qu'un vaurien et un gueux, désormais ne compte plus sur nous; cherche, cherche de l'ouvrage ou un maître qui te nourrira.

Eh! miséricorde, disais-je en moi-même, ces gens-là s'imaginent donc qu'il pleut de l'ouvrage ou des maîtres? il faudrait bien qu'à l'heure qu'il est Dieu les créât, comme il créa le monde.

Cependant je perdais presque mes peines, en discourant de porte en porte: on eût dit que la charité avait repris son vol vers les cieux. Au milieu de ma disgrâce, ou plutôt pour y mettre le comble, le hasard voulut que je rencontrasse un écuyer qui traversait la rue : sa chevelure était bien peignée; son habit propre, et sa démarche avait quelque chose de grave et de majestueux.

Nous nous regardâmes mutuellement, et il s'engagea entre nous une manière de conversation muette qui nous mit l'un et l'autre au courant de

nos affaires. Ce fut lui qui le premier rompit le silence en ces termes : Petit garçon, ne chercherais-tu pas un maître en ce moment ? Oui, monsieur, lui répondis-je sans le faire répéter deux fois. Sur ce pied-là, répliqua-t-il, viens donc avec moi : Dieu t'a bien favorisé en t'offrant à ma vue : il ne pouvait te procurer une condition meilleure. Tu as sans doute aujourd'hui récité quelque bonne oraison.

Je suivis ce nouveau personnage, rendant grâce au Seigneur, et de la condition, et des paroles qui avaient frappé mon oreille. A son maintien, à son costume, je jugeai que cet homme était celui que la providence destinait à faire mon bonheur.

Il n'y avait pas long-temps que le soleil était levé lorsque nous conclûmes cette belle convention. L'écuyer me dit de marcher après lui, et me traîna ainsi à travers la plupart des rues de la ville. Nous passions aussi par-

les places où se vendent le pain, la viande et les autres provisions. Voilà qui va bien, me disais-je : mon maître veut acheter tout ce qui nous est nécessaire pour notre nourriture, et il m'en confiera le fardeau, que je trouverai certes bien léger. Effectivement, c'était l'heure de faire ses acquisitions; mais mon maître passait à grands pas, comme s'il eût respiré un mauvais air en cet endroit.

Peut-être, me disais-je, en moi-même, ce bon Monsieur ne trouve pas ces comestibles à son gré, et il désire s'en procurer ailleurs. Nous nous promenâmes ainsi jusqu'à onze heures. Alors il entra dans la grande église; je marchai sur ses pas et le vis entendre dévotement la messe et tout l'office divin. Nous ne sortîmes que lorsque tout fut achevé, et qu'il ne resta plus personne. Alors nous commençâmes à descendre la rue, et j'avoue que je perdais presque haleine, tant l'écuyer me forçait à marcher vîte.

Cependant je prenais patience, et même j'étais fort joyeux de voir que nous ne nous étions pas amusés à chercher notre dîner, pensant bien que ce nouveau maître était un homme d'ordre et de précaution, et qu'au logis le dîner était certainement prêt tel que je le désirais; mon estomac de son côté m'avertissait qu'il viendrait au bon moment. L'horloge sonna une heure après midi, lorsque nous arrivâmes à une maison devant laquelle mon maître s'arrêta. Je fis de même. Alors il laissa pendre le bout de son manteau sur son côté gauche, tira une clef de sa manche et ouvrit sa porte.

Nous pénétrâmes dans la maison dont l'entrée était fort obscure et très-lugubre. On éprouvait, au premier aspect, une sorte de saisissement, bien qu'il y eût dans l'intérieur une petite cour et d'assez belles chambres. Quand nous fûmes dans ce que mon maître appelait son appartement, il ôta son man-

teau de dessus ses épaules, puis, m'ayant demandé si j'avais les mains nettes, nous le secouâmes et pliâmes avec soin. Mon maître alors souffla sur un siège de pierre qui était là et se mit dessus.

Après ces dispositions, l'écuyer me fit asseoir auprès de lui, et s'enquit fort au long du lieu de ma naissance, du nom de mes parens et des motifs qui m'avaient attiré dans cette ville. A toutes ces questions, je répondis article par article, et mon discours fut beaucoup plus long que je ne l'aurais voulu, parce qu'il me semblait que le moment était plus opportun pour mettre la nappe que pour discourir. Cependant je le satisfis de mon mieux, entremêlant ma narration de mensonges, mentionnant tout ce qui pouvait être à mon avantage, en passant rapidement sur le reste; parce que j'étais convaincu qu'il y avait une foule de choses qu'on ne pouvait raconter dans une chambre.

Quand mon maître fut au courant

de ce qu'il désirait savoir, je pensai qu'il allait me donner des ordres ; pas du tout, il resta dans la même attitude, et j'en conçus un mauvais présage ; il était en effet près de deux heures, et il n'était pas plus désireux de manger qu'un mort.

Je considérais en outre avec peine qu'il tenait sa porte fermée à la clef, et qu'on n'entendait personne marcher ni en haut, ni en bas ; je n'avais même rien vu en toute la maison que les quatre murailles, ni petite selle, ni banc de cuisine, ni escabelle, ni table, ni même un coffre semblable à celui de la couleuvre. On eût dit un château enchanté.

J'en étais là de mes réflexions, quand mon maître me demanda : As-tu dîné, garçon ? Je crus entendre la voix de l'ange Raphaël ! Non, monsieur, lui répondis-je sans le faire répéter ; car il n'était pas encore huit heures sonnées, lorsque j'ai fait votre bienheureuse

rencontre. Il est vrai qu'il était bien matin, repartit l'écuyer ; j'avais toutefois déjeûné, et même solidement ; et je te préviens que lorsque je déjeûne ainsi, je ne prends plus rien que le soir. Partant, arrange-toi comme tu pourras jusqu'au souper. Vous pensez bien, monsieur, qu'à ces paroles je faillis tomber de mon haut, et, en cela, j'étais moins anéanti par la faim que par l'injustice de la fortune qui se plaisait à me persécuter.

En ce moment, toutes les traverses de ma première jeunesse, mes travaux, mes disgrâces, ma misère, vinrent s'offrir successivement à mon imagination, et je me ressouvins de cette réflexion que je faisais quelquefois, quand, chez mon second maître, je méditais sur mon évasion : *Lazare, tu pourrais bien tomber dans une condition pire ;* c'est ce qui m'arriva effectivement.

Finalement, je me lamentais sur le passé et sur l'avenir ; j'entrevoyais ma

mort prochaine, et, cependant, renfonçant mes larmes, je dis à ce modèle de tempérance : Monsieur, je suis un garçon qui me soucie fort peu du boire et du manger. Dieu merci ! je peux me vanter d'être un des plus sobres de tous ceux de mon âge ; c'est une réputation que je me suis faite chez les divers maîtres que j'ai servis jusqu'à ce jour.

C'est une vertu, dit-il, et je t'en aimerai davantage. Il n'appartient qu'aux animaux immondes de se gorger de nourriture ; l'homme vertueux, au contraire, mange médiocrement. Je t'ai bien entendu, me dis-je en moi-même ; au diable soit l'excellence et l'espèce de préservatif contre la maladie que tous ces gens-là trouvent dans la faim ! Pour moi je me retirai dans un coin, et sortant de mon estomac quelques morceaux de pain qui m'étaient restés de mes aumônes, je me mis à en tirer partie. L'écuyer s'en aperçut et me dit : Viens çà, garçon; que manges-

tu? Je m'approchai de lui, et, exhibant mon pain, de trois morceaux que j'avais, il en prit un, le meilleur et le plus gros. Par ma vie, s'écria-t-il, ce pain me semble bon! Comment, ajoutai-je, pourrait-il l'être pour votre seigneurie? Si, par ma foi, répondit-il; et de qui le tiens-tu? a-t-il été pétri par des mains nettes? Je l'ignore, lui dis-je, mais tout ce qu'il y a c'est que je le trouve bon. Ainsi, plaise à Dieu! poursuivit mon pauvre maître en le portant à sa bouche, et le mordant d'aussi bon cœur que moi. De temps en temps, je l'entendais répéter: parbleu voilà de bon pain! Je vis alors de quel pied il clochait. Je me hâtai de manger mon pain; parce que je le voyais en disposition, s'il finissait avant moi, de se convier à m'aider à manger ce qui me resterait. Toutefois, mes craintes furent vaines; nous terminâmes presqu'en même temps.

Alors il commença à secouer avec les

mains quelques miettes bien menues qui étaient demeurées sur le devant de son pourpoint. Il entra ensuite dans une petite chambre voisine, d'où il tira un pot ébréché, assez vieux et de malpropre apparence. Dès qu'il eût bu, il m'invita à en faire autant.

Pour lui faire admirer ma tempérance, je lui dis : Dispensez-moi, je vous en conjure ; je n'use jamais de vin ; mais il répliqua sur-le-champ : C'est de l'eau, mon ami, tu peux en boire sans contrarier tes habitudes...

Je pris donc le pot, mais je n'en bus guères, parce que mon angoisse ne provenait pas de la soif. La nuit nous surprit ; lui à me questionner et moi à lui répondre du mieux qu'il m'était possible. Là-dessus, il me conduisit dans la chambre d'où il avait apporté le pot qui renfermait notre breuvage. Garçon, me dit-il, mets-toi là, et remarque bien comment nous ferons ce lit, afin que tu puisses le faire seul dorénavant. Je

me mis à un bout et lui à l'autre, et nous fîmes ensemble ce lit fort noir et fort malpropre, auquel il n'y avait pas beaucoup à faire, parce qu'il n'était composé que de roseaux entrelacés, et tenant à quelques pièces de bois. Il y avait un surtout dont il serait impossible de préciser la couleur primitive, et comme il n'était pas souvent lavé, personne certainement ne l'eût pris pour une enveloppe de matelas. Nous l'étendîmes cependant, faisant de notre mieux pour l'amollir; mais c'était perdre son temps; autant eût valu essayer à amollir une masse de plomb. Le misérable matelas était si peu fourni de laine, qu'en le plaçant sur les roseaux, on les voyait au travers, ce qui lui donnait l'exacte ressemblance de l'intérieur d'un pourceau fort maigre. Sur ce matelas affamé, nous étendîmes une couverture équivalente, et la nuit étant close depuis longtemps, mon maître me tint ce langage : Il se fait tard, Laza-

rille, et la place est fort éloignée ; il faut donc renoncer à l'espérance d'avoir des provisions pour ce soir ; du reste, il ne serait pas prudent de sortir : dans cette ville, des filoux, qui rôdent de tous côtés, guettent les passans et leur dérobent leurs manteaux. Accommodons-nous comme nous pourrons cette nuit, et demain il fera jour; rapportons-nous-en à la providence qui n'abandonne jamais les siens. Comme j'étais seul, et que ces jours derniers, j'ai pris tous mes repas dehors, la cuisine n'est pas très-échauffée, mais dorénavant il n'en sera pas ainsi : j'en suis déjà assez mortifié. — Vous avez tort, Monsieur, lui dis-je, de vous mettre en peine de moi. Je suis bien homme à passer une nuit sans manger, et même davantage, si cela est nécessaire.. Tu en vivras plus longtemps, poursuivit-il ; comme nous le disions tantôt, rien n'entretient mieux la santé que la tempérance. En ce cas, ajoutai-je, je ne mourrai donc jamais?

J'ai toujours observé cette règle ; il est vrai que c'était par force ; et, pour mon malheur, je pense que je n'en serai pas quitte de sitôt.

Après toutes ces belles dispositions, mon maître se mit au lit, et faisant une espèce de chevet de ses chausses et de son pourpoint, il m'ordonna de me coucher à ses pieds. J'obéis ; mais maudit soit le sommeil que je goûtai. Les roseaux et mes os me perçant la peau, ne cessèrent de se froisser et de se quereller toute la nuit. Je ne parle pas de mes autres disgrâces ; j'étais si exténué que, bon poids, il n'y avait une livre de chair par tout mon corps. Joignez à cela que, n'ayant, pour ainsi dire, rien mangé de la journée, j'enrageais de faim ; et tout le monde sait que la faim n'est pas amie du sommeil.

Depuis neuf heures du soir jusqu'au grand jour, j'eus le temps de maudire le pauvre Lazare, sa mauvaise fortune et l'écuyer qui ronflait aussi bien que

s'il eût été dans le lit du pape. Je n'osais me remuer, dans la crainte de l'éveiller; mais, pour me dédommager de cette contrainte, j'adressais à Dieu de ferventes prières, pour qu'il lui envoyât un sommeil éternel. Il s'éveilla pourtant avec l'aurore, et nous nous levâmes. Il se mit incontinent à secouer et nétoyer ses chausses, jupe, pourpoint et manteau, avec ses doigts qui lui tenaient lieu de vergettes. Je l'habillai, à sa satisfaction, et lui donnai ensuite de l'eau sur les mains. De son côté, il se peigna, mit son épée dans le fourreau, et me dit, en la mettant : ô garçon ! Lazare, mon ami, si tu pouvais connaître toute la valeur de cette pièce ! ! ! Je le dis comme je le pense : je ne voudrais pas la troquer contre la couronne de sa majesté catholique. Parmi toutes les épées sorties des ateliers d'Antoine il n'y en a pas une seule d'aussi bonne trempe, ni de si bon acier ! Puis il la tirait de sa gaîne,

la palpait avec le bout des doigts, et disait: Regarde bien ma divine épée! je gagerais de couper avec, une poupée de laine! Et moi, murmurais-je tout bas, je parierais bien, avec mes dents, quoiqu'elles ne soient pas d'acier, de couper un pain de quatre livres! Toutefois, il rengaîna son arme et se la ceignit avec une écharpe de grosses patenôtres; puis marchant avec gravité, tenant le corps droit, faisant, avec sa sa tête et ses bras, des gestes fort gentils, et jetant le bout de son manteau sur l'épaule, ou sous le bras, tantôt mettant la main droite au côté, il sortit, en disant : Prends bien garde, mon fils, à la maison, pendant que j'irai entendre la messe; fais le lit, nétoie la chambre, et vas chercher le pot plein d'eau à la rivière qui est là-bas; mais, surtout, ferme exactement la porte à clef, afin qu'on ne nous dérobe rien; il y a tant de fripons! Tu mettras la clef derrière le pivot de la porte;

afin que, si je reviens, je puisse entrer. Il monta ensuite la rue avec un si grave maintien et un si bon air, que qui ne l'eût connu, l'eût sans doute pris pour un proche parent du comte Darcos, ou tout au moins pour son valet de chambre.

Béni soyez-vous, me dis-je en le contemplant, Seigneur, qui envoyez la maladie, et y appliquez incontinent le remède. Qu'on rencontre mon maître, et au contentement qu'il paraît éprouver, tout le monde sera convaincu qu'il a parfaitement soupé hier soir, que cette nuit il a dormi dans un bon lit, et ce matin déjeûné comme un prince. Quelles sont grandes, Seigneur, les merveilles que vous opérez ; elles surpassent l'intelligence du vulgaire des hommes ! Qui ne serait pas trompé à cet extérieur, à cette cape, à cette jupe? qui pourrait penser que ce gentilhomme fit hier son ordinaire d'une bribe de pain que son serviteur

Lazare avait porté un jour et une nuit dans le coffre de son sein, entre la peau et la chemise, et où certes il ne devait pas se rapproprier beaucoup? Soupçonnerait-on qu'aujourd'hui il s'est lavé les mains et le visage avec de l'eau non parfumée, et que faute de serviettes, il s'est essuyé avec la doublure de sa jupe?

O mon Dieu! combien devez-vous avoir de ces gens-là dans le monde! ils souffrent, pour cette vanité qu'ils appellent honneur, mille privations qu'ils ne voudraient pas endurer pour l'amour de vous. Tout en faisant ces réflexions je continuai à regarder mon maître jusqu'à ce qu'il eût passé dans une autre rue, puis je rentrai dans la maison que je parcourus du haut en bas en moins d'une minute sans m'arrêter, ni trouver la moindre chose. Je me mis alors à faire ce lit, aussi dur qu'une enclume et aussi noir que la cheminée. Ensuite je pris le

fameux pot, et descendis sur les bords de la rivière, où je rencontrai quelques morceaux de choux, que je dévorai comme s'ils eussent été les restes d'un festin splendide. De retour à la maison, je me mis à penser à ce que je ferais, et je trouvai convenable d'attendre mon maître jusqu'à midi, pensant qu'il pourrait apporter quelque chose pour notre dîner; mais mon espérance fut vaine. Voyant qu'il ne venait pas, quoiqu'il fût deux heures sonnées, et pressé par la faim, je fermai la porte, et plaçai la clef à l'endroit que m'avait désigné mon maître; et sans façon me remettant à mon premier métier, je commençai d'une voix basse et débile, les bras croisés, les mains cachées dans mon estomac, la face du Seigneur devant les yeux et son nom sur les lèvres; je commençai, dis-je, à demander mon pain par les portes et les maisons qui me paraissaient les plus apparentes. Or, comme dès mon

enfance j'avais été dressé à cet office, et que j'avais étudié sous l'aveugle qui était un grand maître, j'étais devenu un si savant disciple, et je savais si bien exciter la commisération des fidèles, que bien qu'ils ne fussent pas très-charitables, et que l'année n'eût point été fertile, avant que l'horloge ne frappât quatre heures, j'avais déjà quatre livres de pain dans le ventre, et plus de deux autres dans mes manches et dans mon sein. Je m'acheminai alors vers le logis, et en passant dans l'endroit où se fait l'étalage des viandes, je m'adressai humblement à une dame tripière, qui me donna un morceau de pied de vache avec quelques autres restes de tripes cuites. Quand j'arrivai chez nous, mon bon maître s'y était déjà rendu; son manteau était placé sur le banc de pierre, et il se promenait en m'attendant à travers la cour. Il vint à moi, et je crus d'abord que c'était pour me gronder

d'avoir tant tardé, mais Dieu lui inspira de meilleurs sentimens. Il me demanda seulement d'où je venais, et je ne lui en fis pas un mystère. Seigneur, lui dis-je, je vous ai attendu jusqu'à deux heures, et voyant que vous ne veniez pas, je suis sortis, et j'ai parcouru la ville, en me recommandant à la charité des gens de bien. Ils m'ont donné ce que vous voyez, et à l'instant je lui fis voir le pain et les tripes que je portais dans un pan de mon habit.

A cet aspect, l'écuyer montra un riant visage et me dit : Tu as perdu à ne pas être ici, je t'ai long-temps attendu, mais voyant que tu ne venais pas, j'ai dîné en ton absence. Dans tous les cas, tu as agi en homme de bien : il vaut mieux demander pour l'amour de Dieu, que de dérober comme un larron. Le Seigneur veuille ainsi nous aider tous les jours. J'approuve ta conduite : tu feras pourtant bien de t'arranger de manière qu'on ne s'ap-

240 172

perçoive pas, que tu demeures avec moi; c'est un point important pour mon honneur. Je crois cependant que tes promenades intéressées pourraient, en ce qui me concerne, demeurer long-temps secrètes, parce que je suis bien peu connu dans cette ville, où plût à Dieu que je ne fusse jamais venu. Que cela ne vous tourmente pas, dis-je à l'écuyer; car je ne pense pas que quelqu'un ait envie de me questionner sur cet article, ni moi de répondre.

Dîne donc maintenant, mon cher Lazare; et si je ne suis pas trompé dans mes espérances, nous nous verrons bientôt au-dessus du besoin. Toutefois, je t'avouerai que depuis que je suis venu loger dans cette maison, rien ne m'a prospéré. Elle doit être de mauvais fonds, car sans être superstitieux, je suis convaincu qu'il existe des maisons malencontreuses par elles-mêmes, et qui portent malheur à ceux

qui y demeurent; celle-ci doit être du nombre. Mais je puis bien t'assurer qu'une fois le mois achevé, je n'y demeurerai plus, quand bien même on voudrait m'en donner la propriété. Je me plaçai donc au bout du siége de pierre, sans dire que j'avais goûté chemin fesant, afin de ne pas passer pour un homme entaché du péché de gourmandise. C'était une bénédiction cependant de me voir mordre mes tripes et mon pain.

Cet agréable passe-temps ne m'empêchait pas de regarder par intervalle mon malheureux maître; il ne levait pas les yeux de dessus mon habit, qui me servait alors de plat. Que la providence ait autant de pitié de moi que j'en avais de cet *hidalgo*. Il est vrai qu'en m'attristant sur les tiraillemens de son estomac, je me rappelais les mêmes douleurs que j'avais si souvent éprouvées, tant il est vrai que, malheureusement pour l'humanité, il entre

souvent de l'égoïsme, dans nos meilleures actions.

J'examinais s'il me serait convenable de l'inviter à manger : ce qui m'arrêtait, c'est qu'en entrant je lui avais entendu dire qu'il avait dîné, et je craignais de m'exposer à un refus. J'aurais désiré cependant qu'il m'aidât dans mon travail, et s'accommodât sans façon de mon ordinaire, comme il avait fait le jour précédent. Outre que j'étais moins affamé que la veille, j'avais de quoi le mieux traiter. Dieu, à la fin, exauça mes vœux, et les siens aussi probablement; car je n'avais pas encore avalé la quatrième bouchée, que l'écuyer qui se promenait s'approcha de moi, et me dit : Franchement, Lazare, tu as à manger la meilleure grâce du monde; je n'ai jamais rencontré personne qui s'y prît aussi bien que toi, et nul ne pourrait te voir faire, sans que tu lui donnasses appétit, encore qu'il n'en eût point.

La faim qui te dévore, me dis-je en moi-même, te fait juger la mienne, et pour ne pas lui laisser faire tout le chemin, ni le forcer à s'expliquer davantage, je poursuivis en ces termes : Monsieur, le bon assaisonnement donne à la viande un goût délicieux; ce pain est excellent, et cette ongle de vache, si bien cuite et si bien assaisonnée, qu'elle serait agréable au palais même d'un chanoine de Tolède. Est-ce une ongle de vache? demanda l'écuyer. Oui, monsieur, lui répliquai-je. Je te soutiens, ajouta-t-il, que c'est le meilleur morceau du monde, et que je le préfère au faisan. Sur ce pied, goûtez-en donc, mon maître, lui dis-je, et vous verrez qu'elle est au-dessus de tout éloge. Sans attendre sa réponse, je la lui mis dans la main, avec trois ou quatre morceaux de pain que je choisis parmi les plus blancs. Il se mit à mes côtés comme quelqu'un de bien pressé par la faim; un morceau n'at-

tendait pas l'autre, et il rongeait chaque petit os avec plus de persévérance que n'eût pu le faire un levrier. Ceci, disait-il, est un singulier manger avec une sauce d'ail et de fromage. Tu le manges bien, murmurai-je tout bas, avec une sauce meilleure encore. Miséricorde, poursuivit-il, je l'ai trouvée aussi bonne que si je n'eusse pas mangé de la journée. Cela, ajoutai-je en moi-même, me paraît bien véritable, et puissent aussi certainement les années se succéder bonnes pour Lazare. Il me demanda ensuite le pot ébréché, qui se trouva aussi plein d'eau qu'au moment où je l'avais apporté. Bon signe que son repas n'était pas bien merveilleux, puisqu'il n'avait pas bu une seule fois.

Nous nous désaltérâmes l'un après l'autre, et fort contens tous deux de notre banquet, nous fûmes nous reposer au même lieu, et de la même manière que la nuit précédente. Pour

éviter toute prolixité, je me bornerai à dire que les choses se passèrent ainsi pendant huit ou dix jours. Mon maître sortait tous les matins à pas comptés, et avec un air de satisfaction ; il allait humer l'air par les rues, aux bords de la rivière ou sur les places publiques, tandis que le pauvre Lazarille lui servait de tête de loup.

Sans doute, ami lecteur, tu admireras les decrets de la providence, qui m'éloignant des méchans maîtres que j'avais eus et au moment où je cherchais mieux, me fesait tomber entre les mains d'un homme qui ne me nourrissait pas, mais encore à la nourriture duquel il me fallait pourvoir. Malgré tout cela, je l'aimais de tout mon cœur, parce que voyant qu'il n'avait rien, j'étais en outre persuadé qu'il avait de bonnes intentions; j'en avais même pitié, et souvent il m'arriva de ne pas manger jusqu'à me rassasier, afin de lui porter meilleure part. Il était si gueux, du reste,

que l'homme le plus dur l'eût pris en compassion. En voici une preuve. Un matin que le bon écuyer se leva en chemise et monta faire ses affaires au haut de la maison, je voulus m'assurer par moi-même de l'état de ses finances. Developpant avec précipitation son pourpoint et ses chausses, qu'il avait laissés sous le chevet de son lit, j'y trouvai une petite bourse de velours ras pliée en cent plis; mais pour un seul denier c'était perdre sa peine que de l'y chercher, et même on ne voyait aucun signe qui dénotât qu'il y en eût eu depuis long-temps.

Eh bien, me disais-je, ce gentilhomme est plus que gêné : nul ne peut donner ce qu'il n'a pas ; je dois le plaindre au contraire. Mais il m'était bien permis de détester l'avaricieux aveugle, et le maître du coffre à la couleuvre. Ils me laissaient impitoyablement mourir de faim, quoiqu'ils ramassassent beaucoup d'argent, l'un en donnant sa main à baiser, et l'autre

en fesant usage de sa langue. Maintenant encore, quand je rencontre dans la rue quelqu'un du costume et du rang de mon maître, j'éprouve un sentiment de commisération, soupçonnant, avec raison quelquefois, qu'il souffre ce que j'ai vu endurer à ce bon gentilhomme. Et cependant, malgré sa pauvreté, j'aimerais encore mieux le servir que les autres par les motifs que j'ai déduits plus haut.

J'avais pourtant sur sa conduite quelques sujets de mécontentement; j'aurais voulu, par exemple, qu'il fût moins présomptueux, et que chez lui les fumées de l'amour-propre eussent diminué en proportion de sa misère. Mais, comme je l'ai pensé depuis, c'est un usage et un principe en vigueur chez les personnes de condition, que bien qu'elles n'aient pas vaillant un carolus, le chapeau marche en son rang. C'est un préjugé de l'éducation; n'en parlons plus: toutefois, puisse le Seigneur y ap-

porter remède, ou bien ils mourront dans leur péché.

Ma fortune n'était pas très-florissante; cépendant je m'en contentais; malheureusement cette pénible et honteuse façon de vivre ne dura pas. J'étais poursuivi par une fatalité cruelle. Comme l'année avait été très peu fertile en bled, on ordonna à son de trompe par toute la ville, que tous les pauvres étrangers eussent à sortir dans un temps déterminé, à peine du fouet contre quiconque y serait trouvé dorénavant.

En exécution de cette loi, quatre jours après sa publication, je vis passer à travers les rues principales une procession d'un grand nombre de mes confrères, que l'on conduisait à une invasion des Pays Bas. Les lamentations de ces pauvres fouettans, leurs piteuses faces, me donnèrent une si grande épouvante, que depuis ce moment je n'osais plus quêter de porte en porte. Ce fut alors un triste spectacle que l'abstinence et la

tristesse de notre maison, et le silence de ceux qui y demeuraient. En effet, il nous arriva plus d'une fois de rester deux ou trois jours sans manger un morceau, ni sans prononcer une seule parole.

Je serais sans doute allé de vie à trépas par suite de cette triste loi sur les pauvres, sans le secours de quelques bonnes femmes qui, demeurant auprès de nous, s'occupaient à filer du coton pour faire des bonnets. Je fis connaissance avec elles, et elles me sauvèrent la vie, car elles me donnaient toujours quelque chose du peu qu'elles avaient, et cela suffisait tant bien que mal pour éviter que je ne perdisse tout à fait respiration.

Je m'affligeais encore moins de ma propre situation que de celle de mon maître qui demeura huit jours sans prendre de nourriture, au moins en la maison et en ma compagnie; quant au dehors, je ne sais ni où il allait, ni

où il mangeait, et malgré cela vous l'eussiez vu du bas de la rue venir sur les midi avec un corps allongé, et s'avançant de meilleure grâce qu'un levrier de bonne race. Pour satisfaire sa vanité il prenait un petit tuyau de paille, et sortant à la porte il se nétoyait les dents avec un soin extrême, et encore plus inutile. A chaque instant il se plaignait de son malheureux logis; il est bien aisé, disait-il, de s'apercevoir que cette maison nous porte malheur. Comme tu vois, elle est lugubre, triste et obscure. Hélas! nous devons cependant prendre patience jusqu'à la fin du mois! Que je voudrais y être pour sortir promptement d'ici.

Les temps les plus fâcheux sont parfois entremêlés de quelques journées agréables. Pendant que nous gémissions dans cet abîme de misère et de privation, il arriva, je ne sais comment, qu'il échut à mon maître une réale; c'était la première depuis que j'étais à

son service ; il la tenait dans sa main comme un vautour, et accourut au logis avec autant de transports que s'il eût eu en son pouvoir toutes les richesses de Venise. Son visage était joyeux et rayonnant : Tiens, me dit-il, tiens, Lazare, Dieu commence à nous ouvrir sa main, et à déployer les trésors de sa miséricorde. Cours au marché et achète du pain, du vin et de la viande. Crevons l'œil au diable pendant que nous le pouvons ; et pour mettre le comble à ta joie, apprends que j'ai loué une autre maison et que nous ne demeurerons plus en celle-ci que jusqu'à la fin du mois ; maudite soit-elle en un mot, et celui qui y a mis la première tuile. C'est bien pour mes péchés que j'y suis entré. Depuis cette époque, je n'ai pas bu une seule goutte de vin, ni mangé du rôti ou toute autre chose, ni pris un instant de repos. Du reste cette habitation est si obscure, si mélancolique et si mal percée ! Mais que

je ne te retienne pas plus long temps, va vite, et aujourd'hui nous dînerons comme des comtes.

Je pris donc ma réale, et mon pot ébrèché, puis ordonnant à mes pieds de faire diligence, je commençai à monter la rue, dirigeant mes pas vers la place, fort joyeux et fort satisfait. Mais où aboutissaient ces avantages passagers, puisque ma fortune est organisée de manière qu'il ne m'arrive aucun plaisir sans peine ?

Comme j'avançais dans la rue, méditant sur l'emploi que je ferais de ma réale et rendant à Dieu des grâces infinies de ce qu'il avait envoyé à l'improviste de l'argent à mon maître, je rencontrai un mort que l'on portait en terre, et qu'accompagnait un clergé nombreux. Le cortège funèbre qui descendait pendant que je montais, me força à me ranger contre le mur pour faire place. Lorsque le corps fut passé, je vis à la suite une femme qui

devait être celle du défunt. Elle était habillée de deuil de la tête aux pieds, et suivie de plusieurs autres femmes qui pleuraient et poussaient à son exemple de lamentables cris. Mon seigneur et mari, disait la veuve, hélas! où vous porte-t-on donc? Ah! mon Dieu! c'est dans la triste maison! dans la maison lugubre! dans la maison où jamais on ne boit ni ne mange!

Cette apostrophe fut pour moi un coup de tonnerre: il me sembla que le ciel s'abîmait sur moi, et que la terre s'entr'ouvrait pour m'engloutir. Misérable que je suis! me dis-je, on porte ce mort dans ma maison! Abandonnant alors mon dessein primitif, je traversai le convoi et m'en retournai toujours courant au logis. A peine y fus-je entré, que j'en fermai la porte invoquant l'aide et l'assistance de mon maître, et le suppliant de m'aider à en défendre l'entrée.

A l'aspect de ma frayeur l'écuyer

ne put se défendre d'une certaine émotion. Qu'y a-t-il, garçon? me demanda-t-il; pourquoi cries-tu? qu'as-tu? pourquoi fermes-tu la porte avec tant de violence? Oh! mon bon monsieur, lui répondis-je en tremblant toujours, accourez ici, car on nous apporte un mort. Comment, dit-il, un mort? Oui, je répliquai, il est là haut dans la rue et sa femme à la suite qui va criant: « Mon seigneur et mari où vous porte-t-on? en la maison lugubre et obscure; en la maison triste et malheureuse, en la maison où jamais on ne boit ni ne mange. » Oui, monsieur, il nous appartient ce cadavre. Cette narration produisit sur mon maître un effet singulier: bien qu'il n'eût pas le cœur fort en joie, il rit tant et tant, qu'il fut long-temps sans pouvoir prononcer une parole. Cependant j'avais fermé la porte au verrou, et je m'étais adossé contre elle pour être plus sûr qu'elle ne serait point enfoncée.

Au milieu de tout cela, le convoi et le défunt passèrent outre, sans que je pusse me persuader que l'intention de ces gens-là n'était pas de l'introduire en notre logis. Mais enfin après que mon maître fut plus soûl de rire que de manger, il me dit: Il est bien vrai, Lazare, que les propos de la veuve justifiaient suffisamment tes craintes. Mais puisque Dieu en a autrement disposé et que nous n'aurons pas les honneurs du trépassé, ouvre la porte, et va chercher à dîner. Je le veux bien, monsieur, lui répondis-je, mais, de grâce, laissez-les sortir de la rue. A la fin le gentilhomme vint à la porte, et l'ouvrit malgré moi: il avait en effet besoin d'user de violence, car sans cela je n'aurais jamais pu retourner à la provision; c'est ce que je fis pourtant sur de nouvelles instances de sa part. Bien que la chère fût excellente toute la journée, il me fut impossible de manger avec plaisir, et les couleurs me

me revinrent qu'au bout de trois jours, tandis que mon maître étouffait de rire chaque fois que mon aventure se présentait à son esprit.

C'est ainsi que je séjournai encore quelque temps avec cet écuyer mon troisième et pauvre maître, désirant avec ardeur connaître les motifs qui l'avaient attiré dans ce pays. Dès le premier jour que j'entrai à son service, je m'étais facilement aperçu à sa conversation qu'il était d'une autre ville. Il satisfit ma curiosité sur ce point, un soir que nous avions soupé raisonnablement et qu'il était de fort bonne humeur. Il me mit volontiers au courant de ses affaires. Je suis, dit-il, de la Castille-Vieille, et je n'ai quitté la contrée qui m'a vu naître, que pour n'avoir pas salué le premier un gentilhomme de mes voisins. Maître, lui répliquai-je, s'il était réellement ce que vous dites, et en outre plus riche que vous, je pense que vous deviez le saluer

le premier, attendu que selon votre récit il vous saluait également. Il est vrai, poursuivit l'écuyer, que la fortune de mon voisin surpassait de beaucoup la mienne, et qu'il me rendait mes saluts; mais entre tant de fois, que je lui tirais mon chapeau le premier, c'était à lui une incivilité de ne me pas dévancer de temps en temps, et de ne pas me donner la main, comme cela se pratique entre gens de notre condition. Ah! monsieur, interrompis-je, c'est être trop susceptible. Pour mon compte je ne ferais aucune attention à tout cela, surtout avec des personnes plus fortunées que moi.

Tu es jeune, répartit brusquement l'écuyer; tu ignores encore en quoi consiste l'honneur, le seul bien d'un honnête homme. N'oublie-pas que quoique je ne sois qu'un simple écuyer, si je rencontrais le comte, dans la rue, et qu'il ne m'ôtât pas du tout son chapeau, une autre fois quand je le verrais

venir j'entrerais dans quelque boutique, feignant d'y avoir besoin, ou je me dirigerais par une autre rue avant qu'il ne s'approchât de moi, car je ne voudrais pas le saluer : retiens cela. Un gentilhomme n'est tenu qu'envers Dieu et le roi, et il n'est pas raisonnable qu'étant homme de bien, il perde un instant la conscience de sa qualité. Je me souviens qu'un jour dans mon pays je fis affront à un artisan que je voulus même battre, parce que chaque fois qu'il me rencontrait il me disait : Monsieur, Dieu vous sauve et vous garde. Pourquoi, lui répartis-je, don méchant et don vilain, n'êtes-vous pas mieux appris ? devez vous me saluer de la sorte, précisément comme si j'étais un je ne sais qui ? A ces mots je pris la parole : Mais, mon maître, je ne vois pas meilleure manière de s'aborder : *Dieu vous sauve et vous conserve*, est ce que l'on pourrait me dire de plus agréable. Ah ! çà, garçon, poursuivit l'écuyer, apprends

qu'on ne doit cela qu'aux gens de basse extraction, mais qu'aux personnages de qualité au nombre desquels je prétends bien être compté, on doit dire : je baise les mains de votre seigneurie, ou tout au moins ; Monsieur, je vous baise les mains, et dans le cas seulement où celui qui me parlerait serait aussi gentilhomme. D'après cela, je chercherais querelle à quiconque me saluerait par ces mots : Dieu vous garde, et je ne le souffrirais de qui que ce soit au monde, si ce n'est du roi, mon seigneur et mon maître. Car au bout du compte, je ne suis pas tellement pauvre, que je n'aie en mon pays à seize lieues de l'endroit de ma naissance, sur une côte proche Valladolid, un terrain propre à bâtir des maisons ; et si on y en élevait quelques-unes, je suis convaincu qu'elles vaudraient plus de deux cent mille maravédis, suivant qu'on les bâtirait grandes, belles et solides. J'ai encore dans mes domaines un colombier qui,

s'il n'était pas en ruine comme il l'est, produirait plus de deux cents pigeons. Ce n'est pas tout : il y a bien des choses dont j'omets la description, et que j'ai abandonnées par point d'honneur. Je suis donc venu en cette ville où je pensais trouver un bon parti ; mais tout a succédé au rebours de mes espérances. J'ai rencontré plusieurs chanoines et seigneurs d'églises, ce sont gens si routiniers que la chûte de l'univers entier ne les ferait point avancer d'un pas.

Je tombai bien aussi au service de quelques gentilshommes de moyenne qualité. Que de peine on a en la compagnie de ces hidalgos ! En effet, d'hommes il faut devenir personnages de tapisserie, ou bien ils vous disent sur-le-champ : Va-t-en avec Dieu. Assez ordinairement les salaires arrivent fort tard, et le plus clair que l'on en tire souvent, c'est d'avoir été nourri pour le service qu'on aura fait ; ou bien si pour l'acquit de leur concience ces mes-

sieurs veulent récompenser vos travaux et vos peines, ce sera aux dépens de leur garde-robe. Ils vous donneront quelque pourpoint déchiré, un vieux manteau ou un méchant haut-de chausse.

S'il arrive que l'on soit placé auprès de quelque seigneur de marque, c'est à ce que l'on dit un véritable bénéfice ; mais il faut croire que je ne suis ni assez digne ni assez capable pour marcher à leur suite, ou que quelqu'ennemi secret de ma personne me fait manquer toutes les bonnes occasions.

Malepeste, si je rencontrais un tel maître, je suis bien sûr que je serais bientôt son favori par excellence. Je lui rendrais mille et mille services ; pour mentir et lui dorer la pillule, je m'en acquitterais aussi bien qu'un autre, ses goûts seraient les miens, j'entrerais dans ses plaisirs, je flatterais ses caprices, j'acquiescerais à ses volontés, bien qu'elles ne fussent pas des meilleures. En un mot, je lui agréerais en

tout, et ne lui dirais pas la moindre parole qui pût l'offenser, bien que ses intérêts le demandassent.

En sa présence, mes faits et gestes seraient tout à son avantage; mais par derrière, je n'en prendrais qu'à mon aise. Quand je me trouverais en un lieu d'où il me pourrait bien entendre, je tempêterais après ses gens, afin qu'il m'estimât homme de soin et d'ordre; et si lui-même il se prenait à crier contre quelques-uns de ses serviteurs, je saurais aussi bien qu'un autre enflammer sa colère, par quelques paroles à double sens, qui sembleraient toutefois être dites en faveur du coupable : avec ces sortes de gens on doit priser et aimer ce qu'ils prisent et ce qu'ils aiment, et dans le cas contraire il faut se montrer malicieux, caustique et moqueur. Encore un moyen infaillible d'avancement, c'est de calomnier ceux de la maison et du dehors; de s'enquérir de la conduite d'autrui pour en faire

un rapport fidèle. Les seigneurs aiment qu'on leur raconte les débordemens de la cour, la ruine des familles, et toutes les histoires scandaleuses. Avec de tels maîtres, un serviteur bien entendu fait toujours bon ménage, et si ma fortune permettait que j'en rencontrasse un formé sur ce modèle, il n'aurait pas à se plaindre de moi.

Je n'avais pas assez d'expérience pour démêler tout ce qu'il y avait de faux et d'exagéré dans cette peinture de l'écuyer; car s'il est des seigneurs qui ressemblent à ce portrait, il en est un bien plus grand nombre qui se recommandent encore plus par leurs vertus et leur mérite que par leur rang.

Pendant que mon maître m'entretenait ainsi de ses disgrâces, de ses espérances, et de sa noble et valeureuse personne, nous vîmes entrer dans la chambre un petit vieillard et une petite vieille dont la mine ne me revint pas au premier aspect. L'homme lui de-

manda le loyer de la maison, et la vieille celui du lit ; ils firent l'un et l'autre leur compte, et mon maître demeura le redevable de ces deux figures équivalentes, d'une somme qu'il n'eût certainement pas pu amasser en un an, et je pense qu'elle s'élevait à douze ou treize réales. Il leur donna une réponse fort satisfaisante : J'irai, dit il, à la place, changer un doublon, et vous n'avez qu'à repasser ce soir. Mais son allée fut sans retour. Quand les créanciers se présentèrent aux approches de la nuit, il était trop tard, et je leur annonçai qu'il n'était pas encore revenu.

Lors que la nuit fut close, la peur s'empara de moi : ne me sentant pas la force de passer la nuit seul dans cette maison, j'allai chez nos voisins, qui me retinrent jusqu'au lendemain après que je leur eus conté mon aventure. Dès la pointe du jour, les créanciers frappaient en vain à coups re-

doublés à notre porte; à la fin quelqu'un leur dit : Voici le serviteur de celui qui vous doit; il a la clef; interrogez-le. Alors le vieillard et sa compagne me demandèrent en même temps où était le gentilhomme. Je n'en sais rien, leur répondis-je, il n'est pas revenu, depuis l'instant où il sortit pour changer son doublon; et que son absence prolongée me portait à croire qu'il s'était éloigné d'eux à toutes jambes aussi bien que de moi.

Comme ma réponse ne faisait pas leur compte, ils coururent chercher un greffier et un commissaire; puis m'arrachant la clef des mains, et m'appelant avec d'autres témoins, ils ouvrirent la porte et entrèrent pour se saisir du bien de mon maître jusqu'à concurrence de leur dû. Ces honnêtes personnes, accoutumées à prêter sur gage, voulaient sans doute encore dans cette circonstance se payer par leurs mains. Ils parcoururent donc le logis dans

tous les sens, et n'y trouvant rien, comme le lecteur peut aisément le deviner, ils me dirent : Qu'est devenu le bien de ton maître; ses coffres ses tapisseries et ses ustensiles de ménage? Je répliquai que je n'en savais rien, et aussitôt nos créanciers me prenant pour un imposteur, s'écrièrent : O les misérables abandonnés de Dieu et de ses saints! cette nuit certainement ils ont enlevé tout leur bagage et l'ont transporté en quelqu'endroit. Monsieur l'huissier, de par Saint-Jacques, mettez la main sur ce garçon, il en sait plus long qu'il n'en dit. Sur ce l'huissier me saisit au pourpoint et ajouta : Jeune homme, si tu ne me dis pas à l'heure même où sont les effets de ton maître, je te conduirai en prison. Pour moi qui ne m'étais jamais vu à pareille fête (à l'exception toutefois des circonstances où l'aveugle me saisissait au collet pour que je le guidasse dans le bon chemin,) j'eus une frayeur de tous les diables, et en pleurant je

lui promis de dire la vérité toute entière. C'est assez, dirent ces deux messieurs. Eh bien, dépose donc hardiment sur tout ce qui est à ta connaissance. Alors le greffier, bien disposé à instrumenter, se plaça sur le siége de pierre pour écrire l'inventaire, et me demanda en quoi consistaient les biens du fugitif.

Messieurs, déposai-je, le bien de mon maître consiste, à ce qu'il m'a dit, en un fort beau terrain propre à bâtir des maisons, et en un colombier ruiné. — Voilà qui est bien, s'écrièrent les demandeurs, tout cela n'est pas de si petite importance que nous ne trouvions de quoi nous satisfaire ; et en quel endroit de la ville sont situés ses héritages, poursuivirent-ils ? — En son pays, parbleu. — Voilà qui est bon, et de quel pays est-il ? — Il m'a dit souvent qu'il était de la Castille-Vieille. A cette déposition, le sergent et le greffier partirent d'un éclat de rire en disant :

On ne saurait désirer une meilleure hypothèque ; votre dette est bien assurée, serait-elle encore plus grande. A leur tour les voisines prirent la parole. Messieurs, ce garçon est un innocent qui depuis peu demeure avec cet écuyer, et n'en sait pas plus long que vous sur ce qui le concerne. La pauvre victime venait souvent dans notre maison, et, pour l'amour de Dieu, nous nous privions du nécessaire en sa faveur; le soir il retournait coucher dans ce logis. Mon innocence étant bien reconnue, je devins libre ; de leur côté le greffier et son confrère demandèrent à l'homme et à la femme les honoraires de leur vacation. Il s'éleva là dessus une fort grande dispute. Ceux qui avaient mis en besogne les gens de justice, prétendaient ne leur rien devoir, attendu qu'il ne s'était rien trouvé dans la maison sur quoi on pût asseoir une saisie. Les gens de justice au contraire soutenaient qu'en

venant en ce lieu, ils avaient négligé des affaires fort importantes, et qu'il leur était dû un salaire pour le temps qu'ils avaient perdu. Après bien des cris et des débats, le sergent chargea sur ses épaules, la sale couverture de la vieille, et bien que le meuble n'en valût guère la peine, celle-ci poursuivit le spoliateur en l'accablant d'injures. Je crois qu'ils se payèrent tous de cette vieille couverture qui sans contredit gagnait bien son pain puisqu'elle était encore louée lorsqu'elle devait se reposer de ses anciens services.

Ordinairement ce sont les serviteurs qui quittent leurs maîtres; le contraire m'arriva, et cette désertion à laquelle je ne devais pas m'attendre, les désagrémens qui s'en suivirent et la chance d'aller en prison, me prouvèrent suffisamment que la fortune n'était pas encore lasse de me persécuter.

CHAPITRE IV.

Comment le Lazare se mit au service d'un frère de la Merci, et de ce qui lui arriva avec lui.

Il me fallut donc aller à la recherche d'un quatrième maître. Le premier qui se présenta fut un moine de la Merci, auquel je fus adressé par un de nos voisins qui se disait son parent. C'était un grand ennemi du chœur et du réfectoire de la communauté. Il avait toujours des motifs pour sortir, et se montrait très partisan des affaires séculières et des visites. Je suis sûr qu'à lui seul il usait plus de chaussures que tous les moines de son couvent. C'est bien lui qui me donna les premiers souliers que j'usai en ma vie; mais en

vérité ils ne durèrent pas huit jours, tant il me faisait faire de commissions ou marcher à sa suite. Ces promenades forcées et d'autres motifs que je passe sous silence, me déterminèrent à le quitter.

CHAPITRE V.

Comment le Lazare entra au service d'un distributeur de bulles, et des belles découvertes qu'il fit sur son chapitre.

Mon étoile me conduisit à la rencontre d'un distributeur de bulles. Il m'agréa dès le premier instant qu'il me vit; j'entrais à bonne école pour achever mon éducation. C'était bien l'homme le plus ambitieux et le plus déhonté qu'il y eût dans toutes les Espagnes; jamais distributeur de bulles ne montra tant de savoir; aussi mettait-il tous ses soins à trouver des stratagêmes pour réussir. Quand il entrait dans une paroisse où il devait présenter la bulle, il commençait par faire au prêtre ou curé du lieu quelques

petits présens pour les intéresser en sa faveur. A l'un c'était une demi douzaine de citrons ou d'oranges ; à l'autre un melon, des pêches ou des fruits d'une espèce différente, son but étant de les engager par forme de remercîment à favoriser son entreprise, et à convoquer leurs paroissiens pour prendre la bulle.

Il prenait de scrupuleuses informations sur la suffisance de ces messieurs ; et lorsqu'on lui disait qu'ils savaient le latin, il n'en disait pas un seul mot, pour ne pas donner matière à critique. Mais il se servait d'un gentil et élégant langage, et à l'entendre on eût dit qu'il avait la langue dorée. Si au contraire il apprenait que ces ecclésiastiques n'étaient pas forts *en grec*, il tranchait avec eux du Saint-Thomas, leur parlait pendant deux heures hébreux, siriaque, latin, etc., ou du moins un baragouinage que les bons pères tenaient pour tel Quand les

fidèles ne prenaient pas ses bulles de bonne volonté, il les leur fesait pour ainsi dire prendre de force. Tantôt, pour arriver à ses fins, il molestait le peuple, tantôt il usait à son égard de flatterie et d'artifice. Il serait trop long de vous raconter tous les moyens bons ou mauvais que je lui ai vu mettre en usage en pareille circonstance ; j'en produirai seulement un exemple fort agréable ; cela suffira pour prouver au lecteur combien mon maître était subtil. Dans un village du diocèse de Tolède il avait déjà prêché depuis deux ou trois jours, et fait ses diligences accoutumées ; mais personne n'avait pris sa bulle, ni ne paraissait a voir envie de la prendre. Cependant mon maître, de dépit et de rage, se donnait à Beelzébut et à ses compagnons, et n'étant pas pour cela homme à lâcher prise aussi facilement, il résolut d'inviter le peuple pour le lendemain matin, afin de dépêcher sa bulle. Le soir, après le repas, ils se

mirent lui et son sergent à jouer la collation ; au milieu de leur partie, ils se prirent de querelle ; les choses furent fort loin, et d'injure en injure le bulliste appela le sergent larron, et le sergent traita le bulliste de faussaire. Sur quoi le sieur commissaire mon maître prit une pique qui était dans la salle où ils jouaient, et le sergent mit la main à l'épée attachée à sa ceinture.

L'hôte, l'hôtesse, leurs enfans, les domestiques, les voisins accoururent à ce beau tintammare, et se jetèrent entre eux pour mettre fin à ce combat singulier. Ceux-ci au contraire fort mécontens de cette médiation, fesaient tous leurs efforts pour se dépêtrer, afin de s'entrecouper la gorge. Cependant la foule se précipitait de toute part, et les messieurs voyant qu'ils ne pouvaient s'atteindre, avec les armes, s'accablaient de sarcasmes et de paroles injurieuses, jusque-là, que le sergent dit à mon maître qu'il était un

faussaire, et que les bulles qu'il prêchait étaient fausses. Pour terminer, les assistans voyant qu'ils ne pouvaient les mettre d'accord, résolurent d'emmener le sergent dans une autre maison. Ainsi mon maître demeura seul, fort ennuyé et fort en colère. Toutefois les hôtes et les voisins le supplièrent de de se calmer et d'aller se reposer, ce qu'il fit effectivement ainsi que moi.

Dans la matinée suivante mon maître se rendit à l'église; il fit sonner la messe et le sermon afin d'appeler les fidèles à la prise de la bulle. Le peuple s'assemblant, murmurait tout bas quelques paroles insultantes pour le commissaire, et entr'autres que ses bulles étaient fausses, le même langage exactement que le sergent avait tenu la veille. Leur peu de dispositions à prendre ces indulgences, et le mépris qu'ils en fesaient excita l'indignation du bulliste. Il monta au pupitre, et, dans un discours animé, il engagea l'auditoire à,

mieux connaître ses intérêts et tirer parti du bien et des avantages que conférait la sainte bulle.

Il était à peine au milieu de son sermon, que le sergent entra par la porte principale de l'église. Dès qu'il eut fait sa prière, il se leva, et d'une voix haute et posée, il commença à dire avec courage : Gens de bien, prêtez-moi, je vous prie, une oreille attentive ; vous entendrez après qui vous voudrez : je suis venu ici avec cet hypocrite qui vous prêche en ce moment ; il m'avait amadoué par de fallacieuses paroles et prié de le favoriser en cette affaire dont nous devions partager le gain. Mais j'ai été éclairé d'en haut, j'ai reconnu le tort que je ferais à ma conscience et à vos b iens, je me suis repenti, et vous déclare ouvertement que les bulles qu'il prêche sont fausses ; n'ajoutez pas foi à ses paroles ; ne prenez pas de ses indulgences ; désormais je ne me mêle plus de ses affaires ni directement ni indi-

rectement; loin de là dès à présent je quitte la baguette, je la jette par terre, afin que si quelque jour ce mécréant est châtié pour ses fourberies, vous me soyez témoins que je me suis séparé de sa personne et vous ai fait connaître à temps son hypocrisie et sa méchanceté. Là se termina son discours. Quelques hommes d'honneur qui étaient là présens se levèrent et voulurent mettre le sergent hors de l'église pour éviter le scandale; mais mon maître les arrêta. Il leur défendit même sous peine d'excommunication de le troubler dans ce qu'il avait à dire; voulant mettre sa malice en défaut par un acte de patience et de charité. Alors le sergent garda le silence, et mon maître, sans se déconcerter, lui dit que s'il avait quelque chose à ajouter, il pouvait le faire librement. Le sergent répliqua: Je n'ai certainement pas fini, et sur vous et sur votre fausseté; mais nous nous reverrons plus tard. Sur ces

entrefaites le commissaire se mit à genoux devant le pupître, les mains jointes, et les yeux tournés vers le ciel : Seigneur, dit-il, à qui rien n'est caché, et aux regards duquel tout se manifeste, ô vous à qui rien n'est impossible, et dont l'empire absolu s'étend sur l'univers entier, vous connaissez la vérité en ce qui me concerne, et vous n'ignorez pas qu'en cette circonstance je suis une victime de la calomnie. Quant à ce qui me touche, je pardonne au coupable de bien bon cœur, afin que vous me pardonniez. N'ayez aucun égard aux blasphêmes de ce pécheur, car il ne sait ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Mais quant au crime dont il s'est rendu coupable envers votre divine majesté, je vous supplie, pour la manifestation de la justice, de le punir d'une manière exemplaire, afin que ceux des assistans qui avaient l'intention de prendre cette sainte bulle n'en soient pas privés, parce qu'ils auraient ajouté foi aux paroles

de cet homme pervers. En cela je ne consulte que les intérêts du prochain. Veuillez donc, Seigneur, opérer un miracle ; si ce sergent a dit la vérité, et que je sois coupable d'artifice, que ce pupitre s'abatte sous moi et s'abîme sept toises sous terre, d'où ni lui ni moi ne revenions jamais.

Si cependant je suis homme de bien, que mes paroles soient véritables, et que ce possédé du démon n'ait ourdi cette fable perfide que pour priver l'assistance d'un si grand bien, qu'il soit puni par votre main vengeresse aussi sevèrement qu'il le merite, et que sa malice soit manifestée aux yeux de tout le monde.

Mon pieux maître n'avait pas achevé sa charitable oraison, que le pauvre sergent tomba de sa hauteur, et occasionna un tel bruit par sa chûte, que toute l'église en retentit. Il commenca à mugir et à écumer : il se tordait les lèvres et fesait d'affreuses grimaces. Il

se débattait des pieds et des mains et se roulait par terre avec un bruit affreux. Le tumulte et les cris des assistans étaient si grands qu'on ne s'entendait plus; les uns étaient frappés d'épouvante; les autres disaient: Dieu veuille le secourir et le délivrer. Quelques-uns ajoutaient: il n'a que ce qu'il mérite, pourquoi porta-t-il un si faux témoignage?

Enfin ceux des assistans qui étaient plus charitables que les autres s'approchèrent en tremblant de cet énergumène, et lui prirent les bras avec lesquels il leur donnait de rudes gourmades. Plus de quinze hommes le tinrent ainsi pendant long-temps, mais il leur donnait à tous un travail extraordinaire, et celui qui le laissait un instant était sûr de recevoir un malencontreux coup de poing.

Pendant tout ce charivari le commissaire était à genoux devant le pupitre, et plongé dans une méditation si profonde que ni les pleurs ni les cris

et le bruit qui se fesait dans l'église ne pouvaient l'en tirer. Les meilleurs catholiques s'approchèrent de lui, et à force d'élever la voix, parvinrent à le faire sortir de son extase. Ils le conjurèrent de donner secours à ce pauvre homme qui se mourrait, sans avoir égard à ce qui s'était passé, ni à ses calomnies, puisqu'il en avait reçu une punition éclatante. Que s'il pouvait quelque chose pour la délivrance de ce pécheur, il devait le soulager pour l'amour de Dieu, et que chacun reconnaissant la faute du coupable, et rendant hommage à l'esprit de vérité et de bonté de lui commissaire, on était convaincu que les souffrances horribles du sergent n'étaient qu'un châtiment envoyé d'en haut.

Alors le commissaire, comme s'il fût sorti d'un sommeil paisible, les regarda, puis le délinquant, et tous ceux qui l'environnaient ; il leur dit ensuite d'un ton grave : Bonnes gens, qu'il ne

vous arrive plus de prier pour un homme en qui Dieu a manifesté sa puissance d'une manière aussi terrible. Mais enfin, puisqu'il nous recommande de ne pas rendre le mal pour le mal, et de pardonner même à ceux qui l'offensent, tâchons de faire violence à sa justice, par la ferveur de nos oraisons. Il descendit donc du pupître et recommanda de prier dévotement, pour qu'il plût au Seigneur de pardonner à ce pécheur, et de chasser le diable hors de lui. Tous se conformèrent aux pieuses intentions de mon maître, lequel précédé du porte-croix et d'un enfant qui tenait le bénitier, se rendit auprès du sergent. Il leva au ciel les mains et les yeux dont on ne lui voyait que le blanc, puis commençant une oraison aussi longue que dévote, il fit pleurer toute l'assistance, comme cela arrive quelquefois aux sermons de la passion, débités par quelque bon prédicateur. Il fit aussi apporter la bulle qu'il mit

sur la tête du sergent, et aussitôt le misérable donna quelques signes qui indiquaient qu'il revenait peu à peu à lui. Dès qu'il eut entièrement recouvré sa raison, il se jeta aux pieds du commissaire, lui demanda pardon, et avoua que ce n'était qu'à l'instigation du diable qu'il avait débité autant de calomnies, d'abord pour lui faire tort et se venger de lui; ensuite le démon voulait principalement empêcher le bien qui se fesait par la prise de la bulle.

Le bulliste pardonna généreusement, et dès lors il se forma entre lui et le sergent une amitié étroite. Tout le monde voulut prendre la bulle, et c'était une merveille de voir accourir les hommes et les femmes, les serviteurs et les servantes, les vieillards et les enfans.

La nouvelle de ce beau miracle se répandit dans les villages circonvoisins, de sorte que quand nous y arrivions, il n'était pas nécessaire d'y prêcher ni

d'aller à l'église. On venait chercher la bulle avec autant d'empressement, que si nous eussions distribué des poires gratis ; si bien que, dans dix ou douze villages, mon maître distribua je ne sais combien de milliers de bulles, sans être tenu à la moindre démarche. Quand s'opéra cette merveille du sergent, j'avoue que j'en fus épouvanté, et que moi-même, je crus comme les autres que les choses étaient réellement ce qu'elles paraissaient à l'extérieur. Mais les railleries que ces deux fripons se permirent depuis en ma présence, me prouvèrent jusqu'à l'évidence, que tout le mérite de cette invention appartenait au seigneur bulliste.

Ma vie, avec ces messieurs, eût été supportable sans les fatigues attachées à cette condition errante. Du reste le commissaire était par fois brutal, quoiqu'il corrigeât son humeur par de petits présens et la bonne chère que nous fesions. Je le quittai après quatre mois de service, et m'en fus chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE VI.

Lazarille de Tormes passe au service d'un chapelain.

En quittant le bulliste, je me mis aux gages d'un maître peintre de tambours : mon office consistait à moudre ses couleurs je puis dire que, dans cette détestable maison, j'ai enduré mille maux, et bien avancé mon purgatoire. Heureusement, je n'y restai pas long-temps. J'étais déjà grand, et assez fort pour mon âge. Un jour que j'entrai dans la grande église, l'un des chapelains trouvant que j'étais son fait, me retint à son service, et me confia un bon âne, quatre barriques et un fouet pour aller porter de l'eau par la ville. Ce poste fut le premier échelon qui me conduisit à une vie heureuse ;

mes manières n'étaient pas désagréables; je n'avais à la bouche que des paroles honnêtes, si bien que je me conciliai l'affection de toutes mes pratiques. Je rendais chaque soir à mon maître trente maravédis, à l'exception du samedi : ce que je gagnais ce jour-là était pour moi, ainsi que tous les bénéfices que je faisais dans la semaine au-dessus des trente maravédis.

Je fussi heureux dans cet office, que durant quatre ans que je l'exerçai, (et joignez à cela que j'étais fort économe) j'amassai de quoi me vêtir honorablement à la friperie; j'y achetai un vieux pourpoint de futaine, une jupe rose à manches couvertes de passemens, un manteau qui avait été porté, et une épée qui bien qu'elle fût un peu rouillée, n'en était pas moins excellente. Dès que je me vis aussi bien vêtu qu'un gentilhomme, la vanité s'empara de moi; je dis à mon maître de reprendre son âne, que cette fonc-

tion était beaucoup trop au-dessous de moi; je crus ne pouvoir mieux faire que de servir de recors à un sergent. Mes illusions se dissipèrent bientôt : au bout de peu de temps je vis que l'office de mon maître était très-hasardeux, et plus d'une fois nos vacations nous furent payées autrement qu'en espèce sonnantes. Une nuit surtout il nous arriva d'être mon maître et moi brutalement poursuivis à coups de pierres et de bâtons par quelques contrebandiers. Mon maître se trouva fort mal de n'avoir pas pu courir aussi vîte que moi. Les assommeurs ne purent m'atteindre, et j'en fus quitte pour la peur. Cette aventure me dégoûta du métier. Alors j'examinai quel état je pourrais prendre : j'en voulais un qui ne fût pas trop fatigant, et qui me permît de faire quelques économies pour la vieillesse. La providence m'éclaira dans cette circonstance, et je fis un choix dont je n'ai pas eu à me repentir. En effet, moyen-

nant la protection de mes amis et de quelques seigneurs, qui m'honoraient de leur bienveillance, je fus dédommagé de tous les travaux et de toutes les fatigues que j'avais essuyées jusqu'alors. J'obtins un office royal, et cet office consistait à publier les effets perdus, annoncer les vins qui se vendent dans la ville, assister aux ventes publiques, et accompagner enfin dans les rues ceux qui sont repris de justice, pour déclarer, à haute et intelligible voix, leurs délits et méfaits; enfin, pour m'exprimer en bon castillan, j'étais crieur assermenté des ventes et des vins.

Tout me réussit dans cette nouvelle profession; je l'exerçais avec tant de probité et de facilité, que presque toutes les ventes me passaient par les mains; que si, par la ville, un particulier avait du vin ou toute autre chose dont il voulût faire de l'argent, il ne comptait pas sur un profit honnête, à moins que Lazare ne s'en mêlât.

C'est à cette époque, que je fis une faute, dont je me repentirai toute ma vie. Il me passa par la tête de me marier, et le contrat fut bientôt fait ; car, dans la ville de Tolède, comme ailleurs, il se rencontre de suite sous la main quelque femme hargneuse, gourmande, mauvaise langue, qui, avant le mariage, douce comme un mouton, se fait un plaisir, après la cérémonie, de martyriser le pauvre garçon qui lui a donné sa main. J'épousai donc Rosalie Canarouffe, et huit jours après je l'aurais volontiers rendue à son état primitif, si la chose eût été possible. Jamais il ne sortit des mains du Créateur une femme aussi propre à exercer la patience, et à bouleverser une maison. Comme ce n'est point son histoire que j'écris, et que nous avons demeuré assez peu de temps ensemble, je me bornerai à dire qu'elle était l'abrégé des sept péches capitaux.

Elle aimait la bonne chère : je ne la

haïssais pas, et mes bénéfices me mettaient à même de nous satisfaire l'un et l'autre. Ma prospérité allait toujours croissant : on me voyait chaque matin circuler avec un baril des meilleurs fruits d'Espagne expédiés à Tolède. C'était ordinairement l'échantillon de ce que j'avais à vendre. Mes relations s'étendaient de jour en jour, et je me fis un si grand nombre de connaissances, soit parmi les seigneurs de la ville, soit entre les étrangers, qu'en quelque lieu que je me présentasse, toutes les portes m'étaient ouvertes. Je jouissais d'un si grand crédit, chacun avait pour moi tant d'amitié, que si pour lors il m'était arrivé de tuer un homme, tout le monde se fût rangé de mon parti, et on eût dit : il a bien fait. Du reste les seigneurs de ma connaissance m'eussent promptement tiré de ce mauvais pas. Aussi ma gratitude n'avait pas de bornes : je ne leur laissais jamais la bouche sèche : je les amenais avec moi dans les endroits

de la ville où se devait vendre le meilleur vin; et là nous menions vie délicieuse et fesions chère excellente. Il nous arriva souvent alors d'entrer en ces lieux sur nos pieds, et d'en sortir sur ceux d'autrui. Mais le meilleur de tout cela c'est que maudit soit le denier dépensé à cette époque par Lazarille de Tormes; on ne me souffrit jamais payer. Si quelquefois, par bienséance, je portais la main à la bourse, feignant de vouloir en tirer mon écot, les étrangers me regardaient de travers en disant: *Nite, nite, asticot lauz*; ce qui veut dire en bon espagnol que je ne devais pas un seul maravédis. Aussi j'éprouvais une affection extraordinaire pour ces gens-là, qui non-seulement me traitaient de la sorte dans ces circonstances, mais encore à chaque rencontre me remplissaient les poches et le sein de tant de morceaux de jambons, pieds de moutons cuits au vin d'Alicante, et force épices fines, restes de pain et chaires salées, que j'en

avais suffisamment pendant toute une semaine pour la nourriture de ma femme et la mienne. Au sein de toutes ces bombances, je me ressouvenais de mes faims passées, et comme je n'ai jamais été ingrat, je louais Dieu et le remerciais de ce qu'ainsi vont les choses et le temps. Mais comme dit le proverbe : *Qui bien te fera ou mourra ou s'en ira.* Le proverbe ne se réalisa que trop pour moi. La cour partit selon l'ordinaire, et à sa suite tous les seigneurs indigènes et étrangers ; ils me pressèrent de m'en aller avec eux, me promettant de me défrayer pendant la route, et de pourvoir à toutes mes dépenses. M a israppelant à ma mémoire cette sentence : *Plus vaut le mal connu que le bien à connaître*, je les remerciai de leurs intentions, et pris congé d'eux avec de grands embrassemens et beaucouup de tristesse.

Quelle douleur ! abandonner des gens si appropriés à mes goûts et à mon caractère ! ils menaient joyeuse vie,

et n'étaient ni fanatiques ni présomptueux ; pas plus scrupuleux qu'un chantre de paroisse, ils entraient sans scrupule dans tous les cabarets, et mettaient chapeau bas, quand le vin en était digne. Gens ronds, accommodans, honorables et de bourse si bien garnie, que Dieu me préserve d'en rencontrer de pires quand j'aurai grand soif.

Mais l'amour de la patrie (car c'est sur ce pied que je regardais Tolède) m'arrêta lorsque l'occasion de m'en éloigner se présentait. Je restai donc dans cette ville privé de mes amis, et sevré de tant de bons repas, quoique je fusse bien connu des habitans.

CHAPITRE VII.

Dans lequel Lazare raconte son départ de Tolède pour aller à Alger.

Quiconque abandonne le bien pour choisir le mal, ne doit pas s'étonner si mal lui en prend. Je m'explique ainsi, parce que je ne sus pas me maintenir dans la charmante condition que le ciel m'avait offerte, et que ma bonne fortune m'avait conservée pendant un si long espace. Toutefois je dois le dire, le changement était en moi quelque chose d'inévitable; je devais bien me soumettre à l'influence de mon étoile.

J'étais donc comme un patriarche au sein de l'abondance : mangeant comme un moine invité, buvant mieux qu'un chevalier du temple, et aussi

bien vêtu qu'un Théatin. Joignez à cela une bourse mieux garnie que celle d'une revendeuse de Madrid, une maison regorgeant de tout comme une ruche d'abeilles, et un office, que celui qui chasse les chiens de l'église de Tolède me pouvait envier, vous aurez une idée de ma félicité, qui eût été complète, si ma femme eût été un peu moins méchante.

Sur ces entrefaites, il parvint jusqu'à moi qu'on levait une armée contre Alger : cette nouvelle troubla mon repos, et, comme un bon fils, je résolus de marcher sur les traces de mon bon père Thomas Gonzales. J'étais consumé du généreux désir de laisser aux siècles futurs le mémorable exemple, non de guider un méchant aveugle, ni de faire la couleuvre chez un prêtre avare, encore moins de servir un pauvre écuyer, mais bien d'arracher les maures à leurs erreurs, de rompre ou de couler à fond les vaisseaux des corsaires, et de servir

un valeureux capitaine, à la fortune duquel je liai la mienne. Il fut convenu entre nous, que tout ce que je gagnerais serait pour moi. Alors, fier de mon nouvel état et de mes conventions, je ne demandai plus qu'à marcher contre les infidèles en criant : *l'Espagne et Saint-Jacques.*

Je quittai donc mon épouse, et une fille que nous avions eue dans les commencemens de notre union. Sur le point de nous séparer, il s'opéra dans l'humeur de Rosalie Canarouffe un changement momentané, qui me fit presque regretter d'avoir pris mon parti. Cependant l'amour de la gloire l'emporta ; ma fille me supplia de lui amener un petit maure, et sa mère me recommanda de ne point oublier de lui envoyer à la première occasion un esclave pour la servir, et quelques sequins de barbarie pour se consoler en mon absence.

Je partis donc de Tolède, bien vêtu

et joyeux comme ont coutume de l'être ceux qui vont à l'armée : je me berçais des idées les plus riantes, et j'étais en la compagnie d'une foule d'amis ou voisins, qui fesaient le même voyage, dans le dessein d'améliorer leur fortune. Nous arrivâmes à Murcie, et de là nous devions aller nous embarquer à Carthagêne ; en cet endroit la fortune perfide, après m'avoir porté au plus haut de sa roue, commença à me précipiter dans l'abyme.

En entrant dans une hôtellerie, j'aperçus un composé de je ne sais quoi, qui, à la manière dont ses vêtemens se dessinaient sur son corps, ressemblait plutôt à un bouc qu'à un homme. Son chapeau était tellement enfoncé, qu'on ne pouvait lui voir le visage. Il avait la main appuyée sur la joue, et la jambe sur son épée, qu'il portait dans un fourreau fait de la lisière d'un mauvais drap. Son chapeau mis en tapageur, était ouvert par le sommet, afin

sans doute de laisser évaporer les fumées de sa tête; son pourpoint à double manche paraissait être à la française, mais du reste si découpé et si misérable, qu'il n'eût pu retenir pour un liard d'herbes. Sa chemise était de chair, cela se voyait d'une manière non équivoque, à travers les découpures de ses habits; ses chausses étaient à l'avenant; il avait un bas rouge et l'autre vert, qui ne lui passaient pas la cheville, et ses souliers en pantoufle étaient autant traînés que portés. Une plume de je ne sais quel oiseau surmontait sa coiffure, ce qui me fit soupçonner qu'il était soldat. Plein de cette idée, je lui demandai d'où il était, et où il allait; à ma question il lève les yeux pour connaître par qui il est interrogé; mais quel fut notre étonnement à l'un et à l'autre! je démêlai les traits de l'écuyer que j'avais servi à Tolède, et le gentilhomme reconnut en moi le délaissé

Lazarille de Tormes. Je ne pouvais revenir de le voir en tel équipage. Mon maître s'en apercevant, me tint ce langage : Je ne m'étonne point, Lazare, que tu sois tout ébahi de me rencontrer sous un tel costume ; mais tu cesseras d'être surpris, lorsque je t'aurai raconté mes aventures, depuis le jour que je te laissai dans Tolède. En retournant au logis avec de l'argent pour payer mes créanciers, je rencontrai une femme masquée qui, me tirant par mon manteau, me pria avec de grands soupirs et des torrens de larmes, de la secourir dans une circonstance très-difficile. Je la suppliai de me tenir au courant de son histoire, l'assurant qu'elle mettrait plus de temps à me la raconter que je n'en mettrais à la venger. Alors cette dame me repondit d'un air fort modeste, que la seule grâce qu'elle demandait de moi, pour le moment, c'était de l'accompagner jusqu'à Madrid où se trouvait un chevalier qui, non content de l'enlè-

vement de ses bijoux et de tout ce qu'elle possédait de plus précieux, avait encore manqué à la parole de mariage qu'il lui avait donnée. Que si je voulais lui faire rendre justice, elle m'aurait une reconnaissance éternelle. Je la consolai du mieux qu'il me fut possible, l'assurant en outre que si son ennemi était au monde, elle devait se tenir pour vengée. Enfin, sans retourner sur nos pas, nous partîmes sur-le-champ, pour aller à la cour, où je fis une dépense extraordinaire. De là l'excellente créature qui savait bien où elle allait, me conduisit droit à une bande de soldats qui la reçurent comme une princesse et la conduisirent au capitaine, afin qu'il lui donnât un brevet de cantinière dans son régiment. Puis se tournant de mon côté avec une impertinence extrême, elle me dit : Adieu, monsieur le badaud, portez-vous bien : je n'ai plus besoin de vous. Cette conduite me transporta de fureur. Commençant à écu-

mer par la bouche, je lui répliquai que si elle était un homme aussi bien qu'elle était une femme, je lui arracherais l'âme des entrailles. Un soldat de cette fameuse troupe me pressa le nez entre les deux joues, et me fit faire une grimace aussi laide que celle d'un vieux singe ; mais il n'osa point me donner un soufflet, et en cela il fit bien : autrement, on eût bien pu lui creuser son tombeau, en même temps et à l'endroit même.

Après cette belle aventure, je m'en allai, sans mot dire, un peu plus vite que le pas ; je regardais de temps en temps si quelque soldat de réputation ne me suivait pas ; j'aurais été enchanté de me couper la gorge avec lui : parce que si je me fusse battu avec ce fantassin et que je l'eusse tué, ce qui serait certainement arrivé, quel honneur pour moi ! La renommée eût publié au loin ce beau fait d'armes ; et si le capitaine et quelqu'autre officier intré-

pide m'eût poursuivi, il aurait reçu plus de coups d'épée qu'il y a de grains de sables dans la mer. Personne ne marchant sur mes pas, je poursuivis ma route fort satisfait. Je cherchai ensuite un bon poste, et ne l'ayant pas trouvé tel que je le mérite, j'en suis venu au point où tu me vois. Il est vrai que j'aurais pu être écuyer ou maître de la garde-robe de cinq ou six ravaudeuses, mais ce sont des offices que je ne prendrais pas quand je devrais mourir de faim. Le bon gentilhomme conclut en disant que pour n'avoir pas trouvé certains marchands de sa terre, qui lui prêtassent de l'argent, il en avait si peu qu'il ne savait où se retirer cette nuit.

Je saisis la portée de ces paroles, et lui offris la moitié de mon souper et de ma couche. Il me prit au mot, et quand nous fûmes sur le point de nous coucher, je lui dis d'ôter ses habits de dessus le lit, qui était trop petit pour tant de

monde. Ses vêtemens en effet étaient parsemés de vermine. Quand le matin fut arrivé, je voulus me lever sans faire de bruit, et cherchant à mettre la main sur mes habits, ce fut en vain: le traître me les avait dérobés et s'était enfui avec eux. Ma douleur fut si grande, que je faillis rester mort dans mon lit, et plut à Dieu que cela fût arrivé alors, de combien de maux n'aurai je pas été préservé! Je me mis donc à crier au voleur, et ceux de la maison montèrent, et me trouvèrent comme un nageur, cherchant de quoi me couvrir, par tous les coins de la chambre. Les assistans riaient comme des fous, tandis que je jurais comme un charretier, et donnais généreusement au diable le voleur et le fanfaron qui m'avait entretenu, une bonne partie de la nuit, de la grandeur de sa personne et de sa race.

Le parti que je pris alors, car personne ne me donnait de conseils, fut

d'examiner si les habits de ce mauvais garçon pourraient me servir, jusqu'à ce que la providence m'en envoyât d'autres; mais c'était un véritable labyrinthe sans commencement ni fin. Les chausses et le pourpoint se ressemblaient comme s'ils eussent été taillés sur le même patron; je mis les jambes aux manches, et les chausses en guise de pourpoint, sans oublier les bas qui ressemblaient à l'enveloppe d'un énorme parapluie. Les souliers auraient pu me tenir lieu de sandales s'ils avaient eu des semelles; j'enfonçai le chapeau sur mes yeux, et le mis à l'envers, parce qu'il me paraissait moins gras. Quant aux gens de pied et de cheval qui me couraient sur le corps, je n'en dis pas un mot. En ce bel équipage je me rendis auprès du maître de la maison qui m'avait fait demander. Il fut très-étonné de me voir ainsi costumé, et partit d'un éclat de rire si violent, que je crus qu'il en étoufferait; il lui arriva

même à cette occasion certains accidens que pour son honneur, je passe sous silence. Il s'arrêta cependant pour me contempler, et me demander le motif de cette métamorphose. Je le satisfis; mais au lieu d'avoir compassion de moi, il me fit une grande réprimande, et me chassa de chez lui, prétendant que si cette fois j'avais introduit cet honnête homme dans sa maison, j'en ferais autant un autre jour, et qu'il finirait par être la dupe lui-même de mes belles connaissances.

CHAPITRE VIII.

Lazare s'embarque à Carthagène.

Je me vis donc délaissé, sans ressources, sans asile et abandonné à ma propre douleur. Les uns me tiraient par les franges de mes vêtemens ; les autres me donnaient des coups de coude, et tous me tournaient en ridicule. Celui-ci disait : voilà un chapeau qui n'est pas mauvais; avec cette belle plume surtout, on dirait qu'il est fraîchement arrivé de Flandres. Celui-là ajoutait : Ce pourpoint est à la mode : on dirait un toît à pourceaux, et qui oserait me démentir, monsieur, puisque vous êtes dedans ? De plus, les poux vous courent sur le corps et si gros et si gras, que vous pourriez les tuer, les saler, et en faire un envoi à

votre femme. Un individu me dit : Tu ne saurais croire, Lazarille, que tes jambes ainsi recouvertes de ces bas, ressemblent aux pattes d'une grue, et les sandales sont faites à l'apostolique. Cela vous étonne, repartit un prévôt, c'est que ce monsieur s'en va prêcher les maures. On m'habillait de toutes pièces, et j'en avais tant de honte, que je résolus de retourner chez moi. Ce n'était ni par poltronnerie, ni par crainte, que la guerre ne me fût pas favorable : j'espérais bien au contraire y gagner plus que je n'avais perdu : mais tous mes compagnons me fuyaient comme un pestiféré, et leurs dédains me détournaient de mes projets.

Peu de temps après nous nous embarquâmes à Carthagène. Le navire était bien pourvu de tout. Les matelots déployèrent les voiles, et les abandonnèrent au gré du vent qui les enflait et nous poussait avec une rapidité extraordinaire. La terre bientôt disparut à nos yeux ;

mais le vent cessant de nous être favorable, la mer commença à s'enfler et à mugir : les vagues s'élevaient jusqu'aux cieux; et, à mesure que nous avancions, nos espérances diminuaient. Les pilotes et les simples matelots étaient au désespoir. De tous côtés on ne voyait que des pleurs, on n'entendait que des gémissemens. Il me semblait que nous étions au sermon de la Passion. Au milieu de ce tumulte, on n'observait plus rien de ce qui était commandé, et même les ordres étaient donnés de travers. Les uns couraient d'un côté, les autres de l'autre : nous ressemblions absolument à des chaudronniers errans ; chacun se confessait au premier venu, comme j'avais entendu dire que cela se pratiquait en cas pressant; et il y eut un des passagers qui se confessa à une vieille cantinière, et elle lui donna l'absolution aussi bien que si, depuis cent ans, elle eût exercé cet office.

Rivière trouble, gain pour les

quand pêcheurs ; je vis que tout le monde étaitoccupé, je me dis à part moi, meure qui voudra, pourvu que je vive, et descendant au fond du vaisseau, où il y avait une grande quantité de pain, vin, pâtés et conserves, à qui personne ne disait que fais-tu là, je commençai à manger de tout, et à farcir mon estomac, pour faire provision jusqu'au jour du jugement. Une manière de soldat vint à moi en me priant de le confesser. Il parut surpris de me voir en si belles dispositions, et demanda comment je pouvais manger ayant la mort devant les yeux. Je lui répondis que j'agissais de la sorte, afin que l'eau de la mer que je devais boire ne me fît pas mal, quand elle me noierait. Ma simplicité le fit rire, quoiqu'au bout du compte, il n'en eût pas grandement envie. Je confessai plusieurs pécheurs qui ne furent pas longs, parce qu'ils étaient presque à l'agonie, et de mon côté, je les expédiai avec la

même rapidité que mes provisions du vaisseau. Le capitaine, les gens de marque, et deux prêtres, qui se trouvaient sur le bâtiment, se sauvèrent dans l'esquif. Pour moi, comme j'étais en fort pauvre équipage, on ne m'admit point au nombre des élus. Lorsque je fus las de manger, je m'acheminai vers un muid de vin, et j'en mis dans mon estomac autant qu'il en pouvait tenir. Alors j'oubliai la tempête, et je m'oubliai encore moi-même. Le navire fut poussé rudement contre un rocher, il s'entr'ouvrit, et l'eau y entra comme dans sa maison. En ce moment un caporal me prit par les mains; il était sur le point de rendre de frayeur le dernier soupir; il recueillit ses forces pour se réconcilier, et c'est à moi qu'il s'adressa; il voulait que j'écoutasse un péché qui lui pesait beaucoup, c'était de n'avoir pas accompli une pénitence qui lui avait été donnée d'aller en pélérinage à Notre-Dame-de-Lorette : j'ai eu mille

fois, me dit-il, l'occasion favorable d'accomplir cet acte de religion, je ne l'ai pas fait, et maintenant que je le voudrais bien, cela m'est impossible. Je lui répartis, qu'en vertu de l'autorité que j'avais, je commuais sa pénitence, et qu'au lieu d'aller à Notre-Dame-de-Lorette, il fût à Saint-Jacques. Hélas! Seigneur, me répliqua-t-il, je voudrais bien accomplir cette pénitence, mais l'eau commence déjà à entrer dans ma bouche. Puisqu'ainsi est, ajoutai-je, je vous impose de boire toute l'eau de la mer; mais il n'y parvint sans doute pas, car il y en avait là même plusieurs autres qui en burent autant que lui. Quand l'eau vint à ma bouche, je lui dis : à l'autre porte, celle-ci ne s'ouvre pas, et quand elle se serait ouverte, ce liquide élément n'eût pu y pénétrer, parce que mon corps était si plein de vin, qu'il avait l'apparence d'une outre enflée. Au bruit que fit le vaisseau en s'entr'ouvrant, il accourut une si grande

quantité de poissons, que j'en fus d'abord effrayé ; ils mangeaient la chair des misérables noyés (qui n'étaient pas en petite eau) comme s'ils eussent mangé dans un pré commun. Ils cherchèrent bien aussi à faire exécution sur ma personne ; mais je mis l'épée à la main, et sans m'amuser à discourir avec ces affamés, je donnai sur eux comme un âne en seigle vert. Ils avaient l'air de me répondre en sifflant : Nous ne te voulons faire aucun mal, seulement nous désirons savoir si tu es de bon goût. Je fis tant, qu'en moins d'un demi quart-d'heure, je tuai plus de cinq cents thons ; c'étaient principalement ceux qui voulaient faire *gaudeamus* avec ma chair de pécheur. Les poissons vivans mangèrent les poissons morts, et abandonnèrent Lazare, qui, au bout du compte, n'était pas fort appétissant. Je me vis alors seigneur de la mer sans qu'il y eût personne autour de moi pour me disputer mes titres. Je la parcou-

rus dans tous les sens, et mes yeux découvrirent des choses incroyables. Je vis une quantité d'ossemens, des corps morts; j'y trouvai aussi des coffres pleins d'argent et de bijoux, d'armes, de vêtemens de draps et de soie, de linge et de pierreries. Tout cela me fesait envie et me causait une grande douleur de ne pouvoir l'emporter dans ma maison. Et là, comme disait le biscayen, avec tant de richesses, j'aurais pû manger sur mon pain rôti la graisse des sardines. Je fis tout ce que je pus et je ne fis rien. J'ouvris un grand coffre et le remplis de doublons et des objets les plus précieux qui me tombèrent sous la main. Je pris quelques cordages que je nouai les uns au bout des autres, et m'imaginai qu'à l'aide de cette invention, je pourrais arriver jusqu'à la superficie de l'eau.

Si je parviens, me disais-je, à tirer toutes ces richesses d'ici, il n'y aura pas dorénavant d'aubergiste qui se traite

mieux que moi. Je bâtirai des maisons, je fonderai des rentes, et j'acheterai un bon jardin dans les environs de Tolède : on m'appellera Monseigneur, et ma femme, Madame, quoiqu'elle ne vaille pas une tête de carpe. Je marierai ma fille avec le plus riche pâtissier de mon pays, et chacun viendra me féliciter et se réjouir avec moi de ma bonne fortune. Je leur dirai que j'ai bien travaillé avant de l'avoir, la tirant, non pas du sein de la terre, mais bien des profonds abîmes de la mer. Je n'ai pas été précisément, leur dirai-je, mouillé de sueur, mais bien détrempé et amolli dans l'eau comme de la morue sèche. A aucune époque de ma vie, je n'ai ressenti autant de joie qu'en ce moment, sans réfléchir toutefois que pour peu que je vinsse à ouvrir la bouche, je demeurerais là ainsi que mon trésor, avec les honneurs de la sépulture pour cent un ans.

CHAPITRE IX.

Comment Lazarille sortit de la mer.

J'étais alors partagé entre deux sentimens : la frayeur que m'inspirait la mort qui pouvait, comme à tant d'autres, me crever les yeux à chaque instant, et l'alégresse que j'éprouvais de me voir à la veille d'être riche. D'un côté la camarde m'épouvantait, et de l'autre la vue de mon trésor me délectait. Pour me dérober aux coups de la première, et me conserver pour les douceurs du second, je quittai les haillons que mon maître m'avait laissés pour mes bons et loyaux services. Je m'attachai la corde au pied droit et commençai à nager. Encore que je ne fusse pas très-habile, la nécessité me mettait des ailes aux

pieds et des avirons aux mains. Les poissons, attirés par notre naufrage, accoururent autour de moi pour me piquer; je me défendis de mon mieux, et leurs attaques me furent d'un certain secours; car en se rapprochant et s'éloignant de moi tour à tour, ils me frayèrent le chemin jusqu'à la superficie de l'eau. En ce moment il m'arriva une chose qui causa toute ma ruine. Les poissons et moi nous tombâmes dans des filets que des pêcheurs avaient tendus. Ceux-ci, sentant de la résistance, s'en réjouirent, et tirèrent leurs filets avec tant de force que l'eau entra dans mon corps avec une furie épouvantable. Je me serais infailliblement noyé, si les pêcheurs, avec leur diligence ordinaire, n'eussent tiré la prise dans leur barque. Je donne au diable la mauvaise saveur de l'eau de la mer. Depuis ma naissance jusqu'à ce jour, je n'ai rien bu de pire, à l'exception cependant d'une décoction de je ne sais quoi que ma femme me

donna dans les commencemens de notre mariage pour me couper la fièvre. Après avoir déposé dans la barque et les poissons et Lazare au milieu d'eux, ils commencèrent à tirer la corde qui communiquait de ma jambe au béni coffre. Cette particularité les frappa d'admiration : ils se disaient : Quel singulier poisson est-ce cela ! il a tous les traits et l'ensemble d'un homme. Est-ce un démon ou un fantôme? Tirons toujours la corde et nous verrons ce qu'il traîne à sa suite. Ils se mirent tous à tirer avec de grands efforts ; mais comme leur barque s'enfonçait, ils reconnurent le danger auquel ils s'exposaient ; ils préférèrent couper le cordage : ainsi s'évanouirent les espérances de Lazare, son jardin de Tolède, ses maisons, ses rentes, ses titres et son gendre le pâtissier.

Les pêcheurs me mirent la tête en bas, afin que je rendisse l'eau que j'avais bue ; je rendis aussi une grande quantité de vin ; ce qui les étonna beau-

coup. Ils s'aperçurent en même temps que je n'étais pas mort, ce qui n'eût pas été un très-grand malheur pour moi. Ils me donnèrent un peu de vin, avec lequel Lazare revint à lui comme une lampe que l'on garnit d'huile. On m'adressa questions sur questions, et je ne répondis pas à une seule, jusqu'à ce qu'on m'eût donné à manger; et, lorsque j'eus recouvré l'haleine et la parole, la première chose que je demandai aux pêcheurs, fut la corde que je portais attachée au pied. Ils m'expliquèrent le motif qui les avait portés à la couper, pour se délivrer du péril dans lequel ils étaient. Ainsi tombèrent les murailles de Troie; ainsi tombèrent dans l'eau les beaux projets de Lazare; ainsi revinrent sa douleur, ses angoisses et ses tourmens. Il n'y a pas de position plus pénible que celle d'un homme qui, du sommet des richesses, tombe dans une misère affreuse. Cependant ceux qui m'avaient tiré de l'eau voulaient

m'y rejeter après que je leur eus dit la perte qu'ils avaient faite en coupant cette corde précieuse, et c'en était fait de moi, si ma bonne ou ma mauvaise fortune n'eût amené vers nous une autre barque qui venait leur aider à porter leur pêche. Ils gardèrent donc le silence dans la crainte de décéler le trésor qu'ils avaient découvert; ainsi avorta leur mauvaise intention. Quand les barques furent arrivées au bord, ils me jettèrent avec les poissons pour mieux cacher leurs desseins, qui étaient de retourner au même endroit à la recherche du trésor; ils me prirent ensuite entre deux, et me portèrent à une petite cabane qui n'était pas éloignée. L'un deux, qui ne connaissait pas le mot de l'énigme, leur demanda ce que c'était. Ils répondirent que c'était un monstre qu'ils avaient trouvé dans leurs filets avec les thons. Quand je fus dans cette cabane ouverte à tous les vents, je suppliai les pêcheurs de me donner

quelques drapeaux pour me couvrir, afin qu'il me fût possible de paraître décemment devant les hommes. Ce sera, me dirent-ils, après avoir fait le compte avec l'hôtesse. Je ne compris pas pour le moment le sens de ces paroles. Cependant la renommée du monstre se répandit dans toute la contrée. On venait de toutes parts à la cabane pour me voir; mais les pêcheurs ne voulaient pas me montrer, sous prétexte qu'ils avaient besoin de la permission de l'évêque et des inquisiteurs; j'étais dans un grand étonnement, ne sachant ni que dire, ni que faire, incapable de deviner leur dessein; ils s'arrêtèrent pourtant à une invention telle que Satan lui-même n'eût su en ourdir une pareille. Elle demande un nouveau chapitre. Honore-moi, lecteur, d'une nouvelle attention.

CHAPITRE X.

De la manière dont les pêcheurs portèrent Lazarille à travers les royaumes d'Espagne.

L'occasion fait le larron, vieux proverbe qui se vérifia en ma personne. Les pêcheurs voyant donc qu'il s'offrait à eux une si bonne occasion, la saisirent par les cheveux et même par tout le corps. A l'aspect de tant de curieux qui venaient de toute part, ils résolurent de s'indemniser de la perte qu'ils avaient faite en me coupant la corde du pied. Ils envoyèrent donc demander à messeigneurs de l'inquisition une licence pour promener par toute l'Espagne un poisson qui avait un visage d'homme. Cette licence leur fut accordée avec facilité moyennant l'hom

mage qu'ils firent à leur seigneurie des meilleures pièces de leur pêche. Au moment où Lazare rendait grâce à Dieu de l'avoir tiré du ventre de la baleine, miracle d'autant plus grand que j'étais peu expert, et que je nageais comme un lingot de plomb, ces bourreaux, au nombre de quatre, et plus semblables à des juifs qu'à des chrétiens, m'attachèrent les mains, me mirent une barbe, sans oublier les moustaches, et sur la tête un casque de mousse, tellement que je ressemblais par le sommet à un sauvage de jardin. On m'enveloppa les pieds avec des herbes, et je me vis comme une truite saumonée que l'on porte au marché.

Ce fut alors que je commençai à gémir sur mon malheur, et sur ma cruelle destinée. Fortune, disais-je, pourquoi me poursuis-tu avec tant d'acharnement? que t'ai-je fait? de ma vie je ne t'ai vue ni connue. Cependant s'il est juste de dire que par les effets on connaît

la cause, j'estime, d'après l'expérience que j'ai de tes vicissitudes, qu'il n'y a ni syrène, ni basilic, ni vipère, ni tigresse plus cruelle que toi : tantôt par tes caresses et tes flatteries tu élèves les hommes au faîte des délices et des richesses, tantôt tu les précipites avec fracas dans l'abîme de toutes les calamités, et ce changement est d'autant plus terrible que tes faveurs ont été plus grandes. L'un de mes bourreaux entendant mes soliloques, me dit avec une voix de charretier : Si monsieur le thon prononce encore une parole, il sera salé comme ses compagnons, ou brûlé comme un monstre. Messeigneurs de l'inquisition nous ont mandé de le promener par les villes et faubourgs d'Espagne, pour le faire voir à tout le monde, comme un monstre de nature. J'avais beau jurer que je n'étais ni poisson ni monstre, mais bien un homme, que si j'étais sorti de la mer, c'était pour

y être tombé avec ceux de l'armée d'Alger qui se noyèrent, mais c'est comme si j'eusse chanté; ils étaient d'autant plus sourds et d'autant plus méchans, qu'ils ne voulaient rien entendre. Voyant que mes prières étaient perdues comme l'eau de lessive qu'on emploie à laver la tête d'un âne, je pris patience, attendant que le temps apportât remède à mon infortune, qui procédait de cette maudite métamorphose. Je fus placé dans une demi cuve pleine d'eau, faite en forme de brigantin; j'étais assis dedans, et l'eau me venait jusqu'aux lèvres; impossible de me lever sur mes pieds, parce que je les avais attachés avec une corde dont un des bouts sortait par dessous la cuve. Si pour mes péchés je voulais faire entendre quelques plaintes, soudain un des pêcheurs tirait la corde, il me fesait plonger comme une grenouille, et en peu de temps mon ventre se remplissait de plus d'eau qu'il n'y en a dans celui

d'un hydropique. Alors j'essayais de fermer la bouche, jusqu'à ce que je sentisse que mon guide relâchât la corde; ensuite je levais la tête comme une tortue, et prenais exemple de mon propre mal. Ainsi habillé et encuvé, je fus montré aux curieux; chacun payait trois blancs, et la foule était si grande, que les pêcheurs gagnèrent plus de deux cents réales en un seul jour. A mesure que leurs profits augmentaient, la convoitise croissait aussi : ce sentiment les alarma sur ma santé, et leur inspira le dessein de veiller à ma conservation. Ils délibérèrent pour savoir s'il serait bon de me tirer de l'eau au moins durant la nuit, craignant sans doute que le froid et l'humidité n'abrégeassent ma vie à laquelle ils tenaient plus qu'à la leur, à cause du grand profit qu'ils tiraient de ma personne. Cependant ils décidèrent que je demeurerais toujours dans la cuve, espérant que l'habitude se tournerait en nature. De

cette sorte le pauvre Lazarille était comme du riz en un pot, ou du chanvre dans un marais. Que le lecteur juge ce que je devais penser en moi-même, quand je me voyais dans une si étrange prison : captif en terre libre et enchaîné par la malice de ces impitoyables avares. Ce qui me fesait le plus de peine, c'était d'être obligé de faire le muet, et de ne pouvoir seulement ouvrir la bouche. Aussitôt en effet que je l'ouvrais, ma sentinelle était si alerte qu'à l'insçu de tout le monde, elle me là remplissait incontinent d'eau pour m'empêcher de parler. Ma viande consistait dans du pain détrempé que les curieux jettaient dans la cuve pour me voir manger. Si bien que durant six mois de séjour dans ce détestable bain, il ne m'entra pas autre chose dans le corps. Ma boisson était l'eau de la çuve, peu propre il est vrai, mais par cela même plus substantielle. De plus sa froideur me donna

un cours de ventre, que je conservai pendant tout le temps que je demeurai dans cet humide purgatoire. Les vilains me conduisirent de ville en bourg, de bourg en village, de village en ferme et chaumière, aussi joyeux du profis qu'ils fesaient avec moi, que j'était attristé des angoisses que j'endurais avec eux; encore se moquaient-ils du pauvre Lazare, et chantaient-ils quelques couplets dont voici le refrain : *Vive, vive le poisson qui nous donne à manger sans aucun travail de notre part.* Pendant nos marches, la cuve était sur un char, et les pêcheurs m'accompagnaient au nombre de trois, le charretier, l'historien du prétendu monstre marin, et celui qui tirait la corde quand je voulais parler. Celui qui était chargé des harangues racontait les moyens étranges dont ses confrères et lui avaient usé pour me pêcher; il mentait plus dans ses récits qu'un maquignon qui veut vendre en foire

un cheval aveugle. Quand nous cheminions à travers des lieux qui n'étaient pas peuplés, ils me permettaient l'usage de la parole. Alors je leur demandais quel démon avait pu leur mettre en tête de me conduire ainsi partout, sans permettre que je sortisse un instant de cette prison. Ils me répondaient que c'était dans mes intérêts qu'ils agissaient ainsi : qu'autrement je mourrais sur-le-champ, puisque étant réellement poisson, je ne pouvais vivre hors de l'eau. Voyant mes guides si obstinés à me persuader que j'étais poisson, je me décidai pacifiquement à l'être, et à le croire ainsi, puisque tous me tenaient pour tel; et sur leur témoignage, la voix du peuple, comme on dit, étant la voix de Dieu, je m'imaginai même que l'eau de la mer aurait pu opérer ce changement en moi. Ils me conduisirent ensuite à la cour où le gain fut plus grand que dans tous les endroits où nous avions passé. Les

courtisans nous entourèrent bien vîte, attendu que l'oisiveté et le désœuvrement dans lesquels ils vivent, les rendent plus avides de nouveautés que le simple peuple. Parmi tant de gens qui me visitèrent, il vint deux écoliers, qui étudiant avec attention ma physionomie, dirent assez hautement, qu'ils jureraient bien sur l'épée de Charlemagne que je n'étais pas un poisson, mais un homme; et que s'ils étaient ministres, ils établiraient bien vîte cette vérité, en culbutant la cuve dans laquelle se trouvait le phénomène, et par suite en nous nétoyant à tous les épaules à coups de fouet. Je fesais intérieurement une dévote oraison pour qu'ils le fissent ainsi qu'ils le disaient. J'étais décidé à tout, pourvu qu'on me tirât de ce lieu de supplice. Le langage de ces messieurs était fort de mon goût; je voulus marquer mon approbation; mais j'avais à peine ouvert la bouche, que la sentinelle tirant sa

corde, le pauvre Lazare avait déjà la tête au fond de l'eau. Les cris qu'ils poussèrent tous quand je me plongeai ou, pour parler un langage plus vrai, quand on me plongea, empêchèrent aux bons étudians de l'université de poursuivre leurs investigations. On me jetait du pain, et je me hâtais de le dévorer avant qu'il eût pu se détremper. Mais on ne m'en donnait pas la moitié de ce que j'aurais pu manger sans même être gourmand. Ces maigres repas rappelaient à ma mémoire et l'abondance de Tolède, et la joyeuse vie que je menais avec mes bons amis les allemands, et ce vin délicieux que j'avais l'habitude de crier à travers les rues. Je n'aurais point été fâché de voir se renouveler le miracle de Cana en Galilée; c'était déjà pour moi une angoisse cruelle de songer que j'étais exposé à mourir par les mains de l'eau, ma capitale ennemie. L'observation des écoliers me revenait sans cesse à

l'esprit : elle me confirma de nouveau que j'étais un homme, et dès-lors je me tins pour tel, bien que ma femme m'eût répété mille et mille fois que je n'étais qu'une bête. Je me souvenais aussi de mes caravannes avec l'aveugle, de la couleuvre et du coffre; à force d'avoir séjourné dans la cuve, je m'étais accoutumé à douter si j'étais un homme parfait; mais toute incertitude disparut entièrement depuis que j'eus entendu ces clercs ingénieux et bénis du ciel. Aussi je ne désirais rien tant que de sortir des mains de ces arabes.

Une certaine nuit, pendant que le silence régnait de toute part, et que mes gardes étaient plongés dans un sommeil profond, je fis quelques efforts pour me délier; mais il me fut impossible d'en venir à bout, parce que les cordes étaient mouillées. Mon premier mouvement fut de crier; mais je fis reflexion que cela serait inutile, parce que le premier qui s'éveillerait

me fermerait incontinent la bouche avec un seau d'eau. Voyant que je n'avais aucune espérance de conquérir ma liberté, je commençai à me vautrer dans cet infâme bourbier, et à me retourner avec tant d'impatience, que bientôt la cuve fut culbutée sens-dessus-dessous, et moi avec elle. Toute l'eau se répandit à l'instant, et moi, me voyant libre, je me pris à crier de toutes mes forces, et à demander du secours. Les propriétaires du monstre marin, éveillés par ce vacarme, et voyant mon bel ouvrage, coururent tout épouvantés au remède, qui consistait à me fermer la bouche avec de l'herbe; pour couvrir mes cris, ils en poussaient de plus grands encore. Justice, justice, disaient-ils, et tout en invoquant la justice, favorisés par le voisinage d'un puits ils remplissaient la cuve avec une rapidité extraordinaire. C'était à qui accourrait au secours : on vit paraître l'hôte avec une hallebarde, et à sa suite tous

ceux de sa maison avec des broches et des bâtons. D'autre voisins se présentèrent avec un commissaire et six sergents qui passaient par là. L'hôte demanda aux pêcheurs ce que signifiait ce tapage. Ils répondirent que des fripons avaient tenté de leur dérober leur monstre. Alors le pauvre homme plein de crédulité se mit à crier au voleur, au voleur! C'était à qui lui mettrait la main au collet : les uns regardaient s'il sortirait par la porte, les autres s'il sortirait par la fenêtre, et les marins profitant de tant d'embarras, m'avaient déjà remis dans la cuve maudite.

Les choses étant rentrées dans l'ordre ou à peu près, lorsqu'on vit qu'il était impossible de saisir les voleurs qui n'existaient pas au bout du compte, les pêcheurs au lieu de s'amuser à dormir le reste de la nuit, firent leurs préparatifs de départ afin d'éviter toute explication pour le lendemain : car ils craignaient avec raison que la justice à la fin

ne se mêlât de leurs affaires, et ne voulût vérifier le monstre marin. Nous sortîmes donc de Madrid avec l'aurore, et nous nous dirigeâmes vers Tolède. L'industrie des hommes est vaine, leur savoir ténèbres profondes, leur pouvoir faiblesse, quand ils ne reçoivent pas d'en haut la lumière et la force. Mon escapade ne fit qu'irriter mes gardes et augmenter leurs soins et leurs vigilance : ennuyés de l'alarme que je leur avais donnée la nuit précedente, ils m'administrèrent tant de coups de bâtons pendant la route, qu'ils me laissèrent presque pour mort. Ah ! ah ! maudit poisson, me disaient-ils, vous voulez vous en aller ! Vous devez vous trouver bien heureux, et remercier la providence de ce que l'on ne vous tue pas ; vous ressemblez au chêne, qui ne donne ses fruits qu'à coups de bâton. C'est ainsi qu'accablé d'injures et de coups, et mourant presque de faim, je fus conduit à Tolède. Nous prîmes gîte

vis-à-vis la place du Zocodover, en la maison d'une veuve dont j'avais coutume de crier le vin au temps de ma prospérité. Je fus placé dans une salle basse, et dès la première nouvelle de notre arrivée, le peuple accourut en foule. Parmi les spectateurs, je reconnus Rosalie Canarouff, ma digne épouse, et Elvyre, notre fille. J'oubliai en un instant tous les griefs que j'avais contre la première, et en les voyant l'une et l'autre, mes yeux devinrent comme deux fontaines de larmes. Je pleurais donc et soupirais, mais, comme on dit, entre chair et cuir, dans la crainte que mes satellites ne me privassent de ce doux spectacle; j'aurais désiré avoir cent yeux pour les contempler plus à mon aise. Cependant il se fit au-dedans de moi une révolution si violente, que mes forces ne purent la soutenir : le cœur commença à me manquer, et j'éprouvai au milieu de l'eau une sueur qui m'affaiblit tellement que je tombai

évanoui dans la cuve. L'eau entrait dans mon corps de tous les côtés sans aucune résistance, et on trouvait en moi toutes les apparences d'un homme mort, et je vous avoue que c'était bien contre ma volonté, car ma devise a toujours été de vivre autant qu'il plairait à Dieu, et que je le pourrais en dépit de ma mauvaise fortune. Les pêcheurs au désespoir firent sortir tout le monde et se hâtèrent de me tirer la tête de l'eau. Je paraissais sans pouls et sans haleine comme cela était en effet : c'est alors qu'ils commencèrent à s'arracher les cheveux, et à se lamenter sur la perte qu'ils fesaient : il est vrai qu'elle n'était pas petite : par là se trouvait tarie la source des maravédis et des réales; ils me tirèrent de la cuve, et voulurent bien me faire rendre l'eau que j'avais bue : mais c'était peine inutile ; la mort avait fermé la porte après elle. Se voyant en blanc, ou bien *in albis*, ainsi qu'au di-

manche de *Quasimodo*, ils ne savaient comment soulager leur douleur, et remédier à mon mal. Enfin, *tres faciunt capitulum ;* ils tinrent chapitre et il y fut décidé que la nuit suivante ils me porteraient à la rivière, et me jeteraient dedans sans façon, afin que celle qui m'avait servi de bourreau, me tînt également lieu de sépulture. Le désespoir est le comble de la folie et de l'ingratitude envers la providence. Il n'est pas permis de s'y abandonner en quelque disgrâce ou affliction que l'on puisse tomber. Au moment où on s'y attend le moins, Dieu ouvrant les portes et fenêtres de sa miséricorde, nous montre que rien ne lui est impossible, et qu'il sait imposer une digue aux projets des méchants. Le mal rencontre toujours de salutaires remèdes pour ceux qui se confient en la bonté divine. Ces barbares, s'imaginant que la mort ne plaisantait pas, et en effet ce n'est pas son habitude, après m'a-

voir mis dans un sac, me placèrent tout de travers sur un mulet comme une outre pleine de vin, ou, pour mieux dire, d'eau, puisque j'en avais jusqu'à la bouche. Ils cheminaient par la côte du Carmel, en plus grand deuil et tristesse que s'ils eussent accompagné au tombeau leur père et leur mère. Fort heureusement pour Lazare, quand on le plaça sur le mulet, ce fut sur le ventre. Et comme j'allais la bouche en bas, je commençai à jeter l'eau comme si on eût levé les portes d'une écluse : la respiration me revint. Je repris connaissance, et je m'apperçus bien que je n'étais plus dans l'eau, sans savoir cependant ni où je me trouvais, ni où l'on me portait : seulement, j'entendis que les pêcheurs disaient : il est important pour notre sûreté de chercher un endroit large et profond, afin qu'on ne le trouve pas de sitôt. Ces paroles me firent apprécier leur intention, et je vis clairement où

l'on me conduisait. Toutefois, entendant le bruit de quelques passans qui étaient assez près de nous, et bien convaincu que le corbeau ne pouvait être plus noir que ses ailes, je me mis à crier de toutes mes forces : Mon Dieu, justice, justice, au secours, on veut me noyer ! Ceux qui faisaient du bruit en marchant, étaient précisément les hommes de la patrouille. Ils accoururent en toute hâte, et l'épée nue, aux cris du pauvre Lazare, qu'ils trouvèrent dans le sac, avec la ressemblance d'un merlan sec, détrempé dans l'eau. Ils nous conduisirent en chair et en os dans la la prison, sans vouloir ouïr une seule parole de part ni d'autre. Les pêcheurs pleuraient comme à un enterrement, de ce qu'ils se voyaient sous les verroux ; et moi, au contraire, je riais, parce que j'étais sur le point d'être mis en liberté. Pour commencer, on mit messieurs les fripons dans un cachot bien noir, et Lazare dans un lit

qui, sans valoir la couche de l'archevêque de Tolède, parut délicieux à un homme qui depuis long-temps dormait dans l'eau. Le lendemain on procéda à notre interrogatoire. Mes bourreaux confessèrent qu'ils m'avaient promené par toute l'Espagne, mais qu'ils n'avaient agi ainsi que parce qu'ils étaient persuadés que j'étais poisson; que même ils avaient des lettres-patentes de messeigneurs de l'inquisition qui approuvaient leur conduite. A mon tour, je dis la vérité toute entière. Je racontai comment ces vilains me menèrent en lesse, et les mesures sévères qu'ils prenaient pour m'empêcher de parler. Sur ma déposition, on fit venir ma bonne femme Rosalie Canarouff, pour vérifier si j'étais bien ce Lazare de Tormes ainsi que je disais l'être. L'excellente créature, après m'avoir considéré attentivement, dit qu'à la vérité je ressemblais à son bon mari; mais qu'elle pensait bien que j'étais un autre que lui; et elle

en donnait pour raison, qu'encore qu'il fût une grande bête, il eût été plutôt une mouche qu'un poisson. Après qu'elle eut fini, elle fit une grande révérence et se retira. Le procureur de mes bourreaux, homme à deux mains, oiseau de proie de son métier, et habile à soutenir à la fois le pour et le contre, articula, posa et mit en fait que j'étais un monstre, avec offre d'en administrer la preuve. En voilà bien d'une autre, me disais-je en moi même : cet homme en robe noire en raconte de belles! Ce serait bien le diable, si j'étais poursuivi par quelq'uenchanteur qui pût me transformer en ce qu'il voudrait. Les juges firent une chose sage, et imposèrent silence à ce maître bavard. Ils voulurent avant de passer outre entendre un archiprêtre au service duquel je prétendais avoir passé quelque temps avant mon mariage. M. l'archiprêtre fut mandé, et me voyant pâle et ridé comme une andouille, il dit qu'il ne

me reconnaissait ni au visage ni à la taille. Cependant je lui rappelai plusieurs circonstances qui réveillèrent sa mémoire, et alors il déclara à messieurs de justice que j'étais réellement son fidèle serviteur et bon ami Lazarille. Le témoignage du capitaine avec lequel j'étais parti de Tolède vint par là dessus, ainsi que la déposition de ceux qui avaient échappé à la tempête en se confiant à la chaloupe. Ajoutez à cela les rapports du temps et du lieu dans lesquels les pêcheurs avouaient m'avoir tiré de la mer. Le procès se termina donc en ma faveur, et mes parties adverses furent condamnées en deux cents coups de fouet, dont on ne leur fit pas grâce d'un seul. Leurs biens furent econfisqués et la justice en attribua une partie à sa majesté, l'autre aux prisonniers, et la troisième à Lazare. On leur trouva deux mille réales, deux mules et une charrette : de tout quoi les amendes et les frais de la procédure

déduits, il me resta pour ma part vingt ducats. De leur côté les marins demeurèrent pelés et écorchés, et moi riche et d'agréable humeur, parce que, de mes jours, je ne m'étais vu tant d'argent à la fois. En sortant de l'audience, j'allai chez un de mes amis, où après avoir avalé quelques verres de vin, pour m'ôter le mauvais goût de l'eau, je me parai de mon mieux; je commençai à me promener comme un comte, frappant la terre du pied, mangeant comme un roi, honoré de mes amis, craint de mes ennemis, et caressé de tous. Je considérais toutes mes disgrâces passées comme un chemin épineux et salutaire qui m'avait enfin conduit au port du salut, que j'entrevoyais dans les espérances de l'avenir. Tant que les vingt écus durèrent, celui qui aurait osé me regarder de travers s'en serait fort mal trouvé : et si le roi m'eût appelé son cousin, j'eusse pris cette familiarité pour un affront. Nous

autres espagnols, nous nous estimons plus que des princes, quand nous pouvons joindre une réale; et bien que l'argent nous manque, nous avons toujours de la présomption de reste. Demandez à l'homme le plus vulgaire quel il est, incontinent il vous répondra sans hésiter qu'il descend pour le moins des Goths, et que sa fortune le tient ainsi dans l'abaissement. Quoique dans son assertion il n'y ait pas un mot de vérité, soyez convaincu qu'il ne le cédera à personne, et se prisera tout autant que les personnages les plus recommandables par leur naissance, leurs vertus et leurs talens. Tous les espagnols sont semblables à ce portrait, et mourraient plutôt de faim que de s'adonner à quelque profession. Si, par hasard, ils apprennent quelque métier, c'est avec tant de mépris et de dégoût, ils travaillent si mal ou pour mieux dire si peu, qu'il n'est pas étonnant si on trouve à peine un bonou-

l'excellent caractère de mon épouse. Cependant je lui répondis avec beaucoup de calme et de patience. Tout beau, ne vous pressez pas temps; si vous ne me reconnaissez point pour votre mari, je ne vous reconnais point pour ma femme : rendez-moi ma fille et demeurons amis comme auparavant, c'est tout ce que je vous demande. J'aigagné du bien, ajoutai-je, pour la marier d'une manière honorable.

Je parlais, comme si les vingt ducats eussent dû être éternels comme les cinq sols du petit Jean de Dieu, qui après les avoir dépensés, en trouvait toujours cinq autres dans sa bourse. Mais comme j'étais Lazarille du diable, je n'eus pas tant de bonheur, comme on le verra plus tard. Après une si belle réception, je me rendis auprès de mes amis, et leur en fis le détail : ils cherchèrent à me consoler, ce qui ne leur fut pas très-difficile. Je ne voulais pas reprendre ma pofession de crieur; je trouvais qu'elle

ne s'accordait pas avec le velours que je portais. En attendant je parcourais la ville dans tous les sens. Un jour en me promenant depuis la porte de Visagra jusqu'à celle de St.-Jean-des-Rois, je rencontrai une vieille de ma connaissance, qui après m'avoir salué me dit que Rosalie Canarouff avait pris de meilleurs sentimens, depuis que j'étais riche, et qu'en outre son mari l'avait habillée de coups de poing depuis la tête jusqu'aux pieds. Je demandai à la vieille comment les choses s'étaient passées. Elle me répondit que ma femme s'était entretenue avec une de ses amies douée de beaucoup d'expérience, pour savoir s'il serait bon de me prendre encore une fois et de chasser mon brutal successeur, alléguant des raisons pour et contre. La consultation ne put être tellement secrète, que le nouveau marié n'en reçût avis. Il dissimula son ressentiment, et s'en alla le lendemain matin comme à son ordinaire travailler

au jardin des Oliviers; la malencontreuse Canarouff lui porta son dîner vers le midi : alors il l'attacha aux pieds d'un arbre, et lui donna une gratification de plus de cent coups de fouet. Ce ne fut pas tout : il fit un paquet de ses vêtemens, lui ôta ses bagues, et s'enfuit les mains pleines. La misérable pécheresse demeura attachée à l'arbre, fouettée et dolente, et y serait morte sans doute, si les voisins instruits de son aventure ne fussent venu la chercher.

CHAPITRE XI.

Lazarille plaide contre sa femme. Il va à Madrid.

On dirait presque, que les hommes sont de la race ou de la nature des poules : en effet si nous voulons faire quelque bien, c'est en caquetant, criant et coqueronnant afin que les oreilles de tout le monde en soient frappée. Si au contraire nous avons quelque mauvaise action à commettre, nous nous dérobons à tous les regards, dans la crainte qu'on ne nous en détourne ; et ce serait cependant le meilleur service qu'on pourrait nous rendre. Je fus chez un de mes amis, et, en peu de temps, il en survint trois autres : car depuis que j'avais de l'ar-

gent, ils se multipliaient comme les mouches autour d'un panier de fruits mûrs. Je leur fis part du dessein qui était de retourner avec ma femme, le mal connu l'emportant quelquefois sur le bien à connaître. Mon discours fut accueilli par des hueés: ces messieurs me tournèrent en ridicule, prétendant que j'étais un homme qui n'avait point de sang sous les ongles, ni de cervelle dans la tête, puisque je voulais pardonner à une femme qui m'avait renié en plein tribunal, et qui pendant mon absence avait dilapidé le ménage, consommé mes épargnes, et mis en un mot toute la maison à l'envers. Ce langage, loin de m'indigner, me flatta, je l'avoue, à ma honte, et mes bons amis (ils l'étaient bien plutôt du diable) me voyant disposé à les entendre, allèrent plus loin, et me conseillèrent comme à leur ami intime de tirer une vengeance éclatante de ma femme, en lui intentant un bon pro-

cès, et en la fesant enfermer dans un couvent de filles repenties : puis, ajoutaient ils, vous impliquerez dans la procédure quelques personnages recommandables qui se sont mêlés de ses affaires, et vous en tirerez de gros dommages et intérêts : les poursuites ne vous coûteront pas même un carolus, puisque nous sommes gens de lois. L'un deux, le procureur des causes perdues, m'offrait cent ducats du profit que je devais tirer de ce scandale ; et l'autre, comme mieux entendu parce qu'il était l'avocat de la canaille, me soutenait que s'il était en ma place, il ne donnerait pas mon gain pour deux cents. Enfin monsieur le sergent, mon compère, qui était aussi fort habile, prétendait avoir vu d'autres procès, beaucoup plus obscurs que celui-là, dont le résultat avait été d'un avantage immense pour ceux qui les avaient entrepris. Il croyait en outre que dès la première audience les personnes de marque qui

seraient citées, s'empresseraient de me remplir les mains, et de leur graisser la patte, en me suppliant de me désister de ma plainte, et de retourner en mon ménage, d'où il me résulterait beaucoup plus d'honneur et de profit. Ils surent si bien donner de la couleur au rôti et m'affriander par leurs belles espérances, qu'ils me prirent au pied levé, sans même me donner le loisir d'examiner cette affaire à fond, ni d'entrer dans les meilleures considérations. Enfin j'oubliai ce salutaire commandement qui consiste à pardonner, à s'humilier, à aimer ses ennemis même, et non pas à vouloir emporter toutes choses à la pointe de l'épée.

J'intentai donc un procès contre ma femme, et je mis en même temps en cause quelques personnes qui se trouvaient compromises à son sujet. Comme j'avais de l'argent frais, en vingt-quatre heures je fis mettre tout ce monde-là en prison. Les gardes me

disaient que l'argent ne devait pas me tenir aux doigts, puisque tous les dépens devaient retomber sur mes parties adverses, attendu qu'elles étaient les plus riches. Aussi pour leur faire plus de déplaisir et pour que les frais fussent plus grands, je ne laissais pas tendre la main en vain, et je donnais tout ce qu'on me demandait. Le procureur, le sergent et l'avocat étaient lestes, soigneux et bouillans ; ils sentaient l'argent comme les mouches sentent le miel, et ne fesaient pas un écrit, ne disaient pas une parole dont la besogne ne fût de beaucoup avancée.

Les preuves se firent facilement, les témoins étaient en grand nombre, et leurs dépositions, à ce que l'on prétend, véritables. Cependant mes bons amis les licenciés en droit, huissiers, greffiers et autres s'apercevant que ma bourse devenait débile, disparurent les uns après les autres, et pour les faire avan-

cer d'un pas il aurait fallu leur donner plus de coups d'éperons qu'à une mule de louage. Les délais furent si grands que les défenseurs de ma femme et de ses co-prévenus, commencèrent à concevoir quelque espérance. Ils se mirent à plaider sur nouveaux frais, et à oindre les pieds et les mains des juges. Cela leur réussit, et, en peu de temps, ils ressemblaient aux poids d'une horloge qui montaient à mesure que les miens descendaient. Enfin ils s'agitèrent si bien dans tous les sens, qu'en quinze jours, tous ceux qui étaient en prison, y compris Rosalie Canarouff, furent élargis sous caution, et en moins de huit jours après, le pauvre Lazare fut, sur de faux témoignages, condamné au bannissement perpétuel, et à faire amende honorable en chemise. Voilà ce que c'est que de n'avoir point une bourse à l'épreuve de l'appétit des hommes de justice : un plaideur sans argent est un oiseau auquel

on a coupé les ailes. Je demandai donc pardon, et cela devait être, puisqu'avec vingt écus seulement, je m'étais mis à plaider contre des gens qui les comptaient et les mesuraient à pleins paniers. Je fus réduit à donner ma chemise pour aider à payer les frais, et je m'en allai à l'exil aussi nu que la main. En peu de temps j'éprouvai les vicissitudes de la fortune; je me vis plaidant contre ma femme et les puissans de Tolède, entreprise qui ne pouvait convenir qu'à un prince. Respecté de mes amis, redouté de ceux qui me haïssaient, et avec la réputation d'un homme d'honneur qui n'endurait pas de mouches en sa plaie; et en moins d'un instant je fus chassé non du paradis terrestre couvert de feuilles de figuiers, ainsi qu'Adam et Ève nos premiers parens, mais du lieu que j'avais le plus aimé et où j'avais été si heureux. Je me couvris de quelques vieux drapeaux que je ramassai sur un

fumier. Puis faisant réflexion que je me trouvais au bas de la roue de la fortune, et que je pouvais y remonter puisqu'elle tourne sans cesse, je m'abandonnai à l'espérance, l'unique consolation des affligés. Je rappelai alors à ma mémoire ce que j'avais entendu dire à mon maître l'aveugle qui était un aigle lorsqu'il se mettait à prêcher. Tous les hommes montent et descendent alternativement par la roue de la fortune; les uns suivent son mouvement, et les autres cherchent à y résister, et il y a entr'eux cette différence que ceux qui s'abandonnent à son mouvement descendent avec la même facilité qu'on les voit monter; tandis que les autres, s'ils montent une fois au sommet, s'y maintiennent plus long-temps que ceux qui les ont précédés. Alors, je reconnus que je devais être compté au nombre de ceux qui s'abandonnent sans résistance aux caprices du sort, attendu que je n'étais pas sitôt au-dessus, que je me trou-

vais incontinent au-dessous; et, au moment où j'y pensais le moins, je me vis rangé, quant aux apparences, parmi les plus grands coquins du monde, après avoir été cependant une partie de ma vie un assez honnête homme. Je pouvais bien m'appliquer ces paroles : « Je suis né tout nu, tout nu je me trouve; donc, je n'ai ni perdu ni gagné. » Je me dirigeai vers Madrid, en demandant l'aumône; et je puis certifier que je n'étais pas novice. J'étais meûnier ci-devant, je retournais à mon premier métier. D'une voix dolente, je contais mes peines à tous les passans. Les uns me prenaient en pitié; les autres se moquaient de moi, et quelques-uns me fesaient l'aumône. Aussi l'un portant l'autre, n'ayant ni femmes ni enfans à nourrir, je trouvais à manger de reste et encore à boire. Cette année-là, on avait recueilli une si grande quantité de vin, qu'à presque toutes les portes où je m'arrêtais

on me demandait si je voulais boire, parce qu'on n'avait pas de pain à me donner. Je ne refusais jamais, d'après les préceptes de la gueuserie; aussi m'arrivait-il souvent d'avoir avalé à jeun quatre ou cinq mesures de vin; avec cela je me trouvais plus heureux et plus content qu'un valet et une servante à la veille des étrènnes. Dirai-je ma pensée toute entière? la vie des gueux a de si grands agrémens que les autres qualités ne méritent pas être qualifiées après celle-ci. Si les riches en connaissaient les moindres avantages, ils quitteraient à l'instant pour elle tous leurs trésors, imitant en cela les anciens sages qui abandonnaient tout pour l'obtenir. En effet, l'existence des gueux ressemble à celle des philosophes : il n'y qu'une différence, c'est que les philosophes délaissaient leur patrimoine pour l'amour d'elle, et que les gueux la trouvent sans rien abandonner. Les premiers en agissaient ainsi pour

étudier avec plus de loisir les choses naturelles et le cours des astres : les seconds au contraire n'ont pour but que de satisfaire leurs appétits. Les uns jettaient leurs biens dans la mer, les autres les noient dans leur estomac ; ceux-ci les méprisaient comme choses caduques, fragiles et périssables ; ceux-là ne les estiment point à cause des travaux, des soucis et des peines qu'ils entraînent après eux ; de manière que la vie des pauvres est plus douce, plus agréable et plus paisible que celle des papes, des rois et des empereurs. C'est une pente facile : en un mot un chemin moins triste, plus libre et moins périlleux.

CHAPITRE XI.

Des nouvelles professions de Lazarille.

Il n'y a pas sous le ciel de métier, d'art ni de profession qui n'exige une grande habitude, si on veut y exceller, beaucoup de capacité et l'entendement le plus subtile. Quand bien même un cordonnier aurait exercé trente ans son office, dites-lui de vous confectionner une paire de souliers, larges de la pointe, hauts du coup de pied et justes du cordon, il vous aura perdu les pieds avant d'avoir fait ce que vous désirez. Demandez au plus habile philosophe pourquoi l'excrément des mouches devient noir sur le blanc et blanc sur le noir, vous le ferez rou-

gir comme une jeune personne qu'on aurait surprise se fardant à la chandelle. Il ne saura que vous dire; et s'il répond à cette question, il demeurera muet sur mille autres que vous pourriez lui adresser.

Voilà où je veux en venir. Tout auprès d'Illescas, je rencontrai un archigueux que je n'eus pas de peine à reconnaître. L'odeur, le manteau déchiré, les souliers en lambeaux, tout son extérieur enfin dénotait sa profession. Je le consultai comme un oracle, et lui demandai comment je devais me conduire dans la nouvelle carrière que je voulais embrasser. Il me répondit que si je désirais sortir net de paille ou de poussière, il me conseillait de joindre le travail de Marthe au repos de Marie; qu'à l'office de gueux je devais ajouter celui de marmiton, de commissionnaire ou quelqu'autre qui tous étaient comme une sauve-garde à la gueuserie. Il ajouta que, pour n'a-

voir pas observé ce précepte, après avoir exercé son état pendant vingt ans, on lui avait donné la veille deux cents coups de fouet, comme à un homme livré à la fainéantise. Il me lut ensuite les constitutions de la gueuserie dont la sagesse et la profondeur surpassent tout ce qu'on nous raconte de Solon et de tous les législateurs anciens et modernes. Je remerciai avec un grand transport ce maître d'un nouveau genre, et je le quittai avec la résolution de suivre son conseil. A peine arrivé à Madrid, voulant débuter parmi les crocheteurs, j'achetai une petite corde avec laquelle je me mis au milieu de la place, plus content qu'un chat qui dévore les débris d'un souper. Le premier qui me mit en ouvrage fut une espèce de bas officier dans je ne sais quel régiment. Il se disposait à partir pour l'Andalousie, et son bagage qui le suivait, sans être celui d'un prince ni même d'un gouver-

neur, me paraissait au-dessus de ses forces. Jeune homme, me dit-il, voudrais-tu m'aider à porter ce fardeau jusqu'à la voiture? ne crains rien, tu seras généreusement payé. M'en fiant à sa parole, je me chargeai de son paquet, et fis, sous sa conduite, au moins trois quarts de lieue. La plante des pieds et les épaules me faisaient mal; mais je me consolais par l'espérance du salaire. Enfin nous arrivâmes; on n'attendait plus que notre voyageur dont le conducteur saisit le paquet en gromelant. J'eus à peine le temps d'apercevoir la diligence, mon officier sauta dedans comme un chevreau. Elle partit comme un éclair avant qu'il eût pu délier sa bourse, si tant est qu'il en eût l'intention, et je demeurai plus honteux qu'un singe, sans savoir que devenir, et réfléchissant que si mes bénéfices étaient toujours calculés sur le même pied je ne serais pas très-riche au bout de l'année.

J'étais toujours là comme dans une une espèce d'extase d'où je fus tiré par le bruit d'une autre voiture qui venait d'Alcala de Hénarès. Ceux qui étaient dedans descendirent aussitôt; ce n'étaient que des écoliers ou des moines. L'un de ces derniers de l'ordre de St. François me demanda si je voulais porter ses hardes jusqu'à son couvent. De tout mon cœur, lui répondis-je; parce que je pensais bien qu'il ne me tromperait pas, ainsi que l'avait fait ce soldat de malheur. C'était un vrai ballot qu'il me mit sur les épaules. Je succombais sous le poids; cependant la franchise et l'air respectable du religieux redoublèrent mon courage et ma confiance, et me donnèrent, pour ainsi dire, des ailes. J'arrivai au monastère, bien las et à demi rompu, parce qu'il était fort loin. Le frère portier se présenta; le moine lui remit ses effets, en disant : Pour l'honneur de Dieu, fermez la porte après lui.

Je demeurai donc long-temps dans la rue, attendant que quelqu'un sortît pour me payer. Sans doute, me disais-je, c'est le supérieur que j'ai accompagné, il n'a pas d'argent sur lui, et c'est l'économe qu'il chargera de venir me satisfaire. Voyant cependant que l'économe tardait trop, je frappai à la porte. Le portier mettant le nez au guichet me demanda ce que je voulais? Je le priai de me donner le prix des hardes que j'avais apportées; mais il me répondit d'une voix peu monacale que je pouvais aller au diable, si bon me semblait; que, quant à eux, ils ne payaient jamais rien. Puis, fermant la porte, il ajouta qu'il était inutile et même dangereux pour moi de frapper plus long-temps; parce que l'heure du silence était venue, et que, si je recommençais, il me donnerait cent coups de cordon. Je demeurai donc tout transi à la porte du couvent. Un pauvre qui était à côté de moi me

dit : mon ami, tu peux bien t'en aller; tu perdrais ton temps à attendre; ces bons pères ne touchent point d'argent, et ne vivent que de ce qu'on leur donne. Qu'ils vivent de ce qu'ils voudront, cela m'est égal! mais ils me paieront ma course, ou bien je ne serai plus Lazarille de Tormes. Je recommençai donc à heurter de plus belles, jusqu'à ce qu'un gros frère lai sortit brusquement, et, sans dire : que fais-tu là, il me donna une si brutale secousse qu'il me jeta par-terre comme une poire mûre; puis m'appliquant les deux genoux sur la poitrine, il m'administra un quarteron de coups de poings, et tant de coups decordon qu'il me laissa aussi moulu que si la tour de l'horloge de Sarragosse me fût tombée sur le corps. Je restai tout étendu plus d'une demi heure; sans pouvoir me lever, et je considérais d'une part ma mauvaise fortune, et de l'autre la force du moine qui était tombé dans l'irrégu-

larité, en faisant un si mauvais usage de sa vigueur. Il serait mieux, me disais-je, au service du Roi notre maître que dans une communauté à manger les aumônes des pauvres. C'était un vœu que plus d'un souverain n'aurait pa été satisfait de voir exaucé. L'empereur Charles-Quint témoigna suffisamment ce qu'il pensait à cet égard, lorsque le supérieur général des Cordeliers lui offrit pour faire la guerre vingt-deux mille religieux dont les plus jeunes auraient au moins vingt-deux ans, et les plus vieux ne passeraient pas quarante. L'empereur lui répondit qu'il ne pouvait accepter cette offre; parce qu'il lui faudrait tous les jours vingt-deux milles marmites pour les nourrir; faisant connaître par-là que les moines sont plus habiles au réfectoire qu'ils ne le seraient sur le champ de bataille. Dieu veuille me pardonner ette médisance! mais la conduite du frère lai me jeta dans une si grande

colère que, pendant long-temps, je ne pouvais envisager un religieux sans frémir, et lui donner intérieurement mille malédictions. On juge facilement que ces expériences me dégoûtèrent de la profession de commissionnaire. Je voulus la quitter; mais j'attendis vingt-quatre heures, comme on a coutume de le faire avant d'ensevelir ceux qui sont morts subitement.

Presqu'évanoui et à demi mort de faim, je m'en allai peu après par la rue voisine, et passant sur la place de l'Avoine, je rencontrai une vieille femme qui avait les dents plus grandes que les défenses d'un sanglier. Elle m'accoste en disant qu'elle me donnerait quatre sols, si je voulais porter un coffre dans une maison où une de ses amies habitait sur le pied de dame de confiance. A ces mots je rendis grâce à la providence, qui d'une bouche aussi laide et aussi puante que la sienne fesait sortir une si douce et

si agréable parole. Bien volontiers, répondis-je, encore que ma bonne volonté fût plutôt de me nantir de ses quatre sols, que de me charger d'aucun fardeau, car j'avais plus besoin d'être porté que de porter la moindre chose.

Cependant il fallut faire de nécessité vertu, et je pris le coffre sur mon dos avec de grandes difficultés, parce qu'il était lourd et d'un gros volume. La bonne vieille me recommanda de bien prendre mes précautions pour ne pas heurter ce coffre qui renfermait des flacons d'une eau dont elle faisait le plus grand cas. N'ayez pas peur, honorable dame, lui répliquai-je, j'irai tout doucement; et il m'eût bien été impossible de faire autrement. Je me sentais tellement des coups de cordons et j'étais si affamé, que c'était tout juste si je pouvais me remuer. Arrivé à la maison où je portais le coffre, il fut reçu avec plaisir de la part de la dugne de confiance dont on m'avait

parlé. Les maîtres du logis eux-mêmes firent bon accueil au dépôt, attendu que la vieille aux grandes dents priait en leur présence son amie de vouloir bien y veiller, pendant un voyage qu'elle se proposait de faire à Ségovie et qui ne devait pas durer plus de trois ou quatre jours. Quand on a, disait-elle, quelques effets de prix, on est bien heureux de trouver de braves gens qui veulent bien en prendre la responsabilité. En sortant elle me donna quatre sous et me dit à l'oreille de retourner le lendemain matin à sa maison, et qu'elle m'en ferait gagner autant. Je m'en allai donc plus joyeux que si j'eusse été au jour de Pâques ou de la Saint Jean. Je fis à mon souper une dépense de trois sols, et je réservai le quatrième pour payer mon gîte. C'est alors que j'appréciais la vertu de l'argent. Avec les quatre misérables sols de cette vieille, je me trouvais plus courageux que Rolland, plus fort

qu'Hercule, et plus léger que le vent. O précieux métal ! ce n'est pas sans raison que les hommes te regardent comme leur Dieu. Tu es la source des biens et des maux. L'inventeur des arts, et le mobile qui les conserve dans leur perfection. Par toi les sciences sont en honneur, et les opinions défendues ; avec ton secours les tours sont rasées, et les villes entourées de fortifications. Les empires se fondent et s'écroulent tour à-tour. En un mot tu conserves la vertu et contribues toi-même à sa destruction. Il n'y a pas de difficulté si rude que tu ne parviennes à applanir, de montagne sourcilleuse que tu n'abaisses, ni de vallée profonde que tu n'élèves.

Le lendemain je fus exact au rendez-vous. En arrivant à l'endroit où j'avais laissé le coffre, ma conductrice dit au maître du logis, qu'elle venait pour le faire remporter, parce qu'en allant à Ségovie elle avait trouvé sa parente en

chemin à une demi lieue de Madrid, qui s'y rendait également avec l'intention de la voir, et que son coffre lui était nécessaire à cause des hardes qu'il renfermait. Ce conte parut raisonnable, et la dame de confiance lui remit le meuble qu'on me chargea sur les épaules et que je trouvai plus léger que la veille, parce que mon ventre était plus plein. Malheureusement en descendant l'escalier je rencontrai un bâton que le diable sans doute avait laissé là. Je fis un faux pas et roulai avec le coffre jusqu'en bas, où se trouvaient tous les gens de la maison. J'en fus quitte pour les côtes rompues, et le nez en sang; quant au meuble, la secousse fut si grande qu'il s'ouvrit et on en vit tomber une quantité d'effets précieux, et dessous se trouvait le frère où je ne sais quel parent de la vieille, qui de concert avec elle et la bonne dame de confiance avait été introduit par le stratagême, afin de pouvoir ex-

ploiter ce logis tout à son aise. Tous ceux qui étaient là demeurèrent aussi étonnés que des fondeurs de cloche. Le maître étant revenu le premier de son extase, appella deux fils qu'il avait et leur ordonna de prendre leurs épées en criant comme un diable : tue, tue; ils sortirent après le voleur, mais comme il courait plus vite qu'eux, ils ne purent l'atteindre. Les deux dames, à l'aspect de l'orage, s'étaient de leur côté enfui par une fausse porte, de manière que je demeurai seul à la discrétion de l'ennemi. On n'entendait que juremens, et blasphêmes. Je craignais que le ciel s'abattît sur nous; l'un disait : pourquoi ne rencontrai-je pas à cette heure le diable lui-même, avec une troupe de démons les plus enragés? J'en ferais un carnage affreux, comme s'ils n'étaient que des mouches. Accourrez, bandes infernales; mais c'est envain que je vous provoque, puisqu'il est certain que là où vous êtes, vous

redoutez ma colère, et que vous n'oseriez paraître devant moi. Si j'avais pu saisir le voleur, je l'eusse envoyé si loin d'un seul soufflet, que jamais on eût reçu de ses nouvelles. Et moi, poursuivait l'autre, que ne m'est-il tombé entre les mains! la plus grande pièce qui fût restée de lui, c'eût été l'oreille. Mais s'il est au monde, et encore qu'il n'y soit pas, il n'échappera à ma fureur; descendrait-il dans les entrailles de la terre, je saurai bien l'en tirer. Au milieu de ces rodomontades, le pauvre Lazare attendait que la grêle tombât sur lui. Toutefois il avait encore moins de peur d'eux, que de plusieurs enfans qui se trouvaient là. Ils tombaient presque tous sur moi en même temps. Les uns me donnaient des coups de pied, les autres des coups de poing. Ceux-là me tiraient par les cheveux, et ceux-ci m'emportaient les oreilles. Les enfans me piquant avec leurs ongles, m'arrachaient des cris qui

allaient jusqu'au ciel; les domestiques me mordaient et me faisaient voir des étoiles en plein midi. D'un côté on criait : il faut le tuer. Non, disait-on de l'autre, il vaut mieux le jetter dans un cul de basse-fosse; et toutes ces acclamations ne les arrêtaient pas dans leur besogne. Ils me frappaient avec tant de courage, qu'on eût dit qu'ils battaient du bled, ou que c'était un moulin à foulon dont les maillets montent et descendent incessamment. Enfin me voyant hors d'haleine, ils s'arrêtèrent, sans cesser pour cela de me menacer. Le père comme le plus adroit, et doué d'une plus grande expérience, pria ses gens de me laisser et me promit de me faire grâce si je lui disais au juste quel était le voleur qui avait pénétré chez lui. Ce m'était bien la chose impossible, puisque je ne connaissais pas son nom, et que je ne l'avais jamais vu de ma vie qu'au moment où il était sorti du coffre.

Interprétant mon silence en mauvaise part, la compagnie recommença de plus belle, malgré mes pleurs et mes gémissemens. Cependant je les suppliai de me laisser un peu de répit, en leur donnant l'assurance que je leur dirais tout ce que je savais. A ces conditions la tempête se calma, et je résolus de tromper mes bourreaux si je le pouvais. Ils me demandèrent d'abord le nom et la demeure du fripon : à cette question je répondis que je ne savais ni l'un ni l'autre, mais que s'ils voulaient me porter (car d'aller sur mes jambes c'était impossible d'après le triste état dans lequel ils m'avaient mis) je leur indiquerais facilement sa maison. Cette promesse les réjouit. Je repris un peu de force, grâce à un peu de vin qu'ils me firent boire; puis saisissant des armes ils me prirent sous les aisselles comme une nouvelle mariée, et me promènèrent ainsi à travers les places et les rues de Madrid. En me

voyant passer dans cet équipage, les uns disaient : on mène cet homme en prison ; les autres désignaient l'hôpital et personne ne devinait le fin mot. J'étais couvert de confusion et pour ainsi dire frappé de stupeur, ne sachant que faire ni que dire. D'appeler au secours, ceux qui m'escortaient eussent porté plainte contre moi à la justice, ce que je craignais plus que la mort. De fuir, c'était bien pis : j'en étais empêché par les douleurs que j'éprouvais, et de plus je me trouvais au milieu du père, des enfans, et des domestiques que l'on voyait tous armés comme des Saint-Georges. Nous traversâmes je ne sais combien de rues et de ruelles, sans que mes porteurs sussent où ils allaient ni moi où je les menais. Enfin quand nous fûmes arrivés à la porte du Soleil, j'aperçus un petit monsieur qui marchait sur la pointe du pied. Il avait son chapeau sous le bras, un gant lui pendait à la main gauche, et

de la droite il tenait un œillet : il arrondissait les bras, fesaient le gros dos, et prenait mille contenances. On l'eût pris pour le cousin germain du duc de l'Infantado. Je n'eus pas de peine après l'avoir envisagé à reconnaître en lui l'écuyer qui après avoir été mon Seigneur, m'avait dérobé mes vêtemens à Murcie. Quelque saint sans doute me l'envoya dans cette rencontre : il n'en était pas un seul dans toutes les litanies que je n'eusse invoqué pour obtenir vengeance. Voyant l'occasion si favorable, je voulus la saisir aux cheveux et d'une seule pierre faire deux coups, c'est-à-dire me délivrer de mes bourreaux et me venger de ce fanfaron. Messieurs, leur dis-je, soyez en garde, car voici le fripon qui a voulu dévaliser votre maison. Il sort de chez lui où il a changé de vêtemens. Comme ils étaient aveuglés par la colère, sans en demander davantage, ils se précipitèrent sur lui ; ensuite le pré-

nant au collet et le jetant par terre, ils firent tomber sur lui un orage de mauvais coups. L'un des enfans voulut lui passer son épée au travers du corps, mais son père s'y opposa. Il aima mieux appeler la justice, et lui remettre le gentilhomme qui de son côté ne comprenait rien à ce qui se passait On lui serra fortement les mains avec de petites chaînes de fer, et comme je vis que les cartes se brouillaient, je fendis la foule et me cachai du mieux qu'il me fut possible. Le bon écuyer m'avait bien reconnu dans la bagarre, et soupçonnant que c'étaient quelques-uns de mes parens qui réclamaient mes hardes, il s'écriait de toutes ses forces: laissez-moi pour l'amour de Dieu, laissez-moi, je paierai les habits et tout ce que j'ai dérobé. Pour toute réponse, on lui fermait la bouche à coups de poings. C'est ainsi que moulu, tout en sang, et balafré, mon malencontreux maître fut conduit en prison.

Moi je sortis de Madrid sans demander mon reste, envoyant à tous les diables mon détestable métier et celui qui l'avait inventé.

CHAPITRE XII.

Lazarille quitte Madrid pour retourner en son pays.

J'avais bien le projet de me mettre en chemin de suite : mais les forces ne répondaient pas au courage : je fus forcé de séjourner à Madrid : toutefois j'y passai assez bien mon temps : faute de pouvoir aller mieux, je m'aidais de béquilles et je demandais l'aumône de porte en porte, et de couvent en couvent ; je me rétablis à la fin, par la charité des fidèles, et me hâtai d'abandonner la capitale de la Monarchie, parce que j'avais entendu ra-

conter à un pauvre l'histoire du coffre telle que je l'ai mentionnée plus haut. Celui, disait-il, qu'on a conduit en prison, parce que les gens de justice le prenaient pour un voleur, a prouvé le contraire, en établissant qu'au moment où la scène première se passait, il était dans sa chambre, et que personne de son quartier ne l'avait vu ni sortir, ni dans un autre costume que celui qu'il avait au moment où il a été saisi: malgré cela, on l'a banni honteusement de Madrid, et rejeté comme un vagabond. Ce n'est pas tout: le bourgeois est à la recherche du commissionnaire qui a ourdi cette trame, et de la vieille qui l'a introduit dans la maison. Il a bien juré qu'il leur passerait son épée au travers du ventre s'il était assez heureux pour les rencontrer.

Ce discours me fit ouvrir les yeux, et comme il m'intéressait beaucoup, puisque j'étais le principal acteur de l'aventure, je me mis pour me déguiser

une emplâtre sur un œil. Ma barbe fut à l'instant rasée comme la tête d'un moine, et j'aurais bien défié à ma mère elle-même de me reconnaître en cet état. Je quittai donc Madrid avec l'intention d'aller à Téjares, pour voir si la fortune me serait plus favorable au lieu de ma naissance. Je passai par l'Escurial, cet édifice magnifique qui fait assez connaître la grandeur du monarque par les ordres duquel il s'élevait dans les airs. Encore qu'il ne fût pas achevé, on pouvait dès lors le compter parmi les sept merveilles du monde. Toutefois on ne dira pas que la douceur et la fertilité du sol aient été le motif pour lequel ce prince ait voulu bâtir un palais en cet endroit : le terrain est stérile et montagneux ; mais en revanche l'air y est très sain, et pendant l'été on n'est point brûlé par les ardeurs du soleil ni durant l'hiver attristé par la rigueur des frimats.

A une lieue de là je rencontrai une troupe d'Égyptiens: ils m'aperçurent eux-mêmes d'assez loin, et me prirent d'abord pour un des leurs; mon extérieur et mon accoutrement n'annonçaient pas mieux; mais quand je les eus atteints ils se désabusèrent: nous fîmes promptement connaissance, et comme dans la conversation je leur déclarai que je me rendais à Salamanque, ils me dirent que je n'étais pas dans le chemin qui y conduit directement, mais bien dans celui de Valladolid. Cela étant, répliquai-je, j'aime autant aller dans cette dernière ville, mes affaires ne m'appelant pas plutôt dans l'une que dans l'autre. Le plus ancien de la troupe m'interrogea sur le lieu de ma naissance, et apprenant que j'avais vu le jour à Téjares, il m'invita à dîner pour l'amour du voisinage, attendu qu'il était de Salamanque. Je me gardai bien de refuser une offre aussi aimable, et en-

tre la poire et le fromage, ils me prièrent de leur conter les merveilles de ma vie. Je le fis de bonne grâce, et aussi succinctement qu'un si beau sujet pouvait le permettre. Quand je vins à parler de la cuve et des aventures que j'avais éprouvées à Madrid, toute la compagnie partit d'un éclat de rire, principalement un égyptien et une égyptienne qui surpassaient tous les autres par leur joie bruyante. La honte s'empara de moi, et il y parut bientôt sur mon visage. L'égyptien qui était de mon pays, s'en apercevant, me dit : Vous rougissez, mon frère ; il n'y a certes pas de quoi ! ces messieurs et ces dames ne rient pas de votre aventure, mais de la bizarrerie de la fortune, qui nous fait précisément rencontrer le héros d'une pièce de théâtre qu'ils ont représentée dans plusieurs villes. Il faut croire que votre histoire sera parvenue aux oreilles de quelqu'auteur fameux : elle a

été traitée à merveille dans la pièce dont je vous parle : la foule accourrait de toute part pour la voir jouer; c'était monsieur (en me montrant l'égyptien qui avait tant ri de ma narration) qui descendait à votre imitation dans la cuve. Les recettes étaient excellentes : nous nous en sentons encore, et il est bien naturel que nous prélevions sur nos bénéfices de quoi régaler celui qui en est la source première. Après cette explication j'aurais eu tort de me fâcher; je me mis à rire moi-même de cette rencontre, sans oublier surtout de féliciter l'égyptien de ce que la cuve n'avait été pour lui qu'une affaire de plaisanterie et la cause de leur bonne fortune, tandis que le pauvre Lazare n'avait jamais été si malheureux que dans cet humide manoir.

Les égyptiens me tinrent parole : tout le temps que je demeurai avec eux, je fus traité comme un prince;

les pistoles ne leur pesaient pas aux doigts ; ils en avaient autant que des procureurs qui exercent depuis cinquante ans. Leur compagnie du reste était agréable : bon dormir, bons festins, conversations joviales : que fallait-il de plus à Lazare ? Aussi je serais volontiers resté avec eux jusqu'à la consommation des siècles, si mon impérieuse étoile ne s'y fût opposée. C'était à qui me fêterait le plus : l'un m'agaçait, l'autre me disait un bon mot, celui-ci me donnait entre les repas un morceau de lard ou de saucisson : celui-là incontinent me servait une ample rasade ; j'étais dans un lieu de délices. Toutefois, je dois rendre hommage à la vérité ; ces messieurs et ces dames, tout polis qu'ils étaient à mon égard, ne se piquaient pas d'une probité bien sévère ; ils me contèrent l'histoire de leur vie les uns après les autres, et dès lors je ne fus plus étonné de les voir ensemble.

Quelques-unes des égyptiennes s'étaient évadées du couvent des filles repenties; un égyptien avait pendant long-temps été pensionnaire du roi dans la forteresse d'Alicante : d'autres avaient ramé plusieurs années pour le service de sa majesté, et sur les épaules de la plupart on pouvait lire en toutes lettres des certificats de leurs moralité, délicatesse et autres qualités.

Il fallut se séparer : mes nouveaux amis firent en vain tous leurs efforts pour m'entraîner à leur suite : préférant à cette vie vagabonde le bonheur de revoir ma patrie, je les quittai après les avoir tous embrassés bien cordialement, et avoir vidé à leur santé quelques bouteilles de bon vin dont ils avaient toujours soin de tenir garnis les paniers d'un âne qui faisait partie de la caravanne.

Le vieillard de Salamanque voulut me donner une dernière marque de son affection. Il m'accompagna pen-

dant une demi lieue. Chemin fesant je lui demandai si dans tous ceux que j'avais vus quelques-uns étaient nés en Egypte. Pas un seul, me dit-il, ils sont tous espagnols, et des meilleurs sujets de sa majesté catholique. Après cet éclaircissement, je donnai au faux égyptien une nouvelle accolade. Il retourna sur ses pas, et moi à cheval sur les mulets de Saint-François, je m'acheminai vers Valladolid. Quand je fus seul, je m'abandonnai à mes réflexions, et elles venaient en foule sur la vie, les coutumes et la conversation de mes bons égyptiens. Malgré leur amitié pour moi, je m'étonnais de ce que la justice n'informait pas sur leur conduite; c'était presque des voleurs de grands chemins.

J'arrivai à une mauvaise auberge, située à une lieue de Valladolid: quelle fut ma surprise en considérant à la porte la vieille de Madrid qui m'avait valu avec son coffre une si grande tem-

pête de coups de pieds, et de coups de poings? Il sortit de l'intérieur un homme en assez mauvais état, qui l'appela pour dîner. Ils ne me reconnurent ni l'un ni l'autre, parce que j'étais toujours déguisé au moyen de l'emplâtre que j'avais sur l'œil. Je crus reconnaître dans le compagnon de la vieille, celui que j'avais vu sortir du coffre si lestement. C'était le Lazare qui était sorti du tombeau, et dont la résurrection m'avait coûté si cher. Quand ils furent à table, je me plaçai devant eux, espérant qu'ils me donneraient quelqu'os à ronger; mais comment auraient-ils pu me donner ce qu'ils n'avaient pas pour eux-mêmes? Le castillan qui avait servi de maître d'hôtel, se montra fort libéral. Pour lui, sa parente, et un soit-disant neveu qui les accompagnait, il avait fait apprêter un peu de foie de mouton avec une sauce noire. En ouvrant seulement la bouche deux fois, j'eusse en-

glouti tout ce qui était dans le plat. Quant au pain, il était aussi noir que la nappe et ressemblait à une tunique de pénitent ou à un balai de four. Mangez, ma sœur, mangez, disait cet hidalgo : c'est un morceau de prince ; et la sœur, quoique le ragoût ne prêtât pas à de si pressantes invitations, mangeait à belles dents, et dans le plus grand silence, afin de ne pas perdre de temps. Leur plat était de terre, et à force de le frotter avec de rudes croûtes de pain, ils finirent par en faire disparaître le vernis. Ils terminèrent enfin ce triste et misérable dîner qui loin d'assouvir leur faim, n'avait fait que l'irriter, et pour ne rien rabattre de son orgueil, l'espagnol s'excusa sur ce que l'auberge était mal pourvue. Voyant que je n'avais rien à attendre de leur charité, je demandai à l'hôte s'il pourrait me donner un bon dîner. Oui, répliqua-t-il, cela dépend de l'argent que vous y voulez mettre. Il

m'offrit de la friture; sur quoi je lui demandai s'il n'avait pas autre chose. Alors il me présenta un quartier de chevreau dont les voyageurs n'avaient pas voulu, parce qu'ils le trouvaient trop cher. Désirant les braver, j'ordonnai à l'hôte de me le servir. Il obéit, et je me plaçai aux pieds de la table. C'était une chose digne d'admiration de voir comment on me contemplait. A chaque morceau que j'avalais, il y avait six yeux fixés sur ma fourchette: ceux de la sœur, du frère de la sœur, et du neveu de l'un et de l'autre.

Qu'est-ce, dit la dame qui ne me remettait toujours pas, ce gueux mange à lui seul un quartier de chevreau, et pour nous trois il n'y a eu qu'une pauvre fricassée? Ma bonne sœur, répliqua celui qui l'accompagnait, j'ai bien demandé à l'hôte s'il avait quelques perdrix, poules ou chapons, mais il m'a répondu qu'il n'avait rien autre chose à nous donner. Pour moi qui

savais à quoi m'en tenir, je voulus manger et me taire. Il est vrai que le castillan, soit parce qu'il ne voulait pas dépenser davantage, soit qu'il fût hors d'état de le faire, avait imposé une diète sévère à sa société, encore qu'il n'y eût personne de malade. Cependant, mon chevreau ressemblait à la pierre d'aimant. Au moment où j'y pensais le moins, je leur trouvai à tous les trois la main dans mon plat. Le neveu qui avait dîné par cœur prit un morceau en disant : Avec votre permission, mon ami ; et avant d'avoir obtenu la permission il tenait déjà la pitance au fond du gosier. La vieille lui dit : N'enlevez pas le dîner de ce pauvre homme. Ce n'est certainement pas mon intention, répliqua-t-il, et en disant cela il se mit à manger avec tant de hâte et de rage, qu'on eût dit qu'il jeûnait depuis six jours. Ma sœur, dit le chef du trio, il faut donc que ce plat soit délicieux, puisque vous y

faites si grand honneur, vous qui êtes accoutumée à une chair délicate. Et en même temps, il se remplit la bouche d'une tranche de chevreau aussi gross e que le poing. Voyant que les pélerins s'escrimaient ainsi à mes dépens, je saisis ce qu'il y avait dans le plat, et le mit tout entier dans ma bouche. Le morceau toutefois était si volumineux, qu'il ne pouvait aller ni en avant ni en arrière.

Sur ces entrefaites, deux cavaliers entrèrent dans la cour de l'auberge, armés de casques, de piques et d'épées : chacun d'eux portait un pistolet au côté, et un autre à l'arçon de la selle. Après avoir mis pied à terre, et donné leurs mules à un valet de pied, ils demandèrent à l'hôte s'il voulait leur servir quelque chose pour dîner. Volontiers, dit-il, et en attendant que je l'apprête veuillez entrer dans cette salle, en montrant celle où nous étions.

La vieille, qui au bruit de l'arrivée des cavaliers, était sortie à la porte, rentra en se couvrant le visage de ses mains, et faisant plus d'inclinations qu'un frère novice. Elle se tournait de côté et d'autre, comme si on lui eût administré une centaine de coups de fouet. Nous sommes perdus, s'écria-t-elle, les fils de ce maudit bourgeois de Madrid sont tous à nos trousses, et, si je ne me trompe, la justice ne tardera pas à paraître. Le garçon commença à s'arracher les cheveux, à s'égratigner le visage, et à se donner de si grands soufflets, qu'on eût dit qu'il était démoniaque; le castillan, qui était plein de courage, les consolait de son mieux, et leur recommandait de ne pas s'affliger, attendu que là où il était ils ne devaient pas avoir la moindre crainte. En ce moment j'avais la bouche pleine de chevreau, et quand j'entendis que ces spadassins étaient dans l'auberge,

je pensai mourir de frayeur. Mais comme j'avais le gosier obstrué, mon âme ne trouvant pas la porte ouverte retourna en son lieu. Ces deux fier-à-bras entrèrent et reconnaissant parfaitement la vieille, ils se doutèrent bien que les deux individus étaient de son honnête société. Les voici ! s'écrièrent-ils ; nous les tenons, ils mourront de la main du bourreau ! Ces menaces me glacèrent d'un tel effroi, que je tombai à la renverse, et le contre coup fit sortir de ma gorge le chevreau qui m'étranglait. La tante et le neveu se retranchèrent derrière le castillan aussi vîte que les poussins se réfugient sous les ailes de leur mère, à l'aspect du vautour ; l'échappé du coffre mit bravement l'epée à la main, et marcha droit à ses ennemis avec tant de fureur, qu'ils demeurèrent immobiles comme deux statues. Les paroles se gelèrent sur leurs lèvres, et leurs épées dans leurs

fourreaux. Le rodomond espagnol leur demanda ce qu'ils voulaient, ce qu'ils cherchaient, et sans attendre de réponse, il se précipite sur l'un d'eux dont il arrache l'épée qu'il lui porte à la gorge, tandis qu'il passait et repassait la sienne sous les yeux de son frère. A chaque mouvement qu'il faisait avec ces armes, les deux habitans de Madrid tremblaient comme la feuille agitée par le vent; la vieille et le jeune homme voyant ces deux Rollands si rendus, s'approchèrent d'eux, et n'eurent pas de peine à achever de les désarmer. L'aubergiste accourut au bruit que nous fesions tous, car je m'étais déjà levé, et j'en tenais un par la barbe. Ils ressemblaient à des taureaux, devant lesquels les enfans fuient d'abord; mais, peu à peu ils se rassurent, et voyant qu'ils ne sont pas aussi furieux qu'ils le paraissent, ils s'avancent si près qu'ils finissent par se familiariser avec eux, et leur jeter des pierres et des

bâtons. Quand donc je vis que ces fanfarons n'étaient que des lâches, je m'animai et tombai sur eux avec un courage dont on ne m'eût pas cru susceptible après la belle frayeur que j'avais eue. Que signifie ce tapage, s'écria l'hôte en jurant? Quoi, une bataille dans ma maison! Quelle hardiesse! Alors nous commençâmes tous quatre à crier encore plus fort, que ces deux nouvelles figures n'étaient que des fripons qui nous avaient suivis pour nous voler. Le maître du logis les aperçevant sans armes, taudis que nous étions victorieux, se tourna du côté des plus forts. Comment, dit-il, des voleurs dans ma maison! Messieurs, aidez-moi. Nous lui aidâmes en effet, et il les mit dans une cave souterraine malgré tout ce qu'ils purent dire pour se justifier. Leur valet, qui venait de mettre les mules à l'écurie, entra peu à près et demanda où étaient ses maîtres. Pour toute satisfaction l'hote

le conduisit en leur société, et serra soigneusement leurs paquets et portemanteaux. Quant aux armes, il nous en fit présent comme si elles lui eussent appartenu. Il nous fit grâce de notre écot, pour nous engager à signer le procès-verbal qu'il avait rédigé contre eux. En sa qualité de ministre de l'inquisition et d'officier de la justice du lieu (telle était selon lui sa double qualité) il les condamna tous les trois aux galères perpétuelles et à deux cents coups de fouet à recevoir autour de la taverne. Les condamnés appelèrent de la sentence à la chancellerie de Valladolid, où le bon aubergiste les mena avec trois de ses serviteurs. Les habitans de Madrid qui s'imaginaient avoir affaire à un tribunal ordinaire, faillirent tomber morts en se trouvant en présence des inquisiteurs. Le magistrat de village les avait accusés dans sa procédure de propos injurieux contre les officiers

de la sainte inquisition, et c'est, comme on le sait, un crime irrémissible. On les plongea dans des cachots noirs et infects d'où il leur fut impossible d'écrire à leur père, ainsi qu'ils le pensaient, ni à qui que ce soit au monde qui pût les secourir.

A son retour de cette expédition, l'hôte nous dit que les inquisiteurs lui avaient recommandé de leur présenter les témoins qui avaient signé l'acte d'accusation, mais qu'en qualité de notre ami, il nous conseillait de nous cacher. La vieille lui offrit une bague qu'elle portait au doigt, en le priant de faire en sorte que nous ne comparussions pas devant la justice. Il nous le promit: toutefois je dois faire remarquer que le fripon n'avait dit cela que pour nous engager à prendre la fuite; il craignait que la justice, en entendant les témoins, ne découvrît sa méchanceté et ne le forçât à rendre les paquets et porte-manteaux avant de

l'envoyer lui-même aux galères. Cette fourberie n'était certainement pas la p emière dont il se fût rendu coupable. Quinze jours après il y eut à Valladolid un auto-da-fé ; je reconnus parmi les pénitens les trois pauvres diables. Ils avaient à la bouche chacun une langue de démon, comme impies et blasphémateurs, qui avaient osé s'emporter contre les ministres de la sainte inquisition, gens aussi saints et aussi parfaits que la justice qu'ils administraient. Ils portaient aussi des carochas, et leur san-bénito où on avait inscrit en lettres rouges leurs crimes et les sentences qui s'en étaient suivies. J'eus un chagrin mortel de voir ce misérable valet payer ce qu'il ne devait pas; quant aux autres, je m'apitoyais moins sur leur sort, parce qu'ils ne m'avaient pas ménagé. Non seulement le jugement de l'aubergiste fut confirmé par l'inquisition, mais elle ajouta encore trois cents coups de

fouet ; de sorte qu'ils en reçurent cinq cents à bon compte ; de là, ils furent envoyés aux galères, où ils eurent le temps de passer leur colère et de se repentir de leurs fanfaronnades.

CHAPITRE XIII.

Comment Lazare servit d'écuyer à six personnes à la fois.

J'arrivai à Valladolid, avec six réales dans ma bourse : cela ne doit pas t'étonner, ami lecteur, j'étais si faible et si pâle, que tous ceux qui me voyaient me donnaient l'aumône d'une main libérale, et je la recevais d'une autre qui ne se fesait pas attendre. J'allai droit à la friperie, où, moyennant quatre de mes réales, j'eus un manteau qui avait appartenu à un portugais ; il était de frise et en assez mau-

vais état. Je pris avec cela, moyennant une demi réale, un chapeau aussi haut qu'une cheminée, et large de bord comme ceux des cordeliers; puis, un bâton à la main, je commençai à me promener par la place. Ceux qui me rencontraient en cet état, me tournaient en ridicule; chacun disait son mot : les uns m'appelaient philosophe de cabaret; les autres s'écriaient: Voyez Saint-Pierre vêtu comme la veille d'une grande fête. Holà! seigneur Ratigno, voulez-vous du suif pour graisser vos bottes? Quelques-uns même prétendirent que je ressemblais à l'ame d'un médecin d'hôpital; mais à tout cela je fesais oreilles de marchand et je passais outre. En traversant une rue, je trouvai une femme d'assez belle taille, et couverte d'un manteau de soie : elle me demanda si je ne connaissais pas quelqu'écuyer qui voulût la servir. Je lui répondis que je n'en savais pas d'autres que moi-même, et

que si je pouvais lui convenir, j'étais tout à sa disposition. Le marché fut conclu en un moment : elle me promit trois pièces de trois blancs de salaire, et je pris sur-le-champ possession de mon office en lui donnant le bras et jetant mon bâton dont je n'avais plus besoin, puisque je ne le portais que pour montrer que j'étais malade, et émouvoir la pitié des passans. La dame avait à ses côtés un jeune garçon qu'elle envoya au logis, avec ordre de veiller au dîner et de mettre la nappe, afin que tout fût prêt quand elle serait de retour. Dès la première visite que nous fîmes ensemble elle me prévint que lorsqu'elle irait dans quelque maison je devais la devancer auprès du maître ou de la maîtresse de la maison, et l'annoncer en ces termes : *madame Pires est là* (tel était son nom) *qui désire baiser les mains de vos seigneuries.* Elle m'avertit aussi qu'il ne fallait jamais courir devant

elle, quand elle serait arrêtée dans une boutique ou ailleurs. Madame, lui répondis-je, votre très humble serviteur Lazare connaît parfaitement ses devoirs, et il tâchera de s'en acquitter dignement envers vous. Ce discours lui plut: elle ajouta cependant qu'il lui était impossible de me tenir seule, mais qu'elle chercherait quelques unes de ses voisines avec lesquelles elle partagerait la maîtrise, et qu'elles se réuniraient pour compléter mon salaire. Elle me demanda encore si j'avais un asile pour la nuit. — Non, madame, répliquai je. — En ce cas, écuyer, poursuivit elle, vous pourrez coucher à la maison : mon mari est tailleur, et vous pourrez vous accommoder avec les garçons de boutique. Enfin vous ne pourriez, dans toute la ville, trouver une meilleure occasion : avant qu'il soit trois jours, vous aurez six maîtresses dont chacune vous donnera un blanc. Je ne pouvais

cependant revenir de la gravité de cette femme de couture que l'on eût prise à ses grands airs pour l'épouse de quelque chevalier ou du moins de quelque riche citoyen, si on ne l'eût pas connue. Ce qui m'étonnait encore beaucoup, c'est qu'elle fît sonner si haut les six misérables blancs que je devais recevoir, et encore pour cela il fallait servir six maîtresses. Je considérai malgré tout que ma condition valait encore mieux que rien : le métier n'était pas pénible, et tout le monde sait que Lazare est aussi ennemi de la fatigue que le diable de l'eau bénite. Au reste, j'aimais mieux rester dans la fainéantise, et ne manger que des choux et des aulx, que d'avoir des chapons et des perdrix en travaillant. Quand nous fûmes à la maison, ma maîtresse se découvrit le visage et me remit son manteau, afin que je le donnasse à sa servante. Je la trouvai assez bien : une seule chose

me choqua : elle était fardée, ce qui lui rendait le visage aussi luisant qu'un plat ou une écuelle de terre vernissée. Elle me donna son blanc avec recommandation d'aller la trouver deux fois le jour, l'une à huit heures du matin, l'autre à trois heures du soir pour prendre ses ordres. Delà je passai chez un pâtissier, et avec un pâté d'un sol je vis la fin de mon salaire. Je m'amusai, le reste du jour, à compter les pavés des rues, parce que j'avais déjà fini les aumônes qu'on m'avait données en chemin ; et je n'osais plus en demander; si ma maîtresse s'en fût aperçue, elle m'eût dévoré à belles dents. Sur les trois heures, j'étais à la porte de son logis: elle me signifia qu'elle n'avait pas besoin de mes services pour le moment; que dans la suite elle me payerait seulement les jours où elle sortirait, et que si elle ne sortait qu'une fois, je n'aurais que la moitié de ce qui m'était pro-

mis. Elle ajouta que puisqu'elle me fournissait de lit, je devais la préférer aux autres; et prendre exclusivement le titre de son valet. Le lit était si bon qu'elle méritait bien cette préférence et encore davantage. On me fesait coucher avec les apprentifs sur une grande table, et une méchante couverture de lisière y tenait lieu de matelat et de lit de plume. Il se passa deux jours pendant lesquels ma misère ne pouvait être plus grande. Au bout de ce temps-là une femme de tanneur entra dans la confrairie. Elle marchanda plus d'une heure, voulant à toute force me rabattre quelque chose. Finalement la semaine n'était pas écoulée que j'étais sous la domination de sept personnes avec un revenu quotidien de six ou sept blancs. Alors mes repas devinrent plus splendides; je bus de bon vin, sans courir au plus cher, afin de ne pas étendre la jambe au-delà de la couverture. Mes autres

maîtresses étaient la veuve d'un recors de sergent, la femme d'un jardinier, la cousine d'un officier de la Sainte-Hermandad, et une tripière que j'aimais par dessus tout, attendu qu'en me donnant mon salaire, elle ajoutait toujours quelque morceau de ventre. Avant de sortir de chez elle, j'avais toujours avalé trois ou quatre écuellées de potage. Je menais donc joyeuse vie, et je supplie Dieu de ne jamais me la donner pire. La dernière était la femme d'un procureur ruiné, en dépit de l'exemple de ses confrères, qui ont coutume de ramasser de bons biens en défendant la veuve et l'orphelin. Chacune de ces dames avait son heure assignée ; quand l'une me disait qu'elle ne voulait pas sortir, je courais chez l'autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que j'eusse fini ma tâche. Elles m'assignaient le temps auquel je devais aller les trouver. J'étais ordinairement ponctuel, et si pour mes péchés je venais à

retarder un peu, celle qui m'attendait me disait pis que pendre devant les personnes qu'elle visitait ou qui étaient en son appartement. Oui, ajoutait elle avec menace, si cela ne change pas je chercherai un autre écuyer plus diligent, plus soigneux et plus exact. Quelqu'un qui eût été témoin de tant d'embarras et de démonstrations orgueilleuses se serait sans doute imaginé que je recevais chaque jour de cette dame deux réales, et par chaque année trente ducats de gages.

Quand la femme du tailleur, la tripière, la veuve du recors et la cousine de l'officier de la Sainte-Hermandad (sans faire tort aux autres) allaient par la ville, vous les eussiez prises pour des femmes de président de Castille, ou, tout au moins, d'audiencier de la chancellerie. Un jour, deux de mes maîtresses se rencontrèrent dans une église et voulurent, après le sermon, s'en retourner toutes les

deux à la fois, et emmener en même temps l'écuyer unique De là une grande altercation. L'une voulait que je la reconduisisse la première; l'autre avait les mêmes exigences; enfin, elles me tirèrent si bien chacune de leur côté qu'elles me déchirèrent mon manteau, et je demeurai presque tout nu; parce que le reste des vêtemens que je portais ressemblait parfaitement à des filets de pêcheur. Les fidèles s'attroupaient autour de nous. Quelques-uns se moquaient du pauvre Lazare, et d'autres s'amusaient à écouter ces deux dames qui déterraient leurs ayeux. J'étais si pressé de recueillir les débris de mon manteau que je ne pouvais prêter à leurs discours une oreille bien attentive; seulement, j'entendis dire à la plus âgée : D'où vient donc à cette parvenue tant d'orgueil et d'arrogance? Hier, elle était en robe de futaine; elle la porte aujourd'hui de toile fine et de taffetas,

et le tout aux dépens des ames du purgatoire. Sa compagne lui répartit par un déluge d'injures qui se pressaient tellement dans sa bouche, que j'aurais bien défié au plus habile écrivain d'en prendre note. Cependant j'achevai de ramasser les pièces de mon pauvre manteau, et demandant pour le racommoder des épingles à une dévote qui se trouvait là, je m'ajustai de mon mieux, et me rendis chez la couturière qui m'avait ordonné de la conduire à onze heures, parce qu'elle devait aller dîner chez une de ses amies. Quand elle me vit en cet état, elle me cria du fond de son arrière boutique : Pensez-vous, vilain, gagner mon argent de la sorte, et venir en ma compagnie comme un gueux? Avec la moitié de ce que je vous donne, je pourrais avoir un autre écuyer, propre, discret, sage et non en lambeaux comme vous êtes ; mais c'est bien faire l'aumône au diable: tous vos salaires pas-

sent en la poche du cabaretier. Elle me fit pourtant faufiler les pièces de mon manteau ; mais l'ouvrier se pressa tellement qu'il mit en haut celle qui était en bas ; c'est dans ce costume que j'accompagnai ma maîtresse. Nous marchions à pas de moine invité, parce que la dame craignait qu'il n'y eût rien de reste pour elle. En arrivant à la maison de son amie, nous trouvâmes une assemblée assez nombreuse. On demanda à ma maîtresse si j'étais capable de garder la porte ; sur l'affirmative, quelqu'un du logis me dit : Demeurez là, mon enfant, vous tirerez aujourd'hui le ventre du héron. J'ouvris à plusieurs cavaliers, qui tirèrent tous de leur poche quelques provisions gastronomiques. C'était une perdrix, une poule, un lapin, une paire de pigeons, ou bien quelques morceaux de mouton ou de bœuf. Il y en eut qui apportèrent jusqu'à du boudin ou des saucisses, et même j'apercus un pâté

d'un réal enveloppé dans un mouchoir; le tout fut remis en main du cuisinier qui ne tarda pas à voir son dîner prêt. Toute la compagnie donna dessus comme sur du seigle vert ; à peine servis, les mets passaient dans l'estomac de ces messieurs et de ces dames, et quelques-unes de ces dernières s'occupaient aussi à garnir leurs poches. Les pourvoyeurs du festin tirèrent leurs dernières provisions qui consistaient en pommes, fromages ou olives. L'un d'eux exhiba une demi-livre de confiture, ce qui réjouit infiniment l'assistance. Cette méthode d'avoir son garde-manger si près de soi me plut beaucoup ; je me proposai de faire faire trois ou quatre poches aux premières chausses que le ciel m'enverrait ; je voulais même en avoir une de cuir bien cousue pour y mettre le bouillon. Si ces cavaliers, qui étaient riches, avaient bien apporté ces denrées toutes crues dans leurs po-

ches, et si ces dames les remportaient toutes cuites dans les leurs, je pouvais bien en faire autant, moi, qui n'étais encore qu'un écuyer des plus minces.

On me dit d'aller dîner avec les serviteurs, et Dieu me pardonne s'il y avait autre chose que de la soupe ; encore je fus bien étonné que mes maîtresses ne l'eussent pas mise dans leurs manches. Nous avions à peine commencé que nous entendîmes un grand bruit dans la salle du festin. Les dames se disputaient de la belle manière sur la qualité de leurs parens et de leurs maris. Bientôt les paroles ne suffisant pas, elles en vinrent aux mains. Elles se donnaient des coups de pied, des coups de poing, s'arrachaient les cheveux, et s'accablaient en un mot de tant de gourmades, qu'elles ressemblaient aux enfans de village, qui se battent pour une poignée de noisettes. Par hasard la justice vint à passer dans la rue: elle s'arrêta tout-à-

coup à un si beau vacarme. On frappe à la porte avec injonction d'ouvrir de par le roi. Ces terribles paroles furent un coup de foudre; c'était à qui se sauverait le plus vîte de la salle, sans s'occuper ni des épées, ni des manches, ni des manteaux. En un instant tout le monde disparut. Comme je n'avais aucun motif pour fuir, je demeurai coi ; et, en ma qualité de portier, j'ouvris, afin qu'on ne me reprochât pas plus tard d'avoir résisté à la justice. Le premier recors qui entra me saisit au collet, et me dit en me secouant rudement qu'il m'arrêtait prisonnier. Après la capture de ma personne, ils fermèrent la porte et se mirent à la recherche des perturbateurs du repos public. Tout fut visité scrupuleusement : chambre, cabinet, cave, grenier, jusqu'aux lieux d'aisance. Comme ils ne trouvaient personne, ils voulurent au moins, pour leur gouverne, avoir ma déposition. N'ayant aucun intérêt per-

sonnel à mentir, je nommai toutes les personnes de la compagnie, et racontai depuis le commencement jusqu'à la fin ce qu'ils avaient fait. Les officiers de ronde furent très-surpris de ne pas rencontrer une ame, surtout quand je leur affirmai qu'il y avait là peu auparavant six dames et douze cavaliers. J'en fus étonné moi-même, et leur dis avec simplicité (je le croyais moi-même) que tous ceux qui avaient assisté à ce banquet étaient des lutins qui se dérobent quand ils veulent aux regards des mortels. Ils se moquèrent de moi, et le commissaire en chef, qui n'avait pas peur du diable, demanda à ses subordonnés s'ils étaient descendus dans la cave, et s'ils avaient bien regardé partout : ils lui répondirent que oui; mais il ne se contenta pas de leur parole, et fesant allumer un flambeau, il se dirigea lui-même avec sa troupe vers la porte de la cave : ils n'y furent pas entrés qu'ils virent rou-

ler un tonneau sans qu'il y eût personne autour qui eût pu lui imprimer ce mouvement. Les recors, frappés d'épouvante, prirent la fuite en fesant le signe de la croix : Cet homme, disaient-ils, n'en impose pas ; cette maison est pleine d'esprits. Le commissaire les rappela en les traitant de poltrons et de superstitieux. Puis marchant droit à la cave, il trouva un homme qui devint plus pâle que la mort en se voyant découvert, et en entendant prononcer ces mots terribles : *en prison*. De là on passa à la recherche des autres : le commissaire découvrit un vaisseau de terre plein d'huile, dans lequel il trouva un homme tout habillé ; il avait de l'huile jusqu'à l'estomac : au moment où on l'aperçut, il fit un effort pour quitter son asile, mais si maladroitement que le vaisseau en fut renversé ; l'huile réjaillit jusque sur les chapeaux des ministres de la justice, et les tacha

sans nul respect. C'est alors qu'ils reniaient leur métier, et celui qui le leur avait appris, en termes que je n'oserais pas rapporter. Cet homme huilé s'apercevant qu'au lieu de le saisir on le fuyait comme un pestiféré, se mit à se sauver à toutes jambes. Le chef de l'escouade avait beau crier : prenez-le, prenez-le ! chacun se rangeait pour lui ouvrir le passage. Il s'esquiva par une fausse porte, tout dégoûtant et laissant après lui une longue trace d'huile. De celle qu'il exprima de ses vêtemens, il entretint sans doute plus d'un mois la lampe de Notre-Dame des-Angoisses.

Les gens de justice demeurèrent inondés d'huile, maudissant ceux qui les avaient amenés là. Ils sortirent comme des poissons frits de la poêle, jurant par les saints évangélistes qu'ils feraient pendre tous ceux qu'ils trouveraient dans ce repaire; telles étaient leurs expressions. Aussi les deux pri-

sonniers avaient une belle peur; les alguasils furent chercher les autres dans l'endroit où on tenait la farine. On en répandit un sac de dessus la porte, ce qui aveugla tous ceux qui étaient entrés. Comment, s'écriaient-ils, comment résistance à la justice? et quand ils voulaient ouvrir les yeux, on les leur remplissait incontinent et d'eau et de farine. Ceux qui nous tenaient lâchèrent leur proie pour aller au secours de M. le commissaire qui se démenait comme un diable au fond d'un bénitier. Nos gardiens ne furent pas plutôt entrés dans le lieu à la farine, qu'ils en furent couverts comme ceux qui les avaient précédés. Ils allaient comme des poules aveugles, et en se rencontrant les uns les autres ils se donnaient de si grand coups qu'il y en avait assez pour s'abattre la mâchoire. Au milieu de ce désordre nous tombâmes sur les officiers de ronde qui n'en pouvant plus se laissèrent aller

par terre. C'est alors qu'ils essuyèrent une fameuse pluie d'orage. Ils ne parlaient ni ne se remuaient pas plus que s'ils eussent été morts. Et si par aventure l'un d'entr'eux ouvrait tant soit peu la bouche pour crier, elle était à l'instant remplie de farine. Pour terminer la scène, nous attachâmes ces messieurs par les pieds et par les mains; puis nous les traînâmes dans la cave, à l'endroit précisément où l'huile s'était répandue. C'était, je le certifie, une fort belle friture. Enfin on ferma les portes, et chacun se retira chez soi.

Cependant le maître de la maison, qui était absent depuis quelques jours, revient de la campagne; il trouve les portes fermées : il a beau frapper, personne ne lui répond. Sa femme, qui avait prêté l'appartement pour le festin, craignant la colère de son mari, s'était réfugiée en la maison paternelle. Le pauvre homme fait enlever les

serrures : mais quels furent ses sentimens, lorsqu'il vit le carreau tout couvert de farine ; ce fut bien pis lorsqu'en descendant à la cave, il trouva la justice qui nageait dans des flots d'huile. A cet aspect sa rage redoubla, et il déchargea tant de coups de bâtons sur le commissaire et les recors, qu'il les laissa presqu'expirans. Il appelle ensuite ses voisins, qui l'aident à les porter dans la rue. Les enfans du voisinage s'attroupèrent autour d'eux, en leur jetant des pierres et de la boue. Toute cette pauvre justice était si gluante et si bien enfarinée, que personne ne pouvait reconnaître ceux qui la composaient. Quand ces gens-là eurent repris tout à fait leur bon sens et qu'ils se trouvèrent libres au milieu de la rue, ils se sauvèrent avec rapidité; de telle sorte qu'il eût été permis de dire : Arrêtez, arrêtez la justice qui s'enfuit. Ils délaissèrent leurs manteaux, leurs épées et leurs

dagues sans jamais oser retourner les chercher, dans la crainte qu'on ne sût comment ils les avaient perdus. Le maître du logis s'adjugea tous ces objets pour s'indemniser du dommage qu'il avait éprouvé. Quant à moi, en sortant, je rencontrai une cape qui n'était pas mauvaise; elle me servit à remplacer la mienne. Alors je rendis grâce à Dieu de ce que j'avais fait quelque profit dans la journée, ce qui n'était pas ordinaire. Je me dirige ensuite vers la maison de la couturière: au moment où j'entrais je vis son mari qui lui distribuait généreusement des coups de bâtons, parce qu'elle était venue toute seule sans manteau et courant à travers la rue, avec plus de cent enfans après elle. L'occasion ne pouvait pas être meilleure: le tailleur m'eut à peine aperçu qu'il abandonna sa femme pour s'exercer à mes dépens; il acheva de m'ôter les dents qui me restaient et me donna ensuite une

douzaine de coups de pieds qui me firent vomir le peu que j'avais mangé. Comment, disait-il, Veillaque ! écuyer de malheur, vous n'avez pas de honte de revenir chez moi. Vous paierez en même temps les façons de l'année dernière et de la présente. Il appelle ses serviteurs, et leur ordonnant de prendre une couverture, ils me bernèrent avec autant de plaisir que j'éprouvais intérieurement de douleur et de rage. Ils me laissèrent pour mort, et me mirent en cet état sur la table où ils travaillaient. La nuit était déjà bien avancée, quand je revins à moi, en voulant me tourner, je tombai sur le carreau, et me rompis un bras dans ma chute. Quand le jour commença à paraître je me retirai sous le porche d'une église, où d'une voix lamentable je demandais l'aumône à ceux qui entraient et sortaient.

CHAPITRE XIIII.

Lazare se fait hermite.

J'étais donc devant cette porte étendu tout de mon long, et faisant une revue bien amère de mes aventures. Je considérais toutes les disgrâces qui m'avaient assailli depuis le jour où j'étais entré au service de l'aveugle, jusqu'au moment présent, et je concluais que ce n'est pas toujours par un travail opiniâtre, que l'on arrive au sommet du bonheur et à la possession des richesses. Ainsi le proverbe n'est donc pas faux : *celui que Dieu aide, profite plus que son voisin qui se lève avant l'aurore.* En faisant ce retour sur moi-même, je me recommandais à la divine providence, afin qu'elle rendît la fin de ma vie meilleure et plus agréable que

son commencement ; il y avait tout près de moi un vénérable hermite dont la barbe était aussi blanche que la neige. Il tenait d'une main un bâton, et de l'autre un chapelet au bout duquel pendait une tête de mort aussi grosse que la tête d'un lapin. Le révérend père, me voyant dans une si grande affliction, chercha à me consoler par des paroles pleines de douceur et de charité ; il m'interrogea sur le lieu de ma naissance, et les malheurs qui m'avaient réduit à cette extrémité. Je lui fis de mes disgrâces une narration brève, mais pathétique; il fut touché de pitié, et frappé en même temps d'admiration ; il prit en un mot de si bons sentimens pour moi qu'il m'invita à le suivre dans son hermitage. J'acceptai l'invitation ; mais ce ne fut pas sans peine que nous arrivâmes à l'oratoire qui était à une lieue de la ville ; il y avait une chambre, adossée à cette chapelle, et dans laquelle on

voyait un lit et une espèce de chaise longue qui pouvait en servir également. De la cour s'échappait une fontaine limpide: elle arrosait un petit jardin qui attirait les regards moins par son étendue, que par la variété des fleurs et l'excellence des légumes. Il y a vingt-ans, dit le bon vieillard, que je demeure ici, loin du tumulte et des inquiétudes du monde. C'est ici, mon très-cher frère, un abrégé du paradis terrestre, où je médite à mon aise sur les choses divines et humaines. Je jeûne quand je suis rassasié, et mange quand la faim me presse; je veille quand je ne puis dormir, et dors quand le besoin s'en fait sentir. Ici je passe mon temps dans la solitude et en société si je ne suis pas seul; je chante lorsque je suis joyeux et pleure lorsque je suis triste. Là je travaille quand je ne suis pas oisif et je suis oisif quand je ne travaille pas. Je repasse dans mon esprit les disgrâces et

les peines de ma vie passée; et quand je viens à les comparer à la béatitude dont je jouis actuellement, je m'estime au dessus des rois et des empereurs. Depuis que j'étais au monde, je n'avais pas entendu de si belles choses; je fus émerveillé de son discours, et pour en accroître le plaisir, je le suppliai de me raconter la vie des hermites, qui paraissait à mon avis la meilleure de toutes. Comment, la meilleure? s'écria-t-il. — Oui, elle surpasse tellement toutes les autres que celui-là seul qui l'a goûtée peut le savoir. J'entrerai, mon frère, une autre fois dans de plus grands détails : l'heure du dîner qui s'avance m'en empêche pour le moment. Je le priai, avant tout, de panser mon bras, qui me faisait grand mal. Il s'en acquitta avec tant de soin et d'adresse qu'à l'instant même la douleur cessa. Nous mangeâmes comme des rois et bûmes comme des templiers. Après nous être bien rassasiés,

nous allâmes passer l'après-dîner à la manière des Espagnols, c'est à-dire à faire la sieste. Nous dormions depuis une demi-heure à peine, lorsque je fus éveillé par ces cris : Je me meurs, je me meurs : c'était le bon hermite lui-même qui se trouvait en cet état. Je me lève sur-le-champ, et je m'aperçevais qu'en répétant ces mots, il s'affaiblissait à vue d'œil. Ma douleur était à son comble, et je considérais que si ce solitaire venait à mourir sans témoins, on ne manquerait pas de m'accuser de l'avoir tué, et que je perdrais la vie par la main du bourreau, après l'avoir conservée jusques-là avec tant de peines et de fatigues. Pour cela il n'aurait pas fallu de grands témoignages. Ma mine seule m'eût plutôt fait prendre pour un voleur de grands chemins, que pour un homme de probité. Je sortis donc avec précipitation de l'hermitage pour tâcher de découvrir aux

environs quelqu'un qui pût être témoin de cette mort. Il y avait non loin de là un troupeau de moutons ; je m'y rendis avec peine, parce que je me sentais encore des coups que j'avais reçus dans la boutique du tailleur, et de la berne qui les avait suivis. Il y avait quatre ou cinq bergères et cinq ou six bergers, qui passaient la chaleur du jour à l'ombre de quelques arbres dont le feuillage couvrait aussi une claire fontaine. Les uns jouaient de leurs musettes, tandis que les autres chantaient ou dansaient au son des castagnettes. J'arrivai auprès d'eux tout saisi d'épouvante, et les priai d'accourir promptement, parce que l'anachorète était à l'extrémité. La plupart des bergers me suivirent, tandis que leurs compagnons demeurèrent pour la garde de leurs troupeaux. Ceux qui entrèrent dans l'hermitage demandèrent au bon hermite s'il voulait mourir ; il leur répondit qu'oui. En cela il mentait

très certainement; car telles n'étaient pas ses intentions; et s'il franchissait le fossé, c'était bien contre sa volonté. Voyant qu'il continuait toujours à dire oui, je lui adressai les questions suivantes, auxquelles il répondit d'une manière affirmative : « Homme de Dieu, désireriez-vous que ces pasteurs soient les notaires et exécuteurs de votre testament? — Oui. — Me laissez-vous pour votre seul, unique, et légitime héritier? — Oui. — Confessez-vous que tout ce que vous possédez me revient de droit pour les agréables services que je vous ai rendus? — Oui. » J'eus désiré de toute l'ardeur de mon ame que c'eût été là la dernière parole de sa vie. Je craignais qu'il ne fît usage de sa langue et du peu de forces et d'haleine qui qui lui restaient, contre mes intérêts et pour détruire la bonne œuvre qu'il venait de faire. Afin de l'occuper, je poursuivis donc mes demandes, en

m'arrangeant de manière qu'un des pasteurs pût écrire toutes les déclarations. Il les inscrivit sur la muraille avec un charbon : on serait mort avant de trouver dans l'hermitage une plume ou une écritoire. Il est vrai que l'hermite n'était pas littérateur, et ne se distinguait pas par sa supériorité en grec, en latin, voire même en orthographe. Quand le testament fut achevé je demandai au saint personnage s'il voulait que le berger approuvât de sa signature tout ce qu'il contenait, puisqu'il ne pouvait le faire lui-même : — Oui, oui, oui, répondit-il; et il mourut en prononçant ces dernières paroles. Alors nous nous occupâmes de sa sépulture : une fosse fut creusée dans le jardin, et j'y fis descendre l'hermite en toute hâte, tant j'avais peur qu'il ne ressuscitât. J'invitai ensuite les pasteurs à faire collation ; mais ils n'acceptèrent pas, parce que l'heure était arrivée de prendre soin de

leurs troupeaux. Les bergers sortirent en me témoignant la douleur qu'ils éprouvaient de la perte que j'avais faite, et qui allait porter la désolation dans tous les villages circonvoisins.

Alors je fermai les portes de l'hermitage et me mis à faire un inventaire exact. Je trouvai un tonneau rempli de bon vin, et un vaisseau qui renfermait de l'huile; trois grands pots de miel, deux cochons, quelques fruits secs, et une grande quantité de chair salée. La découverte de tant d'objets précieux me réjouit infiniment; mais ce n'était pas cela précisément ce que je cherchais. Je rencontrai bien encore des coffres pleins de linge, et c'est ce qui m'étonnait davantage. Un homme qui avait tant de précautions, mourir sans argent, c'était pour moi un phénomène. Je fus sur le point d'aller à son tombeau, pour lui demander ce qu'il avait fait de ses espèces; mais me le représen-

tant au moment où je lui faisais cette question, il semblait me répondre : Ignorant, frère indigne d'être mon successeur, croirais-tu bien que, dans une solitude que les voleurs peuvent envahir d'un instant à l'autre; croirais-tu bien, dis-je, que je serais assez insensé pour tenir mon argent dans un coffre, au hasard de perdre ce que j'aimais plus que ma vie ?

Cette réponse, comme si je l'eusse reçue de sa propre bouche, me fit une grande impression. Je commençai donc à réfléchir et à chercher dans tous les coins et recoins, pour tâcher de trouver le magot. Je me disais, par intervalle : Si j'avais de l'argent, où le cacherais-je, pour qu'il ne devînt la proie de personne ? ce serait bien sûr derrière cet autel. Je m'en approchai aussitôt, et, après avoir ôté le devant qui était de terre cuite au soleil, je vis une petite fente de la grandeur d'une réale. Une telle découverte me

fit bouillonner le sang dans les veines, et mon cœur commença à palpiter. Ayant saisi une bêche, en moins de deux coups, je démolis la moitié de l'autel; en même temps apparurent à mes yeux les reliques précieuses renfermées dans son intérieur. Elles consistaient en un pot plein d'argent que je comptai avec soin. Il s'y trouva six cents réales. Je m'imaginais avoir trouvé tous les trésors du Pérou. Ma joie fut si grande qu'elle faillit me suffoquer. Les richesses sont un grand embarras; je ne tardai pas à en faire l'expérience; il fallut songer à cacher mes réales, pour les mettre à l'abri d'un coup de main. En cela je ne faisais qu'imiter les sages précautions du vénérable solitaire de qui je les tenais par testament. Le parti qui me parut le plus sûr fut de faire un trou hors de l'hermitage, et j'y enterrai le pot, sans *libera* et eau bénite; afin de l'avoir à ma disposition, s'il con-

venait aux propriétaires de la cellule de la donner à tout autre qu'à moi. Après ces funérailles, j'endossai l'habit du défunt hermite, et m'en allai en ville donner avis au prieur de la confrérie de tout ce qui s'était passé. Je n'oubliai pas de réparer le dégât que j'avais fait à l'autel; j'y réussis si bien que, si le bon père eût pu revenir, il y aurait été trompé lui-même.

Les confrères desquels dépendait la collation de l'hermitage étaient déjà réunis en espèce de conclave lorsque j'arrivai au prieuré. La renommée leur avait déjà porté la nouvelle que je venais leur annoncer. Ils me firent assez bon accueil, quoique je n'eusse pas de barbe; ce qui est un commencement de vocation pour la charge que je sollicitais. J'avais rasé ma barbe depuis peu, et elle n'avait pas encore eu le temps de pousser. Cependant les confrères me voyant chenu et d'un maintien pieux et vénérable, me don-

nèrent la provision de la chapelle, avec d'autant moins de difficulté, que les bergers attestèrent que le défunt m'avait désigné pour son héritier et son successeur. Cette chapelle était sous l'invocation de St-Lazare; j'en conçus un favorable augure, et résolus de m'y conduire en bon hermite, jusqu'à ce que la barbe me fût revenue. A propos de barbe, je me souviens de ce que me disait un moine : il prétendait que, dans sa communauté et dans d'autres encore mieux réglées, on choisissait toujours le supérieur parmi les pères dont le menton était le plus ombragé. C'était la condition *sine quâ non*; aussi arrivait-il souvent qu'on excluait les meilleures têtes, comme si la bonne administration eût dépendu de la barbe, et non du savoir, de l'expérience, et d'un entendement mûr et solide.

Mes supérieurs, en me concédant ce bénéfice, me recommandèrent de

marcher sur les traces de mon prédécesseur de pieuse mémoire, qui, dans tout le cours de sa vie, n'avait donné que de bons exemples, et s'était acquis une si grande réputation qu'il passait pour un saint à vingt lieues à la ronde. Les promesses ne me coûtèrent pas, et je leur jurai que, dans ma retraite, j'imiterais les mortifications des anachorètes les plus austères. Ils m'avertirent encore de ne point demander l'aumône que les mardis et les samedis; qu'autrement je m'exposerais aux poursuites des frères mendians et à leurs coups de langue. Je suivrai ponctuellement, répondis-je, les intentions de vos seigneuries; je n'ai certes pas envie de me mêler avec eux; depuis long-temps j'ai éprouvé ce qu'ils savent faire.

En sortant, je me mis à demander l'aumône par les portes et maisons les plus apparentes, d'un ton bas, humble et dévot; je me rappelais encore

les leçons que j'avais reçues à l'école de l'aveugle. Ce n'est pas que la nécessité me reduisît à chercher ma vie ; je le faisais pour me conformer aux usages des mendians qui, plus ils ont, plus ils demandent. L'appétit leur vient en mangeant.

Ceux qui m'entendaient demander l'aumône pour la lumière de St-Lazare, et qui ne me connaissaient pas, sortaient aux portes pour me voir. Alors, surpris de la nouveauté de mon visage, ils me demandaient avec empressement pourquoi je quêtais sans le père Anselme (c'était le nom de celui dont je portais les dépouilles) ? Je leur répondais modestement qu'il était mort. Dieu lui fasse paix! disaient les uns : il était si bon ! Et les autres : Ah ! nous voudrions bien être aussi sûrs d'aller en paradis que le père Anselme ! Ce respectable hermite, en six ans, n'a pas une seule fois mangé quelque chose de chaud. Du pain

noir et de l'eau de fontaine ; tel était son ordinaire. Quelques dévotes eurent la simplicité de se mettre à genoux, en invoquant le père Anselme. L'une d'elles me demanda ce que j'avais fait de son habit. C'est celui-là même que je porte, répliquai-je. Sans me dire ce qu'elle voulait faire, elle tire ses ciseaux et coupe un morceau du vêtement au premier endroit qu'elle peut saisir. Je fis un mouvement qui lui témoigna que je n'étais pas satisfait. Ne vous étonnez pas de ma conduite, mon frère, me dit-elle ; je veux avoir des reliques de ce bienheureux. Quant au dommage que je vous ai occasionné, je suis disposé à vous en tenir compte.

Quelques-uns allaient jusqu'à prédire qu'on le canoniserait avant six mois ; on prétendait même qu'il avait fait plusieurs miracles. Il accourait tant de monde pour visiter son tombeau, que l'hermitage en était toujours

plein. Je fus obligé d'exhumer le saint homme, et de le mettre devant l'hermitage sous un abri formé de plusieurs arbres touffus. Dès-lors, je cessai de demander pour la lumière de saint Lazare, mais bien pour celle du vénérable Anselme. Je n'ai jamais pu comprendre cette manière de demander l'aumône pour éclairer les saints, qui sont eux-mêmes de véritables lumières. D'autre part, je n'aimais pas beaucoup aller à la ville; l'affluence des pélerins charitables était si grande que j'avais tout par profusion. Cependant, pour ne pas laisser accréditer le bruit que j'étais riche, et que ce motif m'empêchait de quêter, j'y allais assez régulièrement deux fois la semaine.

Bonne fortune vaut mieux que le meilleur cheval du roi ou que la mule du Pape. Nous voyons souvent des hommes s'élever du néant, sans qu'ils sachent pourquoi ils se trouvent riches, honorés, en crédit, et craints

de ceux qui les entourent. Si vous demandez : Cet homme est-il sage? on vous dira : comme une mule. Est-il discret? comme un âne. A-t-il de grandes perfections? autant que le fils de Jean Pito. D'où lui est donc venu tant de bien? on vous répondra : de la fortune. D'autres, au contraire, pleins de discrétion, de sagesse, de prudence et de mérites, capables en un mot de gouverner un royaume, sont pauvres et méprisés du monde. Cherchez en la cause, on vous dira que le malheur les poursuit. Cette dernière sentence s'adresse parfaitement à moi. Je ne pense pas que, depuis la création, il y ait eu sur la terre un homme plus maltraité que moi par le sort. Un jour que dans une rue j'exploitais la charité des fidèles au nom de saint Lazare; car, en ville, je n'osais pas nommer le père Anselme (ce que je ne faisais qu'à l'hermitage, quand on déposait des chapelets sur le tombeau, où, d'après

les pélerins, il se fesait beaucoup de miracles); un jour, dis-je, je fus à une porte où je demandai l'aumône comme aux autres. Peu à près j'entendis que l'on me criait du haut d'un escalier : Père, pourquoi ne montez-vous pas ? Montez, montez. Que signifient de telles manières ? Je montai d'après cette invitation, et quand je fus au milieu de l'escalier, qui était un peu obscur, je rencontrai trois ou quatre hidalgos, dont l'un m'embrassait, l'autre me prenait par la main, et les derniers fouillaient dans mes poches, espérant y trouver, comme je l'ai vu depuis, quelques comestibles ou flacons de liqueur. Quand nous eûmes monté les degrés, et que ces messieurs m'eurent considéré à leur aise à la clarté des fenêtres, ils demeurèrent tout ébahis, se regardant les uns les autres sans dire mot plus que des statues. Ensuite ils commencèrent à rire avec tant de force qu'on eût dit qu'ils l'avaient

pris à tâche. Pour moi j'étais un peu déconcerté, et j'attendais avec quelqu'inquiétude la fin de cette comédie. Le premier qui parla fut le plus jeune d'entr'eux. Pour qui demandez-vous l'aumône? me dit-il. Je lui répondis que c'était pour saint Lazare. — Comment, pour saint Lazare, poursuivit-il; est-ce que le père Anselme ne serait pas bien? — Si, si, messieurs, ajoutai-je, le père Anselme est à merveille, rien ne lui fait mal, car il est mort depuis huit jours. Cette nouvelle parut faire une grande impression sur mes auditeurs; mais ce fut bien pis lorsque je leur annonçai que j'étais son héritier en vertu d'un testament. Le plus vieux se mit à blasphêmer d'une telle force que la maison en trembla. Vous êtes, me dit-il, un scélérat qui avez assassiné le frère Anselme pour le voler; mais vous porterez bientôt la peine de votre crime. Cet hermite fesait partie de notre so-

ciété : d'après les statuts de notre ordre, les conventions qui nous lient, tout est commun entre nous; ses biens nous appartiennent : si vous ne vous hâtez de les restituer, nous vous ferons pendre; et pour peu que la justice apporte de lenteur à seconder notre vengeance, il y a des épées, des lances, des poignards, des pertuisanes pour vous ôter mille vies, si vous les aviez. Je leur répondis que j'avais d'excellens témoins en présence desquels le testament avait été dicté. Ce sont autant de mensonges et d'impostures, répliquèrent ils, car le jour que vous dites qu'il mourut, il vint nous voir et nous donna l'assurance, dans la conversation, qu'il n'avait aucune compagnie. Étourdi par leurs menaces, et considérant, d'une part, que le testament n'avait point été fait par-devant notaire, et, de l'autre, que je n'étais point heureux dans mes procès, je me décidai à leur parler avec

douceur, espérant conserver par cette voie ce que j'étais bien sûr de perdre en passant par les mains de la justice. Je leur dis donc qu'ignorant les conventions qui pouvaient lier le frère Anselme, j'avais été dans la bonne foi en acceptant son hérédité, et que j'étais disposé à la rendre à quiconque m'établirait clairement ses droits sur elle. — Il est facile de vous satisfaire, reprit l'ancien de l'assemblée : sachez qu'il y a dix ans cinq ou six gentilshommes (et j'avais l'honneur d'être du nombre) se réunirent dans cette maison pour supporter ensemble le fardeau de la vie, et partager en même temps les douceurs et les agrémens dont elle est semée par intervalle. Cette espèce de communauté avait ses règles et ses statuts comme un couvent de chartreux; et jusqu'à aujourd'hui tous les membres qui s'y sont soumis les ont observés avec un respect religieux; c'est un phénomène : on ne

pourrait pas en dire autant de tous les monastères. Si vous êtes curieux de connaître les règlemens qui nous régissent, prêtez-moi votre attention : je vais vous les expliquer succinctement.

Art. 1er. Le but de notre association est de vivre sans rien faire, de paralyser les mauvaises intentions de la fortune et de nous aider mutuellement de nos biens, de nos conseils, et au besoin de nos épées.

Art. 2. Nul ne pourra entrer dans notre ordre, s'il n'est âgé de trente-six ans au moins, de cinquante au plus, et s'il ne jure au préalable de bien et fidèlement accomplir tout ce qui est prescrit par nos décrets.

Art. 3. Quiconque sera admis parmi nous devra dans les six mois se pourvoir soit d'un hermitage, soit de la meilleure place à la porte des églises, ou enfin d'une charge de pleureur aux enterremens, toutes fonctions

qui, sans fatigues et sans entraîner de grands embarras, procurent de bons revenus quand elles sont bien administrées.

Art. 4. Tout récipiendaire devra, au jour de son installation, offrir à ses frères un banquet où domineront les viandes épicées, telles que saucissons, saucisses, andouilles et boudins; et fournir du vin de première qualité, à raison de trois bouteilles par tête.

Art. 5. Chaque confrère sera tenu de pourvoir, au moins un jour par semaine, à la nourriture de toute la communauté.

Art. 6. Quiconque d'entre nous trouvera un nouveau moyen de s'introduire chez les riches, de leur tirer de grandes aumônes et de s'approprier le bien d'autrui sans compromettre sa réputation, est obligé de le dénoncer dans les vingt quatre heures en notre secrétariat comme une dé-

bandon à une société aussi respectable, pourvu qu'elle daignât m'admettre dans son sein à la place du défunt; que même je redoublerais de zèle dans mes quêtes, afin qu'on ne trouvât pas à redire le père Anselme, dont il était fait avec autant de raison un si bel éloge. A ces mots, les assistans s'écrièrent d'une voix unanime, que par l'excellence de mes sentimens et de mes promesses j'étais dignissime d'être agrégé à leur vénérable corps, et qu'il fallait procéder sur-le-champ à ma réception : mais le plus expérimenté de la troupe dit qu'il fallait remettre la cérémonie à quelques jours de là; que même, pour qu'elle fût plus solennelle, on ferait un tour à l'hermitage, à l'effet d'en rapporter une foule de choses dont on manquait à la mère-maison.

Cet argument entraîna tout le monde, et même le pauvre Lazare qui ne s'attendait pas à un déménagement

complet. Toutefois je me promettais intérieurement de leur céler l'endroit où j'avais enfoui mon argent, afin de me réserver une poire pour la soif. Quand nous fûmes d'accord sur tous les points, je me retirai dans ma cellule très-satisfait d'avoir fait de si belles connaissances, dont l'humeur s'accordait parfaitement avec la mienne. Mes nouveaux confrères furent ponctuels. Le lendemain, avant l'aurore je les vis arriver avec un charriot, à l'hermitage, sur lequel ils chargèrent tout ce qui s'offrait à leur dévotion. Ils n'épargnèrent pas même le linge de l'autel ni les vêtemens du saint. Quand bien même ils m'auraient demandé le phénix ou les eaux du Styx, je crois que j'aurais surmonté toutes les difficultés pour les leur procurer. Ils ne me laissèrent pour me coucher qu'une pauvre paillasse sur laquelle j'eus le loisir de déplorer plus tard mes infortunes et ma crédulité. Cependant le doyen,

après avoir fureté partout, ne trouvant pas la moindre apparence d'argent, prit un air sombre et mélancolique. Frère, me dit-il, vous n'agissez pas loyalement avec la société; vous allez déjà contre nos statuts; il n'est pas possible que le père Anselme soit allé de vie à trépas sans laisser un seul maravédis; je ne veux pas vous accuser d'avoir dérobé sa bourse, mais au moins vous n'avez pas été vigilant et vous l'avez laissé enlever par des voleurs. Je me mis alors à jurer comme un excommunié, que je n'avais pas rencontré une obole dans tout l'hermitage; mais personne n'ajouta foi à mes discours. Les choses étant ainsi, poursuivit le vieillard, recommençons nos recherches. Il me prit par la main comme pour que je l'aidasse, et m'emmena de tous les côtés, sans oublier le marche-pied de l'autel. En le voyant racommodé depuis peu, il en conçut un mauvais soupçon. Il

m'attira ensuite dans le jardin, ayant toujours les regards fixés sur mon visage. Quand nous fûmes au lieu qui recélait mon bien, je ne pus m'empêcher d'y jeter une œillade. Le madré perquisiteur s'en aperçut : alors il appela les autres qui furent charmés ainsi que lui de rencontrer le pot aux réales sous une grosse pierre qui le couvrait. Je pensai tomber roide mort: cependant je dissimulai, en disant voilà de quoi mener joyeuse vie, et pourvoir à la cérémonie de ma réception. Certainement, s'écrièrent-ils tous, et dès demain elle sera célébrée. Trouvez-vous de bonne heure à la ville. Quand ils virent qu'il n'y avait plus rien à inventorier, ils se retirèrent très-bien nantis.

Le lendemain, les coqs du voisinage n'avaient pas encore chanté, lorsque je quittai ma triste paillasse. J'attendis le jour, et aussitôt qu'il parut, je m'acheminai vers le rendez-vous. On m'y

reçut avec de si grandes démonstrations de joie, que je m'estimai le plus heureux des hommes ; je n'aurais pas changé ma position pour celle d'un homme à dix mille livres de rentes. C'était à qui me ferait fête : ceux-ci m'embrassaient, ceux-là s'informaient de ma santé, tandis que les autres s'empressaient de tout disposer pour la réception. La société se trouva renforcée de cinq ou six amis de la maison qui avaient été invités en mon honneur. Le repas fut agréable ; chacun se mit en frais d'esprit ; j'y brillai pour ma part ; en un mot, je n'avais jamais eu le cœur si joyeux. Après le repas, il fallut danser. Mes excuses furent inutiles ; malgré mon ignorance et ma robe d'hermite, on me força d'en passer par-là : c'était un spectacle digne de risée. Cependant les heures s'écoulaient avec la rapidité de l'éclair. La nuit était déjà avancée, que je croyais encore n'être là que depuis quelques instans.

Frère, me dit d'un ton solennel celui que tout le monde entourait de respect et de considération, frère, il est tard, les chemins ne sont pas sûrs; vous coucherez ici, et demain nous verrons. La dernière cérémonie se fera au jour.

Quand tout le monde fut las de boire et de danser, il fut question de se reposer. Le frère servant me conduisit dans une chambre proprement meublée. J'y trouvai un lit excellent, qui ne me fit pas regretter ma paillasse. Comme j'étais fatigué, je me couchai de suite. Toutefois le sommeil ne vint pas fermer mes paupières: je trouvais mon sort si agréable que je ne pouvais assez remercier la providence de m'avoir conduit dans cet asile; je me consolais même de la perte de mes réales, par l'espérance de m'en régaler avec ces bons messieurs, et j'allais même jusqu'à me reprocher la pensée que j'avais eue de les retenir. Au milieu de ces rêveries, je me trou-

vai tout-à-coup presque suffoqué par une fumée épaisse qui s'élevait du plancher inférieur, et à laquelle se mêla bientôt une flamme bleuâtre ; en même temps, par une ouverture que je ne me rappelais pas avoir vu en me couchant, je vis sortir à la queue les uns des autres quatre grands diables horribles, qui se placèrent aux quatre coins de mon lit.

Sans dire mot, ils me prirent deux par les pieds et deux par les bras, et me jetèrent dans la chambre. Trois autres qui descendirent tout-à-coup par le plafond, m'attachèrent avec de fortes cordes aux quatre colonnes du lit, et je demeurai ainsi étendu en croix comme un Saint-André. Soudain une voix de tonnerre se fit entendre, qui dit : Il est temps de donner à ce mécréant ce qu'il mérite. Alors un démon me jeta sur le corps un grand sceau d'eau, ce qui me fit pousser un cri lamentable. Taisez-vous, dit la voix ; et bien force me fut de

garder le silence. Ces déités infernales voyant que je prenais en mauvaise part les bains froids, apportèrent un bassin d'eau chaude, dans lequel elles me plongèrent la tête. Si je voulais crier, je recevais incontinent une douzaine de coups de fouet; aussi, pour ne pas tomber de mal en pis, je résolus de les laisser faire. On me pela la tête, le menton, les paupières, les sourcils, de telle sorte que je ressemblais à un cochon de lait qu'on va mettre à la broche. Patience, répétait de temps en temps la voix; ces épreuves seront bientôt terminées, et alors vous jouirez d s bénéfices de l'ordre dans toute leur plénitude. Cependant ces tortures devinrent si terribles, qu'en fesant un grand effort, je rompis une corde et un pilier du lit. Les diables me détachèrent pour que je ne misse pas leur meuble tout en pièces, et m'enveloppant d'une couverture, ils me bernèrent jusqu'à me laisser pour mort. Quand mes bourreaux furent

obligés de se rendre, la voix recommença en ces termes : Je suis Lazare, l'ame du père Anselme; il m'a été permis de revenir des sombres bords pour vous châtier de vos artifices et mensonges ; puisque vous aviez connaissance des statuts de notre ordre vénérable, pourquoi avez-vous cherché à frustrer de mes réales la communauté dans laquelle vous étiez devenu mon successeur ? Adieu, Lazare, soyez plus discret à l'avenir. Tout disloqué et tout mourant que j'étais, je sus bien à quoi m'en tenir sur l'apparition du père Anselme; je crus même reconnaître la voix du doyen d'âge; mais cette perspicacité m'était inutile, puisque je n'étais pas le plus fort; d'un autre côté, je convenais en moi même que j'avais compromis le salut de mes épaules, en cherchant à tromper mes honorables confrères qui auraient pu donner des leçons de fourberie sur les galères de Cadix ou dans les prisons de Madrid. Les fripons ne se volent

pas entre eux, et c'est sans doute la violation de cet adage qui m'empêcha d'être reçu dans la confrérie.

Lorsque le jour commença à poindre, quatre des plus robustes me portèrent tout au loin de leur maison; et, lorsque les rues commencèrent à être fréquentées, les enfans et les domestiques me poursuivirent comme une bête fauve. Ils criaient si bien après moi que pour me soustraire à leurs persécutions, je me sauvai dans une église, vis-à-vis le grand autel, au moment où l'on chantait une messe de *requiem*. Les prêtres, en voyant ma figure qui ressemblait à celle du démon peint aux pieds de saint Michel, prirent la fuite, et moi je les suivis pour ne pas essuyer de nouveau les injures de la populace. Ceux qui étaient dans l'église s'expliquaient diversement sur mon compte. Gare le diable, disaient les uns: gare le fou, disaient les autres, tandis que je leur criais de toutes mes forces que je n'étais ni fou

ni diable, mais un pauvre homme que ses péchés avaient réduit à cet état. Le calme se rétablit cependant : les prêtres retournèrent achever leur cérémonie, et le sacristain me donna un drap mortuaire pour me couvrir. Je me retirai piteusement dans un coin, considérant les vicissitudes de la fortune. De quelque côté qu'on veuille la saisir, il y a toujours trois lieues de mauvais chemin. Je résolus donc de demeurer en cette église, afin d'y terminer ma misérable vie qui ne pouvait pas être longue, et qu'après ma mort le clergé n'eût pas la peine d'aller me chercher ailleurs. Telle est, lecteur bienveillant, la seconde partie de la vie de Lazarille : c'est ainsi que je l'ai entendu raconter à ma bisaïeule, et je n'y ai rien ajouté, de même que je n'en ai rien retranché.

FIN.

FEB 20 1951